

PAGES

MANQUANTES

ALBUM

LITTERAIRE ET MUSICAL

DE LA

REVUE CANADIENNE.

BIBLIOTHEQUE DES FAMILLES,

Ou Recueil Choisi de Romans, Nouvelles, Feuilletons, Ouvrages Historiques et Dramatiques, Légendes, Anecdotes, Episodes, etc., etc. Par les auteurs les plus renommés.

LECTURES DU SOIR.

DEUXIEME VOLUME.

1847.

IMPRIMERIE DE LA REVUE CANADIENNE, MONTREAL, 15, RUE SAINT VINCENT.

T A B L E

METHODIQUE DES MATIERES CONTENUES DANS CE VOLUME.—ANNEE 1847.

POESIES.	PAGE.	PAGES.	PAGE.
UNE MÈRE.— Mde Louise Boyeldieu d'Auigny.....	1	Des mœurs en France au moyen âge.—Roux Ferrand.....	49
A la Pologne, Le denier de Belisaire.—J. Reboul.....	1	Les Registres trouvés à la Bastille. L. Lurine.....	140
Réponse à une Epître aux Femmes.—Mde Virginie Le Tail-landier.....	39	L'avant garde de C. Colomb.—Michel Chevalier.....	145
La guerre aux châteaux.—Gay de Morney.....	99	Abd-el-Kader et Jugurtha.—Pou-joulat.....	165
La meilleure musique.—Méry...	126	Les vèpres siciliennes—C. Romey	182
A une jeune fille.—Victor Hugo.	126	La mort des Girondins.—Lamartine	199
Une goutte d'eau.—Lamartine...	126	Procès de Nicolas Fouquet.—P. Clément—244—268—294	}
Les deux sœurs, Hymne à la Vierge.—A. de Puibusque....	251	Chroniques religieuses.—Pefon-taine—119—179—239.	}
Une vision d'amour.—A. de Pui-busque.....	267	Déception de voyages aux bords du Rhin.—Francis Wey—20,219	}
A Corinne.—***.....	28		
Dernier Adieu.—Le Vicomte d'Arincourt.....	282	ETUDES ET NOTICES BIOGRAPHIQUES.	
La Nouvelle Italie.—Barthelemy.	291	M. Thiers avant 1830.—Alex. Laya	3
Le Pater, Paraphrase.—A. de Beny.....	315	M. DeMetternich.—M. DeLoménie	182
La Femme.—H. Boyer.....	316	Les prédicateurs célèbres—L'abbé Cœur.—L'abbé Coquereau.—C. DeChatouville.....	203
Le bon vieux livre d'autrefois...	322	Fenimore Cooper.—M. DeLo-ménie.....	213
Humble Prière.—L. Pichat.....	334	O'Connell et l'Irlande en 1847.—Dr. Shutte.....	233
		Frédéric Soulié.—Chs. DeMatabel	283
LITTÉRATURE CANADIENNE.		Armand Carrel.—M. DeLoménie	307,317
Vœux accomplis.—Nouvelle, G. Levesque.....	14	ÉTUDES MORALES ET PHILOSOPHIQUES.	
Charles Guérin.—***.....	30-91	Les juifs.—C. de Medelsheim..	56
La revue du mois janvier—34—février—64—mars—98—avril—129—mai—158—juin—184—juillet et août.....	240	Les lois de la vie et les mystères de la création.—Dr Dumas....	100
Eloge de l'Hon. J. R. Vallières de St. Réal.—A. G. Lajoie..	86	La Chaumière.—E. Turquety...	125
Ma jeune Hironnelle—Poésie—A. D. D.....	131	Pour les Femmes et la société d'aujourd'hui.—M. de Laro-chefoucauld.....	132
Esquisse de quelques orateurs parlementaires canadiens....	175	Lettres sur l'Angleterre.—N. de Fayet.....	159
Du travail chez l'homme.—E. Pa-rent.....	255	L'Irlande.—do.....	162
Chronique canadienne.—septem-bre, octobre, novembre—L. O. L.	311	Chronique Américaine — Chs de Boigne, 288.....	298
Lecture sur la position de la femme en Canada.—L'honorable C. Mondelet.....	328		
		CONTES ET NOUVELLES.	
ETUDES ET SOUVENIRS HISTORIQUES.		Le fils du Fiscal.—E. Gonzalès	24
Quelques souvenirs inédits et peu sérieux d'une assemblée fort sérieuse.....	2-41	Un Pastel.—E. Deschamps.....	52
		Christine ou le baiser du roi.—Mde Desbordes Valmore.....	59
		Francesca.—Mde Ancelot.....	67
		Simple Histoire d'amour.—Le vi-comte de Sézanne.....	107
		Rosa.—Mde A. Arnaud.....	115
		Melton Mowbray.—C. de Boigne.	122
		Salons de Paris.—Nicolas.....	127
		Le château de St. James.—Molé	134,168
		Gentilhomme.....	145
		Une vengeance de Richelieu.—Chs. Expilly.....	185
		L'Ange de Rédemption.—Fabre d'Olivet.....	212
		La fleur de lis.—Louis Lurine...	226
		Sidiah-Marie, ou France et Afri-que.—Lady Jane**.....	252
		Une Retraite à la Trappe.—A. de Puibusque.....	264
		Une histoire de magnétisme.—S. de Gosse.....	273
		Croisilles.—Alfred de Musset...	323
		La Meunière du Moulin à eau.—Arsène Houssaye.....	325
		Du Havre à New-York.—C. de Chatouville.....	}
		MUSIQUE, CHANSONS, ETC.	
		Les Faucheurs Polonais, chant de guerre.—C. Ostrowski.....	1
		Amélie, valse.—W. André.....	3
		Emma, valse.—***.....	5
		Ma Reine, romance, paroles de P. Vincent, musique de B. Pickaert	6
		Galopade.—***.....	8
		Mazurka.....	9
		Elgin Polka.—Van Maanan.....	12
		Maria, Polka.—***.....	13
		Les deux Couronnes, chansonnet-te.—L. Chollet.....	14
		Odessa, Mazurka.....	16
		Brise du soir, mélodie, paroles de M. Robert, musique de J. B. Tourneur.....	17
		La Reine du Bal, Polka.—Mlle A. Masson.....	19
		Mon Etoile, Barcarolle, paroles de M. le Comte J. de Resseguier musique de Mlle Coloma....	21
		Galop Vénitien.....	23
		La Couronne d'Epis, cantilène, paroles d'E. de Lonlay, musi-que de J. Philipot.....	25
		Noemi, La Bayadere, valse de G. Marcaillou.....	28
		Les Jolies Filles du Canada, Polka.—Crozier.....	31
		Apaise toi, romance, parole de M. Des Rameaux, musique de Ch. Dufort.....	34
		La Danse des Etoiles, Polka.—Strauss.....	37

FIN DE LA TABLE.



ALBUM LITTÉRAIRE ET MUSICAL.

DE LA

REVUE CANADIENNE.



UNE MÈRE.



Je veux avoir, mon petit ange,
Un beau lit, comme en ont les grands,
Avec du satin, de la frange
Et des lampas resplendissans.
Autour d'eux la douleur agite
De sombre rêves bien souvent,
Quand du bon Dieu la main abrite
Ton doux petit berceau d'enfant.

Parfois le Seigneur abandonne
Celui que de poupre il revêtit.
Un roi changerait sa couronne
Pour ton oreiller de duvet.

De l'enfant sage qui sommeille,
Marie aime le front riant ;
Avec moi ton bon ange veille,
Penché sur ton berceau d'enfant.

Notre bonheur, notre tristesse,
Un jour tu connaîtras cela,
Lorsque mon active tendresse
Pour t'aimer ne sera plus là !
Dieu préserve ta tête blonde
Du chagrin qui va vieillissant,
Et te conserve dans le monde
La paix de ton berceau d'enfant !

LOUISE BOYELDIEU D'AVIGNY.

A LA POLOGNE.

LE DENIER DE BÉLISAIRE.



A France fut toujours le port
Des nations qui font naufrage ;
Voyez quel est le triste sort
Des derniers enfans de Pélage !
L'héroïsme est à mendier ;
Sa voix descend à la prière...
Laissez tomber votre denier
Dans le casque de Bélisaire.

Ceux qui vous tendent une main,
Veuve d'une épée illustrée,
Croyaient avoir un peu de pain
Garanti par la foi jurée.
Mais quel serment demeure entier
Quand la trahison le profère ?
Laissez tomber votre denier
Dans le casque de Bélisaire.

A

Ah ! le refus de notre don
Équivaut peut-être à leur perte
L'assassinat et l'abandon
Montrent déjà leur tombe ouverte.
Là-bas, le poignard meurtrier ;
Là, la faim et la misère...
Laissez tomber votre denier
Dans le casque de Bélisaire.

Quand il n'a gardé qu'un lambeau,
Quand un crépe pend à sa lance,
Que la couleur de leur drapeau
N'étouffe pas la bienfaisance.
Dans l'exil qui vient supplier,
Qui pourrait voir un adversaire ?
Laissez tomber votre denier
Dans le casque de Bélisaire.

Lorsque l'Europe subira
L'orage qui couvre la nue,
Peut-être qu'on se souviendra
De tant de valeur méconnue.
Faut-il, pour la glorifier,
Que le feu du ciel nous éclaire ?
Laissez tomber votre denier
Dans le casque de Bélisaire.

Sous le vent qui règne aujourd'hui,
Quand on sent vaciller le globe,
Qui de nous est sûr que sous lui
Le sol natal ne se dérube ?

Pour qu'au sein de votre foyer
Dieu vous conserve un sort prospère,
Laissez tomber votre denier
Dans le casque de Bélisaire.

Puisse la voix d'un barde obscur,
Pour ces proserits de l'Ibérie,
Attendrir tout cœur noble et pur,
Et leur refaire une patrie.
Le barde, au malheur du guerrier,
Devait un hymne tutélaire.
Laissez tomber votre denier
Dans le casque de Bélisaire.

J. REBOUL.

Quelques souvenirs inédits et peu sérieux

D'UNE ASSEMBLÉE FORT SÉRIEUSE (1).



MAIS la tristesse de ses paroles fit réfléchir mon judicieux voisin ; il resta silencieux quelques instans, puis il ajouta :

« Cependant, soyons justes en restant sévères. Les opinions exaltées de la plupart de ces grands seigneurs ne sauraient être raisonnablement imputées à l'ambition, car, que peuvent-ils gagner à tout ce remue-ménage royal, puisqu'ils ont déjà perdu leurs privilèges, leurs dignités, leurs droits féodaux, leurs emplois à la cour, leur importance à l'armée et sur la flotte. Après cette déconfiture de tout ce qui flatte l'orgueil de l'homme et protège ses intérêts, désormais que pourront-ils obtenir ? Des malheurs, comme la spoliation, l'exil, et, à défaut d'exil, la prison, peut-être la mort. Et cependant ils ne reculent pas devant cet horizon menaçant. Que vous dirai-je ? De pareilles aberrations ne s'expliquent que par une maladie de l'esprit. Les fièvres morales détraquent nos faibles cerveaux, tout aussi gravement que celles du corps. Il faut croire que trop de jouissances, trop de faveurs du sort, trop de sécurité blase et fatigue les heureux. La satiété produit un malaise artificiel qu'on cherche à secouer par des émotions fortes, par les satisfactions d'une curiosité toujours haletante.

« Chez plusieurs, les succès de tribune, obtenus sous les yeux des parens, des amis, des connaissances, quelquefois sous des regards plus tendres que ceux de l'amitié, chatouillent plus délicieusement la vanité que ne le firent jamais les plaques étincelant sur la poitrine et les rubans les plus hauts en couleur.

« J'ajouterai que beaucoup de ces Messieurs furent élevés par des pédans enflés d'orgueil, et rongés de démocratie, par des égaux au fond très indignés de n'être pas des seigneurs tout aussi bien que les pères des enfans dont on leur confiait l'éducation.

« Il faut aussi bien comprendre au nombre de ces influences le frottement belliqueux d'un assez grand nombre de nos officiers de terre et de mer, avec les chefs des insurgés de l'Amérique du nord pendant le cours d'une expédition dont l'imprudencé égale l'absurdité.

« Enfin, il y a plusieurs manières de motiver et même d'excuser l'enfièvrement des grands noms qui siègent devant nous, mais tout en vous les exposant, je suis forcé de convenir que le meilleur ne vaut pas le diable.»

Par une transition aussi brusque qu'involontaire, mon interlocuteur passa du diable à M. de Talleyrand qui présidait l'assemblée. Un brouhaha extraordinaire annonçait la fin de la séance. Le président proclamait, avec accompagnement de sonnette, l'ordre du jour pour le surlendemain lundi. Enfin, monseigneur Maurice fit entendre ces mots : *La séance est levée*, de ce même ton de voix pleine et sonore dont l'année précédente il disait *l'ite missa est* dans la cathédrale d'Autun.

« Aussitôt on se lève, et l'assemblée en foule

« Avec un bruit confus par les portes s'écoule.»

En sortant, nous eûmes bien soin de ne pas nous séparer, mon voisin et moi. J'étais trop reconnaissant des bontés dont cet homme aimable avait honoré mon jeune âge, pour ne pas m'attacher à ses pas. Je l'accompagnai jusqu'au Pont-Tournant, en lui prodiguant les expressions d'une gratitude un peu naïve, mais très-sincère.

Après avoir passé huit heures dans une enceinte étroite où toutes les passions se démènent, où les destinées d'un grand peuple sont sur la selette pour y attendre l'arrêt de *Messieurs*, rien de suave comme les brises parfumées d'un millier de fleurs, comme les émanations de l'air descendu de la cime des marronniers gigantesques.

(1) Pour le commencement de cet article, voir le 1er vol. de l'*Album*.

En se séparant, les deux voisins de tribune échangèrent leurs cartes comme pour une rencontre, et le lendemain, dimanche notre pacifique duel de paroles se renouvela au domicile de ce Monsieur, situé au faubourg Saint-Germain. Ma visite faite, nous sortimes ensemble pour nous rendre à l'hôtel de la Paix, rue de Richelieu, où logeaient mes parens. Je leur présentai M. le commandeur de **, qui fut retenu à dîner avec bon nombre de convives. L'hôte improvisé fut trouvé charmant, et ma famille me félicita d'avoir fait l'acquisition d'un ami dans un foyer d'inimitiés et de mésintelligence.

Les séances de l'assemblée constituante s'ouvraient à dix heures du matin, et toujours avec une régularité qui est passée de mode ; elles ne subissaient pas, comme à présent, ces déplorables retards qui forcent trop souvent la chambre des députés à signaler par l'appel nominal les noms des retardataires, et encore cet atelier législatif ne fonctionne-t-il que vers deux heures ; ce qu'on pourrait appeler de la *législature facile*, comme on dit aujourd'hui de la littérature.

MM. les députés de ce temps-là se distinguaient au moins par une rigoureuse exactitude de présence. Tous ou à peu près étaient à leur poste quand le président montait au fauteuil. Les séances duraient donc huit heures, sans préjudice de celles du soir qui se soutinrent assez long-temps, et dont nous parlerons plus tard.

Les sanglantes sabbats de 89 n'avaient pas encore rompu les habitudes austères que s'imposaient les fonctionnaires publics du régime aboli ; il existait alors un travail du soir pour les employés des divers ministères, ainsi que pour les secrétaires et commis de toutes les administrations du royaume.

J'ai entendu souvent citer avec admiration la sévérité des mœurs parlementaires, et le bel exemple qu'offraient leurs présidents et les conseillers en se rendant au foyer de leurs pénibles fonctions à cinq heures du matin été et hiver.

Toute la société française se mouvait sur ce pied de rigueur dans l'accomplissement des devoirs prescrits à chaque classe comme à chaque profession, et personne ne s'en plaignait. Cette sérieuse application au travail donnait plus de charme aux agréables distractions qui lui succèdent, et plus de vivacité aux innocentes joies du repos ; car alors on pratiquait religieusement la sainte loi du dimanche. Le peuple eût fait un mauvais parti aux boutiques ouvertes ; je ne saurais affirmer si maintenant celles qui demeurent fermées ne lui donnent pas de l'humeur.

Grâce à l'austérité de cette existence, on échappait au triste inconvénient de se blaser, de contracter ce malaise moral qui tourmente les esprits du siècle et suscite tant d'ennemis, tant d'embarras à l'ordre public et aux magistrats. De ce parallèle des anciens jours et des jours nouveaux jaillit une observation qui me paraît susceptible d'intéresser nos lecteurs.

Il est devenu de fort bon goût parmi les centaines d'écrivains qui nous ennuient de dire beaucoup de mal de l'antique monarchie, et beaucoup de bien des institutions nouvelles. Dans les premiers mois de la révolution de 89, il ne fut question de rien moins que d'un retour à l'âge d'or, et à la pluie miraculeuse des alouettes toutes rôties. La nation devait s'élever au *nec plus ultra* des humaines félicités, et s'honorer par le constant exercice de toutes les vertus passées présentes et futures. Tout devait s'améliorer, grandir, s'embellir : gouvernement, hommes et choses. Les illuminés de cette époque publiaient ce magnifique prospectus, avec un air d'assurance et l'accent d'une bonne foi, vraiment dignes d'un meilleur sort.

Et cependant la panacée politique, dont on berçait les esprits et les cœurs, tomba en discrédit devant les mécomptes amers de l'expérience. Le malheur vint déromper brutalement ces heureux en herbe, ces spéculateurs en perfectibilité, qui haussaient dédaigneusement les épaules, quand en se permettait de douter en les écoutant.

Nos lecteurs ont déjà pu juger par ce que nous avons dit plus haut de la respectable sévérité des coutumes, du relâchement qui s'est introduit dans la chaîne des devoirs sociaux. On ne saurait se dissimuler qu'aujourd'hui on fait peu, excessivement peu, même au sein des emplois qui sont le plus grasement rétribués. On se lève tard, on jeûne tard, on travaille tard... quand on travaille. Puis à quatre heures, on s'en va ; tout est dit ou tout reste à dire ; tout est fait ou tout reste à faire. L'employé décampe à la moitié d'une phrase, ou au plus épais d'une addition. Qu'importe ! n'a-t-on pas la ressource du lendemain pour trouver le total, ou pour arrondir la période démeurée en échec ?

Bref, chacun n'accorde aux obligations de sa charge que le strict indispensable ; aussi faut-il trois commis pour une besogne dont un seul s'acquittait fort bien jadis. De là cette myriade d'employés qui exténuent le trésor, et entravent la marche des affaires au lieu de l'accélérer : on va très-vite sur le chemin, et très-lentement dans les bureaux, comme dans toutes les voies d'intérêt public.

Comment trouvez-vous ce système d'améliorations promises à son de trompe ? Quant à l'âge d'or, cet engagement mythologique se résuma dans un âge de papiers, c'est-à-dire d'assignats qui enrichirent les fripons et ruinèrent les honnêtes gens pour croire à l'immobilité de cette valeur fictive.

Les alouettes toutes rôties s'expliquèrent par la disette, par des queues d'une lieue de long chez les boulangers, par des distributions d'un pain à peine mangeable. Cette pénurie dura jusqu'au 18 brumaire. Il n'est pas de pire nourrice pour un peuple que la république !

Enfin les vertus fastueusement annoncées furent attendues *sous l'orme*, où nous les attendons encore ! C'était sans doute les vices qu'on voulait *faire* ; car on devint dur, cupide, ambitieux, égoïste, avare, fourbe, haineux et cruel. Sous prétexte de patriotisme, on dénonça ses connaissances, ses voisins, ses amis, ses parens. Le cœur humain, désormais très-humain, se laissa aller à d'abominables lachetés ou à des actes d'atrocités inouïes ; bref, comme l'a dit M^{me} de Staël, « la France offrit le spectacle inconnu jusqu'à nos jours d'une nation entière menacée de l'échafaud. »

J'aimerais mieux cette variante : *d'une nation entière allant à l'échafaud, ou menacée d'y aller !* J'en demande pardon à l'illustre baronne dont le trait néglige les effets pour ne s'occuper que de la menace.

Revenons à nos *chers* constituans avec ou sans calembourg. Nous venons de les peindre dévorés d'un zèle qui les faisait siéger le soir après un entr'acte de deux heures. « Ainsi non content de perdre le royaume toute la matinée, on voulait aussi le perdre dans la soirée. Quelle noble émulation entré diverses heures du jour ! » Cette belle chaleur se soutint pendant quelques mois ; mais comme on l'alimentait avec une chair trop exquise, on finit par supprimer les séances de l'après-dîner, au grand regret de ceux qui les passaient au théâtre de Nicolet et aux Variétés Amusantes, tant il s'y amusaient. Comment s'y amusaient-ils ? Nous allons le dire. Rappelons d'abord que les grands orateurs de l'assemblée, satisfaits de leurs lauriers du matin, et peu sou-

cieux des palmes du soir, n'assistaient que bien rarement aux séances *vespériennes*, et si l'habitude les y entraînait, ils n'ouvraient guère la bouche que pour rire aux dépens de leurs *doublures*, quand l'occasion s'en présentait, et elle se présentait souvent. Ce silence des premiers talens arrangeait fort ceux du second ordre, qui s'en donnaient à cœur de joie, charmés qu'ils étaient d'acquiescer ce que le comte de Rivarol appelait une petite célébrité aux bougies, et de voir piaffer leur nom le lendemain dans les colonnes du *Moniteur*.

Nous pouvons, sans craindre d'indisposer leur ombre, citer les noms de ces vaniteuse médiocrités ; c'étaient celles de MM. Bouché, avocat d'Aix ; Gautier de Biausat, Régnault de Saint-Jean-d'Angély, Martineau, Busot ; d'André, ancien conseiller au parlement de Provence ; Montlosier, etc.

Ce dernier est le même personnage qui a tant et fastidieusement écrit sous la restauration. Alors il n'écrivait pas, mais il parlait beaucoup, il parlait trop ; je me souviens parfaitement que lorsqu'il lui arrivait de se fourvoyer le matin dans une haute discussion, c'était d'une manière si déplorablement diffuse et anti-logique, que MM. les députés saisissaient ce moment pour causer avec leurs voisins. Un jour l'un d'eux demandant à son collègue qui lui semblait fatigué et quasi-malade ce qu'il avait, ce dernier répondit avec un léger hâillement : " J'ai le *Montlosier* mon cher, et je m'étonne que vous ne l'ayez pas aussi."

Sa croix de bois fut un beau mouvement oratoire, une très-heureuse inspiration, mais son éloquence crut devoir s'en tenir là ; ce jet brillant fut le tems de galop de Rossinante, ou le quatrain de Saint-Aulaire. Aussi les contemporains de son verbiage à l'Assemblée nationale ne furent pas médiocrement surpris lorsque, 25 ans plus tard, ils retrouvèrent le Montlosier atteint et convaincu de la monomanie des écritures. Eh bien, grâce à l'irritation des esprits et à l'acrimonie de ses opinions, il parvint à se faire lire. Il fallait que pendant la longue durée de son éclipse, cet homme se fût sérieusement occupé.

Mais si le *labor improbus* peut beaucoup obtenir même d'une organisation peu favorisée de la nature ; si, à force de labeurs, un écrivain parvient à se créer une certaine correction et élégance de style, là se bornent les conquêtes de son esprit ; quels que soient ses efforts, il ne se donnera ni le jugement ni la certitude des idées qui lui manquent. Le cerveau reste tel que la nature l'a fait. Les pensées qui en descendent demeurent coupables d'insanité et d'incohérence. C'est à ce coin que furent frappées les œuvres du comte de Montlosier. Impatient de son obscurité, il entreprit de se faire jour en s'attaquant aux jésuites.

Quelle pitié de voir un homme de sa classe et de son âge, ramassant ça et là les triviales fantasmagories de la rue, se déclarer l'adversaire furibond d'une société si riche de grands et beaux souvenirs ! Conçoit-on que cet esprit de travers ait eu la prétention de féliciter ces hommes de Dieu, sans considération pour l'immensité de leurs services rendus à la civilisation, aux bonnes lettres, à la jeunesse européenne par son inimitable talent d'enseigner ; enfin à la propagation de la foi dans toutes les contrées de la terre. Le mépris des honnêtes gens fit justice de cette misérable colère. La chasse aux jésuites imprima sur le front du comte auvergnat plus de ridicule que les moulins à vent n'en procurent depuis plusieurs siècles au Chevalier de Triste Figure.

Nous avons dit que les séances du soir étaient devenues l'apanage des médiocrités les plus resplendissantes de l'Assemblée. Toutefois, il n'y avait pas exclusion absolue et légale des grands

orateurs, puisque l'abbé Maury ne résistait pas toujours à la tentation de venir faire sa partie dans ce concert tumultueux et discordant. L'illustre Provençal était bon convive ; il dînait bien et beaucoup ; ses amphitrions prenaient plaisir à prodiguer les encouragemens à ses facultés gastronomiques. Chacun les secondait dans le cours d'attentions délicates. Les vins de Champagne et d'Espagne ne faisaient point défaut à cette gaie conjuration.

Causeur intrépide et quelquefois verbeux, l'orateur dont on voulait allumer la verve ne faisait guère attention à la quantité d'allumettes ; il buvait avec distraction et pour ainsi dire sans le savoir.

Au sortir de table, et presque immédiatement après le café et les glaces, le convive, si gracieusement choyé, montait en carrosse pour se rendre à l'assemblée, dont il trouvait les membres parlant à peu près au même diapason que le sien ; *inde iræ !* Et ces irés étaient d'autant plus bouffonnes, qu'elles conservaient leur grand air de solennité. Les gémissantes exhortations du président, la vivacité de la sonnette, les : *Silence, Messieurs !* des huissiers, les gros rires de la tribune : rien n'y manquait. Aussi les *Actes des Apôtres affichaient-ils que les législateurs ordinaires du roi donnaient* la tragédie le matin, et le soir la comédie.

J'ai quelque raison pour me poser avec assurance en historien de ces drôleries représentatives ; voici comment :

Une de mes parentes, M^{me} de Lacroix, fille de M. Nérac, l'un des premiers armateurs de Bordeaux et de France, occupait avec son mari un des beaux hôtels de la rue Ville-l'Evêque, où elle recevait splendidement nombreuse et bonne compagnie. Les gourmets professaient une haute estime pour son cuisinier, artiste girondin dont les apprêts leur paraissaient fort supérieurs à ceux de la cuisine parisienne. Pourquoi ? c'est que cette dernière était alors d'une parfaite élégance, mais d'une fadeur insupportable.

M^{me} de Lacroix invitait souvent mes parens à ces petits galas de 20 à 25 personnes. C'est là que j'avais l'honneur de me trouver avec l'abbé Maury, fort silencieux au premier service. Cet illustre convive nous faisait, au second, le récit des travaux *constituans* du matin ; sa critique foisonnait d'expressions aussi malicieuses qu'originales ; jamais procès-verbal ne fut plus divertissant ; et comme j'en riais de fort bon cœur : " Eh mon Dieu ! me disait-il à voix basse et d'un ton pénétré, ne faut-il pas ménager la sensibilité de ces jeunes femmes ? car, au lieu de les amuser de mes fagots, je serais bien plus disposé à leur chanter un *Requiem* et un *Libera* pour cette pauvre France qui s'écroule au bruit harmonieux des phrases. Hélas ! ajouta-t-il, le fameux horoscope de Casotte dont on a tant ri fera bientôt beaucoup pleurer."

Un jour que l'abbé Maury se trouvait placé entre une femme de quatre-vingts ans et une autre de vingt ans, l'une remarquablement spirituelle et la jeune fort jolie, on le vit s'occuper presque exclusivement de la première et négliger la seconde ; cette préférence fut relevée et devint le sujet d'agréables plaisanteries à la vieille dame, qui ne se défendit pas d'avoir coqueté pendant tout le repas avec le grand orateur. " Oui, oui, s'écria-t-elle, j'en conviens, ce voisinage m'a rajeunie ; que voulez-vous ?

" S'il est des fleurs de toutes les saisons,

Il est des amours de toute âge."

Et puis elle ajouta, car elle parlait la langue latine comme la sienne, presque impoliment :

" *Omnia vincit amor, et nos cedamus amori.*"

Cette citation en manière de jeu de mots et de fort bon goût dans une bouche octogénaire fut le signal d'un vif accès d'hilarité, qui se prolongea jusque dans les voitures qui nous transportaient à

l'assemblée. L'horloge du château sonnait neuf heures quand nous primes place au tribunes. Pour peu que la séance fût languissante, l'abbé Maury se faisait un devoir de la ranimer. Le *Moniteur* enregistra bon nombre de ses saillies excentriques, ce qui nous dispense de les rapporter ici. Tout menaçant qu'il fût, c'était là un drôle de tems, n'est-ce pas, cher lecteur ?

Quoique à peine jeune homme, puisque je venais de quitter l'adolescence, je n'observais pas trop mal, et je crus remarquer que la robe prenait son parti moins galamment que l'épée, ce qui était fort injuste, car on pouvait dire à MM. les parlementaires : *Vous l'avez voulu, Georges Dandins*. Mais le même orgueil qui avait soulevé ces compagnies factieuses contre la cour ne se consolait pas du coup de massue dont l'avait frappé la révolution, pouvoir bien autrement absolu que celui du très-débonnaire Louis XVI.

Je n'oublierai jamais un président et sa femme faisant partie des réunions de ma riche parente. Ce ménage colossal (ils étaient tous deux d'une énorme stature) avait tant crié, tant déblaté, tant hurlé contre les faits accomplis (comme on dit de nos jours), que l'organe s'en était entièrement dénaturé ; le président se plaignait en haute contre et madame sa femme avec une voix de basse-taille très-caractérisée. On eût dit qu'ils avaient fait un échange pour produire plus d'effet.

L'assemblée nationale eut enfin la sagesse d'abolir les séances du soir ; et, en effet, puisqu'on était en train de se modeler sur les républiques anciennes, les historiens, que je sache, ne nous ont jamais dit que Lycurgue, Solon et Numa s'amusaient à boire entre deux lois les vins de Chio, de Chypre et le Salerne.

Cette suppression dut fournir un nouveau texte aux comparaisons entre la France et sa douce voisine l'Angleterre. La chambre des lords et celle des communes tiennent non-seulement des séances du soir, mais des séances de nuit. L'aurore aux doigts de rose trouve assez souvent le parlement assemblé, et je ne pense pas que les délibérations nocturnes soient plus orageuses, et plus incomplètes que celles de la journée. Et cependant ces Messieurs dînent aussi ; et comment dînent-ils ? Tout le monde sait que les enfans d'Albion sont trois ou quatre fois moins sobres que nous. Comment cela se fait-il ? Pourquoi cette possibilité d'un fait, et cette inaptitude de l'autre ? Je livre à nos lecteurs la solution de ce problème, n'aimant pas assez les Anglais pour rester long-tems avec eux.

J'ai déjà dit qu'on me gâtait, non pas mes parens, toujours sévères, suivant l'usage antique et solennel, mais les amis, les connaissances et surtout les personnes reconnaissantes de la protection dont les appuyait mon père auprès des ministres. Entre autres légittimations, on m'adressait des coupons de loge pour tous les théâtres de Paris. J'en fis un assez grand emploi pour m'indemniser de la privation de séances du soir, qui ne me rendit que plus assidu aux délibérations du matin de l'assemblée célèbre qui se flattait d'avoir fait main basse sur tous les abus. Eh, mon Dieu ! pure illusion ! car, sans qu'elle s'en doutât, un grand abus, un abus de cinq pieds six pouces de haut était tout près d'elle. Il y a de ma part quelque franchise à le signaler, car cet abus, c'était moi ! Expliquons-nous.

Un matin que le valet de chambre de mon père s'était un peu attardé, en échafaudant sur ma tête ce que l'on appelait alors un toupet, des boucles, et je crois aussi des crochets, j'arrive au manège tout essoufflé. Les portes sont désertes ; point de foule, point de queue ! tout le monde est entré, tout le monde est placé, hors moi qui ne puis l'être.—Vous voyez bien, Monsieur, de vos propres yeux, me disait mon introducteur ordinaire, que les tribunes

sont archi-pleines ; impossible d'y placer un bambin de deux ans ! —Et à plus forte raison moi qui en ai seize, lui dis-je.

Quelle poignante contrariété ! et où se pend-on ? Mirabeau devait parler ; le public faisait fureur, comme depuis à la comédie française quand Talma jouait. J'étais au supplice, et j'allais revenir à l'hôtel l'oreille basse, lorsque l'inspiration me vint de faire demander mon père, qui, à la vue de ma figure bouleversée, de mon air abattu, et de mes yeux prêts à larmoyer, prit mon chagrin en pitié. La tendresse paternelle l'emporta sur le respect du règlement. Bref, comme la séance n'était pas encore ouverte, mon père, profitant du désordre qui règne dans une assemblée dont tous les membres sont éparés, m'introduisit dans l'enceinte, où il me plaça à l'extrémité du côté gauche, sur la banquettesituée au dessous de la tribune diplomatique. En me quittant, il me dit : " Si ma complaisance me vaut huit jours de prison à l'Abbaye, j'espère que vous serez assez reconnaissant pour vous y enfermer avec moi. —C'est trop juste," répliquai-je en riant et en remerciant de mon mieux.

Quand elle se vit seule, la jeune contrebande s'effraya de quelques regards interrogateurs qui plongeaient sur elle. Je craignais d'être dénoncé au président, je craignais d'être chassé honteusement de la salle, je craignais pour mon père :

" Enfin je craignais tout sans avoir d'autre crainte."

Un huissier qui s'aperçut de mes terreurs vint à moi et me dit : " N'ayez pas peur ; c'est que votre père vous a mis sous ma protection, et j'ai prévenu mes collègues. Tout ira bien, si vous restez immobile à votre place, sans entamer la conversation avec aucun de ces messieurs."

Fort bien, me dis-je, rien de plus facile que de ne parler à personne ; mais si par hasard on m'adresse la parole, me faudra-t-il rester muet ? Ce cas n'a pas été prévu par mon homme noir à la chaîne flottant. Et c'est cependant ce qui m'advint presque aussitôt de la bouche un peu grande de madame la baronne de Staël, ambassadrice de Suède, qui se penchant tant soit peu sur le devant de sa loge, me dit d'un ton poli, mais railleur : —Monsieur est donc député ? —Ah ! madame, répondis-je tout confus de cette agression, la nation serait bien à plaindre, si elle avait des représentans de mon âge, et de mon peu de valeur !"

Cette réponse était plate, et quelques secondes après je trouvais mieux, mais il n'était plus tems. Toutefois j'obtins les honneurs d'une réplique. " Pourquoi, monsieur, me dit la baronne en souriant, avoir si peu le sentiment des mérites de la jeunesse ; qui sait si les affaires n'iraient pas mieux entre ses mains."

J'allais répondre, car je n'étais pas trop timide, à cette gaie flatterie dont en sa qualité de jeune femme elle s'adjudgeait sans doute la meilleure part, quand nous fûmes interrompus par un vol de jeunes députés qui vint s'abattre aux pieds de madame l'ambassadrice. Alors rentrant dans mon silence, j'écoutai et bien m'en prit, puisque je pus entendre le plus délicieux gazouillement de paroles qui ait jamais enchanté deux oreilles novices. Je me permets de dire gazouillement, parce qu'on causait à demi-voix pour ne pas s'attirer quelque coups improbables de sonnette, et les regards plus ou moins flamboyans de M. le président

Au surplus, la construction de la salle du manège, beaucoup plus longue que ronde, secondait merveilleusement la liberté des conversations particulières. Les interlocuteurs de celle-là étaient le duc de Lauzun, le comte Mathieu de Montmorency, M. Alexandre de Lameth, M. Barnave, M. Bureau de Pusy, le comte de Clermont-Tonnerre, M. l'évêque d'Autun, et *tutti quanti* ; car

à un groupe succédait bientôt un autre ; la plupart des députés marquans et en fonds d'esprit venaient tour à tour porter leur tribut d'hommages à la spirituelle baronne. Eh bien ! rendons-lui cette justice qu'elle ne paraissait nullement en peine de tenir tête à tout cela. Qu'on se figure un flux et reflux de mots saillans, de pensées graves ou folles, de haute politique ou de chronique galante, d'épigrammes contre les absens, et de fadeurs pour les présens ; Enfin un salon à la mode, un salon privilégié ; c'était si bien cela que si en sortant, on m'eût demandé où j'avais passé la matinée, j'aurais dit hardiment : " Chez M^{me} de Staël." Aussi n'avais-je d'attention que pour ce charmant petit parloir de la chambre, et pas la moindre pour la séance que je laissais aller comme elle voulait.

L'amabilité de la fille de M. Necker et son instruction aussi variée que précoce exerçaient sur les esprits un irrésistible attrait. MM. les députés aimaient à se reposer d'un lourd orateur, ou d'une discussion traînante, dans quelques entretiens rapides avec cette femme déjà remarquable par le charme de sa parole, et la piquante audace de ses opinions.

Entre quatre et cinq heures, et à cette même séance si mémorable pour moi, puisque j'étais sans doute le seul homme de France jouissant des honneurs de la députation sans être député, la question s'embrouilla ; le président perdit la tête ou à peu près ; on ne savait plus où on en était. Le désordre fut à son comble ; on pouvait sans trop d'insolence se croire transporté à *Charenton*.

A ce moment scabreux pour une assemblée *de sages*, la figure de M^{me} de Staël, que je ne perdais pas de vue, se hérissa d'une vive expression d'anxiété. Ce trouble intéressant faisait voir qu'elle n'aimait point que ses bien-aimés députés restassent trop

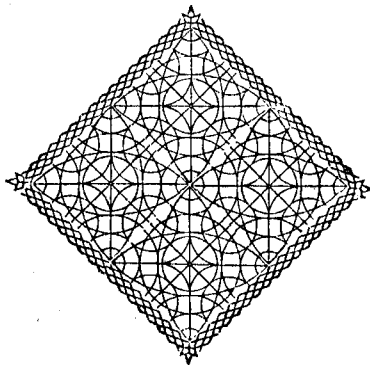
long-tems dans un état de déviation complète du bon sens et des bienséances parlementaires. Tout à coup je la vis appeler un huissier et lui parler à l'oreille ; l'huissier s'éloigne, et bientôt Barnave est là.

" Pardon, monsieur Barnave, lui dit la baronne, *mezza voce* et avec émotion, si l'on vous a dérangé ; mais en vérité nos gens n'y sont plus. Ils ne savent plus où ils vont, ni d'où ils viennent ; il est plus que tems de les ramener au point de départ avec votre logique et la lucidité de votre argumentation. De grâce, portez-leur secours ; faites rentrer tous les vents déchaînés dans leurs antres, au moyen d'un de ces bons *quos ego* qui vous réussissent si bien. Tout le monde vous en saura gré, et moi plus que tout le monde.

— " Hélas ! madame, je ne demande pas mieux, dit le jeune député de Grenoble, mais..." Sans achever sa phrase il s'inclina en ajoutant : " Essayons !" Quelques secondes après il était à la tribune.

A sa vue et aux premiers accens de sa voix, le tapage cessa, le calme se rétablit ; il ramena la discussion à son lancé, résuma ce qui avait été dit pour et contre, et tout cela fut prononcé avec tant de clarté, de sang-froid et de grâce, que les applaudissemens le suivirent jusqu'auprès de la tribune diplomatique, où, comme les chevaliers sortis vainqueurs d'un tournoi, il vint recueillir de la bouche d'une muse politique le prix de sa valeur oratoire. " Je vous l'avais bien dit, que vous les tireriez d'affaires s'écria la baronne. Il n'y allait de rien moins que d'une mauvaise loi ; grâce à l'excellence de vos paroles, elle sera bonne. Je vous en remercie, monsieur Barnave, au nom de toute la France, et comme je suis moins modeste que vous, je ne réponds point de ne pas me bouffir, dans le salon où l'on m'attend, du mérite de n'y avoir rien gâté."

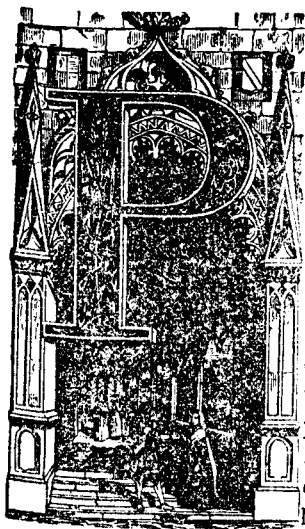
(*A continuer.*)



M. THIERS AVANT 1830.

M. Alexandre Laya, ancien attaché au cabinet de M. le comte de Montalivet, fondateur du *Journal des Conseillers municipaux* et de la *Revue parlementaire*, aujourd'hui avocat à la cour royale de Paris, vient de publier deux volumes du plus haut intérêt, intitulés : *Etudes historiques sur la vie politique et privée de M. Thiers*.

Nous empruntons à cet ouvrage, que tout le monde voudra lire, et que nous analyserons plus tard en l'appréciant avec impartialité, l'extrait suivant où se trouvent retracées avec bonheur et vivacité les premières années du brillant auteur de l'*Histoire de la Révolution*.



Des enfans furent aussi précoces que M. Thiers par l'intelligence ; et, dès l'instant qu'il arriva dans ces classes où déjà la pensée, chez l'adolescent, s'anime de la conscience de sa force ; du moment que les études fortes, sérieuses, méditatives, ouvrirent à son esprit une carrière qui s'élargissait, la science qui a souvent l'intérêt du mystère, la philosophie qui analyse, l'histoire qui éclaire, révélèrent au jeune boursier du lycée de Marseille tout ce que le génie de l'homme cache de puissance ; car, en se développant, son esprit s'affermissait, s'intéressait à soi-même par une sorte d'intuition intime qui semblait avoir la prescience de l'avenir, et qui, toute muette, était pour l'enfant comme une révélation : enfin, il travaillait avec une ardeur curieuse, inquiète, se servant de guide à lui-même, tant il avait trouvé, dans son caractère, de résistance pour briser un frein quelconque, tant il avait de fermeté pour faire les premiers pas dans la vie intellectuelle.

Les sciences exactes formaient la base de l'éducation publique, parce qu'alors la carrière des armes en était le but nécessaire. — M. Thiers manifesta, dès ses premiers pas dans les travaux scientifiques, une vocation très prononcée. Pour ceux qui ont étudié sa vie, ses écrits, le caractère de son éloquence, il est aisé de savoir que son goût dut le porter vers les mathématiques et les travaux historiques. Il s'y adonna avec ardeur ; il y puisa cette rectitude de jugement, cette sûreté d'appréciation qui ne se perd pas dans le dédale des théories, mais qui demande aux faits, à la pratique, un enseignement plus direct et plus prompt. Ses aptitudes eurent leur consécration. Les succès de la jeunesse, les premiers prix, ces triomphes de l'enfance, qui, par malheur, bien souvent, ne sont pas le pronostic certain d'un brillant avenir, placèrent le jeune boursier de l'Etat à la tête de ses condisciples. — Il y eut dans ce fait pour ceux qui le patronnaient une douce satis-

faction et une grande espérance ; il y eut là, de sa part, un acte de gratitude instinctive.

Cependant, lorsque M. Thiers terminait ses études, l'Empereur, dont le système bienfaisant avait procuré à M. Thiers l'avantage d'une éducation forte et solide, venait de tracer ce sillon de lumière qui alla s'éteindre dans l'Océan, et la Restauration remplaça les gloires de l'Empire. Ce grand bruit n'était plus ! La carrière de tous ces jeunes gens était désormais changée. Au début de la vie, au moment de compter parmi les hommes, M. Thiers assistait au retour de l'ancien régime ; il voyait de toutes parts, à Marseille, rentrer, comme on le disait alors, *les étrangers en France*. La Restauration commençait, et M. Thiers n'était plus l'enfant d'un Etat, d'une grande nation qui avait les yeux sur son avenir : il n'était rien ; il retombait dans sa famille pauvre, dans l'isolement de sa petite cité. Qu'allait-il devenir ?

Il y eut, sur ce point, un instant d'indécision.

La carrière commerciale ne convenait pas à l'élévation de son esprit ; en outre, les travaux de sa jeunesse l'avaient attiré vers des spéculations qui auraient été contrariées et refroidies par les détails positifs d'une vie industrielle.

Il fallait, néanmoins, prendre un parti. Les études, les instincts de M. Thiers en décidèrent ; et se fiant au hasard, plein de foi dans son étoile, il fit comme les autres : il suivit le chemin tracé par ses camarades. Après le lycée, il voulut essayer d'une profession libérale ; il prit ses inscriptions à l'école de droit de la ville d'Aix. Il devint avocat.

Ce fut à cette époque, sur les bancs de l'école, que M. Thiers fit connaissance d'un jeune étudiant comme lui, et dont l'esprit élevé, le cœur excellent, les habitudes simples, mais élégantes, excitèrent en lui la plus profonde sympathie : c'était M. Mignet.

Rien de plus touchant, rien de plus consolant et de plus précieux que le spectacle de cette amitié, qui, depuis cette époque, fut, pour les deux jeunes enfans de cette belle contrée de la Provence, un lien toujours fort et sacré. Nous aurons souvent occasion de suivre MM. Thiers et Mignet, marchant ensemble du même pas, se donnant la main comme frères, se mêlant aux mêmes luttes, aux mêmes travaux, recevant les mêmes impressions, se soutenant enfin, dans la vie, de cet appui si énergique dont l'association fait la force et dont l'intimité fait le charme : l'un prompt, ardent dans la pratique, écrivain passionné pour les faits,

se servant de sa plume comme d'une arme, homme d'Etat, toujours sur la brèche, toujours actif, toujours présent aux événements qui demandent la parole et l'action; l'autre, enfermant sa vie pure et modeste dans le sanctuaire de la science et de l'art, harmonieux et beau dans son style, plus philosophe qu'historien, ne se mêlant aux faits que quand on lui demande l'expression d'une âme dévouée et courageuse, aimant la science et l'étude comme Raphaël aimait la Fornarina, homme éminent, à qui nous ne ferons qu'un reproche, c'est d'avoir préféré se livrer tout entier au culte de l'art, plutôt que de donner aux affaires le reflet de son cœur si noble et de son caractère si droit.

La Restauration avait eu cet avantage, de permettre à toutes les intelligences l'accès aux discussions de principes que l'Empire avait étouffés sous l'éclat de la gloire militaire. En 1815 surtout, le retour des Bourbons avait jeté dans le pays une nouveauté, un imprévu d'allures et de façons de penser qui excitait au plus haut degré l'effervescence des jeunes têtes. Ceux à qui l'on avait octroyé la charte, se demandaient, en la prenant pour texte, ce que signifiait ce pacte fondamental; et comme on le livrait à la France, il était logique que l'on s'en occupât par la discussion.— En province, surtout, et dans la ville d'Aix, il y avait peu de place aux événements; il y en avait beaucoup à l'appréciation des nouveaux actes: aussi la politique arrachait-elle les jeunes étudiants de l'école de droit aux études arides des lois et de la jurisprudence. On les trouvait plus souvent occupés à interpréter les premiers actes du gouvernement de la Restauration que les articles du code Napoléon.

On conçoit parfaitement que ces discussions, faites pour ainsi dire à huis-clos dans la ville d'Aix, n'exerçaient pas d'influence sur les faits; mais elles furent comme l'image des inquiétudes qui s'étaient emparées de toutes les villes de France en 1815; et cette polémique n'empêcha pas MM. Thiers et Mignet de se livrer à des études approfondies et sérieuses. Cujas et Barthole, les Institutes de Justinien, le Code Napoléon, la procédure, tout cela n'était pour eux qu'une question d'examen; mais ils n'avaient pas oublié la véritable définition de la jurisprudence; car tous deux poursuivaient avec un zèle infatigable le mystère des choses divines et humaines: *Rerum divinarum et humanarum notitia*.

Toute la philosophie, Platon, Kant, Descartes, Bacon, etc. etc., toutes les merveilles littéraires et historiques des dix-septième et dix-huitième siècles, étaient étudiées, commentées, approfondies avec une conscience inexorable par les deux néophytes. Ils s'inspiraient ainsi, dans le silence d'une cité modeste et loin du bruit des faits qui se passaient au centre, de ces grands principes dont le fonds commun s'amassait dans leurs têtes avec une ingénieuse économie: trésor d'un avenir vers lequel ils se sentaient prédestinés.

M. Thiers, surtout, était loin de cacher, même à cette époque, les vues ambitieuses qui semblaient être pour lui le présage assuré de sa fortune. Tantôt, au milieu de ses jeunes amis, il se posait en chef de parti, et l'on aimait à l'entendre discourir, on le consultait avec confiance; les hommes d'un âge mûr ne dédaignaient pas de venir s'instruire, tout en ayant l'air de se rappeler, en l'écoutant. Tantôt on entendait le jeune étudiant disant naïvement à ses camarades: "Nous verrons bien... quand nous serons ministres!" Tantôt les *ci-devant* de la ville, à qui l'on communiquait ses premiers essais littéraires, disaient de lui: "Il écrit bien, mais il pense mal," donnant ainsi de l'importance au début du futur historien de la Révolution; enfin ses succès mêmes trou-

vaient des envieux, des ennemis, et il se voyait forcé d'user de ruse pour déjouer, par quelque tour espiègle, les petites conspirations faites contre son triomphe.

La ville d'Aix avait, comme toutes les villes du midi, des tendances littéraires. Il s'y trouvait une académie, et cette académie distribuait des prix.

En l'année 1818 ou 1819, on y mit au concours l'*Eloge de Vauvenargues*. M. Thiers ne manqua pas de se mettre au nombre des concurrents. Son *Eloge* avait réuni les suffrages de tous ceux qui l'avaient lu; mais le succès même éveilla les rivalités; le secret fut divulgué; les royalistes de la ville s'émurent. Le discours de M. Thiers avait bien été désigné comme le meilleur, mais l'académie, qui se composait alors en majorité de royalistes, fit acte d'opposition, et elle jugea dans sa sagesse qu'il valait mieux remettre la distribution des prix à l'année suivante.

M. Thiers voulait triompher. Que fit-il?

Il s'imagina bien qu'à cause de ce proverbe: *Nul n'est prophète dans son pays*, les académiciens d'Aix ne croiraient aucun littérateur de la modeste cité capable de traiter Vauvenargues comme il le mérite, si parfait que fût l'*Eloge*. Ceci est un préjugé à l'usage de tous les temps et de toutes les villes.

Les membres de l'académie espéraient d'ailleurs que cet journement ne manquerait pas de faire quelque bruit, que peut-être il arriverait à cet aréopage méridional quelque fruit exotique, une composition envoyée de quelque grande ville de France: qui sait! Paris même, Paris viendrait peut-être à Aix se soumettre au jugement de la docte assemblée: le petit révolutionnaire serait battu; et l'académie recevrait ainsi le témoignage d'une déférence toute particulière de la part de la capitale du royaume.

Ce serait un double gain.

Le calcul de l'académie d'Aix ne fut pas déjoué; un beau jour, on apprit qu'en effet on avait reçu un manuscrit que l'on disait être adressé de Paris.

A quelques jours de là, l'ouverture de ce manuscrit fut faite solennellement, et nous laissons à penser quelles extases, quelle admiration s'en suivirent: le chef-d'œuvre exotique fut proclamé le *premier prix*, sans comparaison avec tout autre; et bien que le sceau de l'enveloppe qui contenait le nom du vainqueur fût respecté, on décida très énergiquement que le discours de l'an dernier (et dont l'auteur était connu; c'était l'œuvre de M. Thiers) n'aurait que l'*accessit*.

Cela fait, on en vint à la rupture du cachet, à l'ouverture de l'enveloppe mystérieuse... de l'autre *Eloge*.. Quel fut l'étonnement de l'assemblée, lorsque le président annonça que ce nom *parisien*, ce grand littérateur!... c'était encore M. Thiers!!! M. Thiers, qui avait eu la malice d'expédier à Paris le manuscrit d'un second discours qu'il avait composé sur Vauvenargues, et de le faire revenir à Aix, pour y être jugé avec toutes les préventions favorables que l'on ressent presque toujours pour ce qui vient de loin. Nous avons pu retrouver un extrait de ce premier écrit, alors sorti de la plume du futur auteur de l'*Histoire de la Révolution*. Voici ce travail:

EXTRAIT DE L'ÉLOGE DE VAUVENARGUES, PAR M. THIERS, AVOCAT, ET QUI A REMPORTÉ LE PRIX A L'ACADÉMIE D'AIX, EN 1821.

"Le plus intéressant de tous les phénomènes pour l'homme, c'est lui-même; et c'est aussi la matière sur laquelle il a le plus écrit. Cette matière n'a jamais été circonscrite, tant elle est vaste. Philosophes, moralistes, poètes comiques, l'ont traitée

chacun à sa manière. Elle a fourni aux arts et aux sciences sans s'épuiser jamais. Parmi les moralistes, Montaigne, La Rochefoucauld, La Bruyère, Vauvenargues, ont tous parlé de l'homme sans se répéter, et en ont parlé diversement sans se contredire. C'est que la vérité est là toujours nouvelle, attachante, inépuisable.

« C'est à travers soi qu'on voit les autres ; aussi chaque moraliste a vu l'homme avec des yeux différens, et les écrits de chacun d'eux ont été un nouveau point de vue ouvert sur la nature humaine.

« Montaigne, élevé dans un siècle d'érudition et de disputes, accablé de tout ce qu'il avait lu, et n'y trouvant aucune solution positive, préfère le doute comme plus facile, et peut-être aussi comme plus humain, dans un temps où l'on s'égorgeait par conviction. Aimant tout ce qu'aimait Horace, et comme lui placé dans un siècle où il n'y avait pas mieux à faire, il célèbre le plaisir, le repos, et se fait une voluptueuse sagesse. Parlant de lui-même naturellement et volontiers, écrivant avant le règne des bienséances, il est naïf, original, un peu cynique ; il fatigue par son érudition, qui est de trop dans son livre comme dans sa tête ; il doit beaucoup au tour piquant de son esprit, mais beaucoup à sa langue ; il instruit, mais plus souvent il fournit, pour les vérités usuelles, des expressions inimitables. Tout homme qui aime une heureuse oisiveté ; qui, au milieu des guerres civiles, ne sait où est la patrie, au milieu des disputes où est la vérité ; qui est prudent, réservé, franc, parce qu'il s'estime ; cet homme sera Montaigne ; c'est-à-dire, un indifférent que Solon eût condamné, mais dont nous aimons, nous, la douceur, la grâce et la prudence.

« Un demi-siècle après, La Rochefoucauld a donné du cœur humain une interprétation singulière, pleine, il est vrai, de finesse et de profondeur, et qu'il faut admettre, quoique peu honorable, mais qui est incomplète, parce qu'elle est exclusive ; vraie quand elle raconte le mal, fautive quand elle nie le bien. Admirons l'influence des événements sur les hommes ! La Rochefoucauld, doué d'une âme droite et un peu froide, entouré de courtisans bassement ambitieux, qui se faisaient une guerre de vanité, fut vaincu dans ces jeux dangereux, et acheva dans l'obscurité une vie commencée dans le trouble et l'éclat. Mécontent, il n'a vu dans la nature humaine que personnalité et calcul. Sans doute les demi-passions calculent, mais les grandes ne calculent point dans le bien ni dans le mal, et ces dernières étaient inconnues à La Rochefoucauld.

« La Bruyère avait un génie élevé et véhément, une âme forte et profonde. Logé à la cour sans y vivre, et placé là comme en observation, on le voit rire amèrement, et quelque fois s'indigner d'un spectacle qui se passe sous ses yeux. Il observe ceux qui se succèdent, et les dépeint à grands traits, souvent les apostrophe vivement, court à eux, les dépouille de leurs déguisemens, et va droit à l'homme, qu'il montre nu, petit, hideux et dégénéré. On voit dans Tacite la douleur de la vertu, dans La Bruyère son impatience. L'auteur des *Caractères* n'est pas ou indifférent comme Montaigne, ou froidement détracteur comme La Rochefoucauld ; c'est l'homme, son frère, qu'il trouve ainsi avili, et duquel il dit avec un regret douloureux : « Il devait être meilleur. »

« Ainsi, Montaigne est un aimable rêveur ; La Rochefoucauld, un philosophe chagrin ; La Bruyère, un peintre admirable ; Vauvenargues seul me semble avoir donné une doctrine complète sur l'homme, sa nature et sa destination.

« Vauvenargues n'apprit rien dans les livres. Il en avait fort peu lu, et il ne savait que sa langue. Il ne vécut point dans l'oi-

siveté ; il ne se plaça pas à l'écart pour observer quelques allures ridicules. Agé de dix-huit, dénué de forces et de santé, il fut jeté au milieu des camps ; et tandis qu'une philosophie trop hâtive annonçait la vérité longtemps avant de l'avoir découverte, lui, silencieux et souffrant, mais ne perdant pas courage, étudiait ses semblables au milieu des glaces du Nord. Qu'apprit-il durant ces cruelles épreuves ?... que l'homme est malheureux et méchant, que le génie est un don nuisible, et Dieu une puissance malfaisante ?... Certes, beaucoup de philosophes, sans souffrir, ont avancé pire, et Vauvenargues, qui souffrait cruellement, n'imagina rien de pareil. Le monde lui parut un vaste ensemble où chacun avait sa place, et l'homme un agent puissant dont le but est de s'exercer ; il lui sembla que, puisque l'homme est ici-bas pour agir, plus il agit, plus il remplit son but.

« Vauvenargues comprit alors les ennuis de l'oisiveté, les charmes du travail, et même du travail douloureux ; il conçut un mépris profond pour l'oisiveté, une estime extrême pour les actions fortes. Dans le vice même, il distinguait la force de la faiblesse, et, entre Sénécion, vil courtisan sous Néron, et Catilina, monstrueux ennemi de sa patrie, il préférerait pourtant le dernier parce qu'il avait agi.

« Le monde, suivant Vauvenargues, est ce qu'il doit être, c'est-à-dire fertile en obstacles ? car pour que l'action ait lieu, il faut des difficultés à vaincre, et le mal est ainsi expliqué. La vie enfin est une action ; et, quel qu'en soit le prix, l'exercice de notre énergie suffit pour nous satisfaire, parce qu'il est l'accomplissement des lois de notre être. Telle est en substance la doctrine de Vauvenargues.

« Veut-on savoir quel est son style ? Il est simple, vrai, modelé sur les choses ; c'est l'univers réfléchi dans une eau limpide. Il ne fait rien contraster d'une manière frappante ; il voit harmonie partout, et il rend avec simplicité et justesse ce qu'il a trouvé simple et juste. Il est pourtant éloquent, parce qu'il a une âme sensible et forte ; il peint, mais avec vérité et sans saillie ; il satisfait et n'étonne jamais.

« Dans l'opinion des hommes, Pascal est supérieur à Vauvenargues, et a dû le paraître : mais il a moins découvert ; car les découvertes n'ont pas lieu en raison de la force d'intelligence. Consumé par son génie, Pascal cherche un aliment à son âme ardente, et, dégoûté de la terre, cherche la vérité ; mais ce qu'il est donné à l'homme d'en connaître ne lui suffit pas. Dans le fond de cette solitude de Port-Royal, immortelle comme le Lycée ou le cap Sunium, il se tourmente, il observe l'homme sous toutes les faces ; tantôt il n'y voit que boue, tantôt un rayon céleste ; il ne voit qu'inquiétude dans l'activité humaine, et non la mission et le devoir d'agir. Dans ce sublime délire, à peine calmé par une foi vive, il expire, laissant le monde étonné de ses pensées si précoces, de ses paroles si fortes et si profondes. Ne cherchant point à franchir ses limites. Vauvenargues se résigne aux lois de son être, et apprend tout ce qu'il faut savoir. C'est le génie, payé de sa soumission par la découverte de vérités utiles.

« Cet homme, comment mourut-il ? malheureux, pauvre, ignoré : il devait s'y attendre. La vérité avance à chaque instant, mais avec lenteur, parce qu'elle est faite pour durer ; et l'homme, son organe passager, périt avant le triomphe. Mais comme il l'avait dit en parlant du mérite, il eut des dédommagemens. Un grand homme, léger, railleur, mais doué d'un sens exquis, Voltaire, de-

venu sérieux, entoura ses derniers instans d'hommages et de respects.

« Tel est le moraliste auquel il faut rendre une justice entière, sans le faire au détriment des autres ; car tous les mérites vont ensemble, comme toutes les vérités.

Cependant, la vie que menait M. Thiers, dans cette petite ville, sur un théâtre inconnu, les petites arguties du droit et les aptitudes du jeune étudiant vers de grandes choses, lui rendaient antipathiques les luttes étroites du barreau : tout cela le préoccupait, l'inquiétait : c'est auprès du soleil qu'il avait besoin de vivre ; c'est vers Paris que ses regards se tournaient sans cesse.

Ce désir s'augmentait encore de ce que l'ami de M. Thiers, M. Mignet, se sentait entraîné vers les mêmes sphères ; ce dernier parlait même de départ à son compagnon ; et, dès le mois de juillet 1821, il se décidait à le quitter, non pour l'abandonner, mais plutôt pour lui ouvrir la route, se promettant bien, dès son arrivée à Paris, d'encourager son ami à une expatriation commune, car il fallait que leurs destinées se donnassent l'une à l'autre, il fallait que l'appui fut réciproque...

Ambo pares etatibus...

C'est, en effet, ce qui advint.

M. Thiers, suivit son ami de près : il arrivait dans la capitale dans le mois de septembre. Il n'y a que vingt-cinq ans de cela ; et, certes, l'on ne se fût pas douté que l'on verrait dix ans après dans les hôtels somptueux du ministère des affaires étrangères, ces deux jeunes hommes, logés ensemble, alors, dans une modeste chambre d'un quatrième étage, passage Montesquieu, et n'ayant pour tout mobilier qu'une commode, un lit de noyer, deux chaises, une table noire...

Au reste, cette simple demeure ne fut qu'un pied-à-terre, une branche où tous les deux se posèrent pour prendre leur vol, car le talent si vrai des deux jeunes écrivains ne devait pas longtemps les laisser inconnus, à cette époque de la Restauration où la polémique de la presse ouvrait une large carrière aux combattants et où la plume était non seulement une arme puissante, mais une clef d'or.

M. Mignet avait été mis en rapport avec Châtelain, le rédacteur en chef du *Courrier Français*. Il s'était à l'instant même assuré dans ce journal une position distinguée, et certains articles qui traitaient de la politique étrangère avaient attiré l'attention de M. de Talleyrand, dont l'opinion, à cette époque, comme dans tous les temps de sa vie, était pour la Restauration un arrêt, et qui, en condamnant la direction des affaires, semblait présager une ruine nouvelle.

Cela se passait à l'époque où Manuel résistait avec tant d'énergie, au nom des lois, contre la force brutale ; où Béranger, le grand poète populaire, réveillait dans ses odes immortelles les haines légitimes de la nation contre le joug de l'étranger ; où le banquier Laffitte, ce Mécène de la liberté, donnait asile à tous les soldats de l'opposition dont il était le chef.

M. Thiers avait été particulièrement recommandé à Manuel.

Celui-ci le prit par la main, et il le conduisit dans les bureaux d'un journal dont jamais le succès ne fut égalé.

L'opposition que le *Constitutionnel* faisait au pouvoir, en 1821, était une opposition digne et sage, qui s'inspirait des promesses de la Charte, et qui en demandait impérieusement l'exécution. Trois rédacteurs principaux avaient la rédaction politique de ce journal : MM. Etienne, Jay et Evariste Dumoulin.

Manuel conduisit M. Thiers auprès de M. Etienne. On sait avec quelle active bienveillance, quelle sollicitude paternelle, M. Etienne accueillait les hommes de talent, et avec quel intérêt il se montrait soucieux de l'avenir des jeunes écrivains. Il fut convenu, comme cela se pratique d'ordinaire, que M. Thiers ferait un article. Rien de plus facile ; le soir même l'article était écrit ; les propriétaires rédacteurs du *Constitutionnel* se réunirent, et le style serré de l'écrivain, ses images vives et pittoresques, la force de son argumentation, firent une sensation toute particulière sur l'esprit de ses auditeurs. M. Thiers fut accueilli.

D'autres articles suivirent rapidement le premier, et, il faut le dire, M. Etienne ne tarda pas à distinguer dans le jeune écrivain un homme nécessaire. On dit même, et cela est un petit détail d'intérieur qui donne une idée des mœurs de la presse à cette époque, on dit que la prédilection, si parfaitement légitime qu'inspira M. Thiers aux propriétaires du *Constitutionnel*, ne manqua pas d'éveiller les petites rivalités qui s'organisent bien vite dans un journal, contre le nouveau venu, à qui l'on s'était empressé de faire un accueil et une position privilégiés.

La fortune du *Constitutionnel* était merveilleuse ; les bénéfices de cette entreprise créée avec quelques actions de mille francs, dont le capital n'avait même pas été complètement versé, s'élevaient jusqu'à six cent mille francs ! La générosité des directeurs était noble et loyale ; les rédacteurs se ressentaient du succès matériel du journal. D'ailleurs la supériorité des articles de M. Thiers frappait tout le monde ; la sensation qu'ils faisaient dans les salons politiques était de nature à énorger les propriétaires du journal. Lorsqu'il s'agit de la question matérielle, le premier mouvement fut de porter au budget de la rédaction M. Thiers sur le meilleur pied, ce qui lui assura une complète indépendance, et ce qui lui permit d'entrer tout de suite et d'emblée dans la presse par la porte la plus haute.

Mais, du reste, bien que les travaux de M. Thiers au *Constitutionnel* assurassent son indépendance, une circonstance particulière vint ajouter une nouvelle importance à sa position.

L'ardeur vive et toujours digne de sa polémique, l'intelligence tout imprévue de la situation politique à laquelle il donnait un caractère de nouveauté particulière, ne contribuaient pas médiocrement à servir les intérêts matériels du journal. La fortune du *Constitutionnel* grandissait encore, et d'une manière sensible, depuis que la discussion avait trouvé, dans la plume de son nouveau rédacteur, une énergie, une pittoresque, une logique qui frappaient les esprits les plus élevés dans l'ordre des affaires.

On se préoccupa de la nécessité de donner à M. Thiers une voix influente dans les conseils de ce gouvernement de la presse, parce que quelques propriétaires du journal sentaient que ses idées pourraient exercer certain empire dans la tactique que devait suivre l'opposition pour amener le triomphe de ses principes. C'était tout à la fois un hommage rendu au mérite du publiciste, et une spéculation.

Aidé par un de ses amis, M. Thiers put acquérir une action du *Constitutionnel*, et, grâce à la direction qu'il lui fut dès lors permis d'imprimer au journal, la valeur et les produits de cette action quintuplèrent entre ses mains.

La vie que menait M. Thiers prouve à quel point il eut l'intelligence de la division du temps ; il est curieux, et tout à la fois instructif, de le voir, préoccupé du but qui domine sa pensée, le triomphe des principes dont nous allons parler, se lever chaque jour à cinq heures du matin, et, entassant feuillet par feuillet les documents les plus précieux qui doivent servir de base et de mo-

yens à sa polémique quotidienne, sortir vers le milieu du jour, après avoir déjà consacré près de six heures au travail le plus assidu, pendant que la plupart ont à peine ouvert leur esprit à l'étude; se dériver vers ce journal qui doit être pour lui la forteresse d'où il lancera toute l'artillerie de son ardente polémique; enfin, le soir, se mêlant, non pas aux plaisirs, mais aux enseignemens utiles des salons les plus puissans de la société politique, dans son ordre le plus élevé; écoutant, interrogeant les hommes pratiques, et rentrant chez lui pour méditer et ajouter de nouvelles armes au pouvoir de la presse qu'il veut constituer.

Rien n'est puéril dans la vie d'un homme d'État; ces détails, qui, pour l'indifférent, paraissent oisieux et futiles, sont, pour l'observateur, des enseignemens profonds. La conquête d'une haute renommée, d'une puissance légitime, l'influence d'un orateur politique à la tribune, d'un homme d'État sur les événemens de l'histoire contemporaine, sont le résultat et la récompense de ces généreux efforts d'une vie laborieuse: c'est une gloire qui s'ajoute à d'autres, que celle de cette lutte intime d'un jeune écrivain qui résiste aux séductions d'une vie oisive et sensuelle, pour s'imposer la règle persévérante et impérieuse du travail et de la volonté. Heureux ceux qui, comme M. Thiers, peuvent le faire sans avoir à l'emporter sur les privations, sans être écrasés des détails antipathiques de la vie matérielle, et qui n'ont pas à tenir d'une main une arme toujours prête contre les périls de la société, tandis qu'ils travaillent, de l'autre, à édifier pieusement et avec courage l'édifice si difficile d'une renommée pure et brillante... si Dieu et le hasard consentent à leur prêter appui!

Mais, du moins, M. Thiers fut un enfant reconnaissant de la fortune qui a souri à ses premiers pas: il lui rendit en travaux sérieux et pénibles ce qu'elle lui accordait en bien-être et en douceurs de la vie. Tant d'autres sont ingrats!

La régularité de cette existence laborieuse et utile, l'étude des faits et des hommes, inspirèrent au journaliste de 1823 une pensée qui produisit un résultat considérable.

Ce qui frappait M. Thiers, c'était de voir que les hommes d'État qui gouvernaient la France, et les hommes politiques qui cherchaient à la constituer, en prenant pour texte la charte de 1814, formaient deux partis bien distincts qui jetaient sur le passé, sur la révolution de 1789, origine du gouvernement représentatif, un regard dont l'expression était pour chacun toute différente:

Pour les uns, c'était le regard de la confiance et de l'espoir;

Pour les autres, c'était le regard de la colère et de la vengeance.

Si donc les principes qui étaient écrits dans les délibérations de l'Assemblée constituante et de la Convention triomphaient en France, la charte de 1814 recevait la sanction la plus nationale.

Faire bien ressortir cette différence essentielle, à savoir:

Que les continuateurs de la révolution de 1789 étaient les protecteurs de nos libertés;

Et que les ennemis de cette révolution devaient nécessairement se séparer de nous et de nos institutions;

Tel fut le thème que choisit M. Thiers; telle fut la formule qui servit de base aux principes qu'il avait à défendre, et qu'il voulait faire triompher.

Il s'aperçut, un jour, qu'instinctivement, et sans s'en être rendu compte, en travaillant avec conscience à se former journaliste, il avait accumulé, pièce à pièce, les élémens d'un immense travail, dans lequel l'*Histoire de la Révolution Française* semblait s'encadrer et ressortir.

Cette pensée, comme toutes celles qui naissent dans l'esprit de

M. Thiers, fut toute spontanée: il voulut, il dut écrire cette vaste histoire.

Depuis ce jour, ne regardant ses matériaux que comme des accessoires, M. Thiers ne se contenta plus de l'étude approfondie qu'il avait faite, à traite de temps, de ces événemens dramatiques, de ces causes premières si graves: il voulut, il dut remonter aux origines, et consulter les témoins, vivans encore, de cette grande époque.

Tantôt, avec des officiers instruits, il étudiait les détails de la science militaire, ce qui lui permit d'écrire avec une rare exactitude les détails stratégiques des guerres de la Révolution; tantôt, avec un savant financier, M. le baron Louis, il s'instruisait à tous les détails de l'administration de l'État; tantôt enfin il surprenait, s'il était possible, dans un mot, même dans le silence, les délicatesses et les profondeurs du génie de la diplomatie et de la politique, auprès de M. Talleyrand qui, plus tard, devait dire de M. Thiers: Il n'est pas *parvenu*, il est *arrivé*; et l'écrivain, rentré chez lui, recueillait, comme l'abeille, le butin de la journée.

Ce fut à la suite de ses conférences, après ces pénibles travaux, que M. Thiers écrivit son *Histoire de la Révolution Française*.

En publiant cet ouvrage considérable, il avait un autre but tout politique:

Dans la méditation que le travail donnait à l'écrivain, il ne pouvait, après l'étude, s'empêcher de reporter sur les faits, qu'il caractérisait dans la polémique quotidienne, l'empreinte de ses souvenirs, et il ne lui paraissait pas permis de séparer la France moderne de son origine révolutionnaire. Nous verrons tout à l'heure comment, à cette époque, se classaient les partis politiques: quant à M. Thiers, l'*Histoire de la Révolution* n'était pas seulement pour lui l'œuvre de prédilection de l'artiste, mais c'était encore la condamnation écrite, le procès de ceux qui semblaient renier leur point de départ, enfans ingrats qui déshonoraient leur mère en la répudiant.

Car, il ne faut pas oublier, le souvenir des sévices mystérieux de l'Empire, les jugemens rigoureux des cours prévôtales, empêchaient, à cette époque, les plus opposans de pénétrer le sanctuaire de certaines idées, de prononcer certaines formules périlleuses, certaines paroles. Il en était, disons des plus audacieux, qui se signaient en prononçant le mot de *régicide*! et la *Révolution* était encore un mot que l'on écartait alors du vocabulaire politique, avec autant de pusillanimité que le mot de *Napoléon*! Cependant, il fallait bien qu'une voix s'élevât contre ces terreurs puériles; il fallait une expiation aux renégats des religions passées; et ce fut dans ce but, dans cette pensée, qu'éleva la voix de M. Thiers, qui ne recula pas devant la tentative, téméraire peut-être, de réveiller des souvenirs personnels dans les mémoires assoupies.

Le réveil fut éclatant; on ne pouvait brûler un livre ni proscrire un homme, surtout dans un pays où il eût fallu jeter au bûcher les feuillets d'un journal officiel, le *Moniteur* qui avait recueilli jour par jour les promesses tenues ou les promesses brisées. Mais, certes, l'*Histoire de la Révolution* ne fut pas une des armes les moins puissantes contre la Restauration, à laquelle cet ouvrage appelait des droits et des devoirs, et contre certains hommes qui, se trouvant placés de nouveau vis-à-vis d'eux-mêmes, ne pouvaient, sans impudeur, accepter froidement le rôle d'apostats; cette histoire servit donc à frapper les uns et à contenir les autres.

Cependant, quelle que soit la haute influence de l'œuvre de M. Thiers, elle traça d'abord le sillon de la gloire avec timidité;

mais elle s'insinua dans les classes de la société sans qu'il y eût de provocation éclatante ni directe à cet égard ; car la presse elle-même s'occupa fort peu de faire l'éloge d'un livre qui semblait alors être plutôt un fait qu'un écrit. C'est à peine si nous avons retrouvé deux articles importants sur l'*Histoire de la Révolution française*. Bientôt tout le monde lisait l'ouvrage, comme on lisait une révélation ; qu'était-il besoin de faire l'éloge de ce qui était dans toutes les mains, de ce qui était commenté par toutes les bouches, de ce qui était pour tous les cœurs comme le symbole de la liberté ? Ce que l'on y remarqua, c'était une connaissance exacte des hommes qui avaient été les acteurs principaux de ce grand drame historique. M. Thiers, en effet, n'écrivait rien qui ne fût sanctionné par l'autorité puissante des hommes du temps. Si dans sa vie militante ou laborieuse, le publiciste et l'historien consacrait ses longues heures de travail du matin et de la journée à cette double étude du passé et du présent, à ce portrait de la révolution de 1789 et à l'édifice d'une révolution nouvelle, l'homme du monde se mêlait, le soir, aux causeries intimes des hommes d'État les plus éminents. Tantôt on le voyait aux salons de MM. de Talleyrand, de Flahaut, Ternaux, où toutes les illustrations contemporaines semblaient s'être donné rendez-vous pour passer devant ce peintre nouveau des mœurs et des hommes ; tantôt, prenant quelque loisir à l'écart du champ de bataille de la presse, il profitait de l'hospitalité si généreuse et si intelligente de M. Laffitte ; et dans le château de Maisons, M. Thiers allait travailler à son *Histoire de la Révolution*, en compagnie de Manuel, qui gémissait, avec toute la puissance morale et l'éloquente douleur de Marius, sur les corruptions de la République ; de Béranger, ce poète homme d'État, cet immortel Tyrtée de nos temps modernes, créant un soldat dans chaque enfant qui fredonnait une chanson.

Ainsi se faisait ce livre, cette manifestation puissante de principes dont les plus ardents n'osaient pas toujours émettre l'expression.

Cependant, les théories, la polémique, ne suffisaient pas à l'ardeur des jeunes hommes qui voulaient préparer l'avenir : il fallait former un lien, une phalange, réunir comme dans un camp tous les combattans de la presse.

Un jour, pendant l'été de 1823, une fête était donnée au château de saint-Ouen, chez M. Ternaux. Le hasard y mit en présence deux des plus brillans et des plus jeunes publicistes de cette époque, M. Thiers et M. de Rémusat ; au milieu de ces plaisirs, dans tout l'éclat de cette fête, une longue conversation que tinrent les deux jeunes écrivains, sur tant de choses, sur tant d'événemens, sur tant d'hommes, fut le point de départ d'une liaison qui eut, dès ce moment, pour principe, la meilleure de toutes les causes, la sympathie.

Il y eut, dès ce jour, entre M. Thiers et M. de Rémusat, comme un contrat tacite, un engagement muet, mais depuis lors presque toujours tenu, de se donner la main dans les grandes occasions de leur vie politique, de se consulter l'un l'autre sur ce qu'ils avaient à faire ; et, quoique partis d'origine différente, de chercher à mêler leurs nuances de s'étudier, de s'expliquer, de se comprendre.

Un mot de M. Thiers à M. de Rémusat caractérisait bien ce que chacun voulait : " *Nous sommes la jeune garde !* " disait-il ; et, certes, cette union de deux intelligences d'élite, de deux cœurs chauds et fiers, n'exerça pas une médiocre influence sur l'alliance des différens organes de la presse dans les cinq der-

nières années de la Restauration, sinon sous les mêmes formes, du moins dans les mêmes desseins.

Examinons qu'elle était la situation de la presse à cette époque ; car c'est là qu'est le berceau de la révolution de Juillet.

Les publicistes de la polémique quotidienne qui défendaient les principes de la liberté se classaient en trois écoles fort distinctes. Le but était le même ; l'origine et les moyens étaient différens.

Il y avait, comme sentinelle avancée des principes dont on voulait assurer le triomphe, des écrivains qui avaient sondé les faits historiques, qui s'y étaient inspirés, et qui avaient puisé dans les grandes discussions de l'Assemblée constituante et de l'Assemblée nationale les élémens de l'organisation du pays, comme aussi dans les faits de la révolution anglaise, la règle, l'exemple des institutions que la France réclamait, et par lesquelles on était arrivé à fonder le gouvernement représentatif. Aucune des conséquences de cet enseignement historique ne leur paraissait devoir être écartée ; et par la combinaison des unes et des autres, l'exemple même de la révolution de 1688 en Angleterre ne les effrayait en aucune façon.

Cette école pouvait être désignée sous le titre d'*école révolutionnaire* ! et son chef parmi les jeunes écrivains était M. Thiers.

Il ne dissimulait en aucune façon son antipathie pour les Bourbons. Chaque fois que l'occasion se présentait, il laissait entrevoir facilement sa passion ; et l'on peut lire dans le *Constitutionnel* un article agressif dont nous rappellerons en quelques mots la cause et le sens.

Le bruit courrait que dans un moment de colère la duchesse d'Angoulême avait exprimé avec une grande vivacité d'expression son animosité contre la France. M. Thiers s'empara de la nouvelle, et après avoir fait l'énumération des malheurs réels qui avaient frappé la famille de la branche aînée, il est loin d'adresser le moindre reproche à la duchesse de ses griefs et de ses plaintes. Il comprend à merveille que le sang de Louis XVI ait laissé sur le sol de la place de la Concorde une tache indélébile ; il partage l'indignation de la duchesse ; il compatit à ses douleurs... Mais alors, conclut-il, pourquoi donc avoir tant ambitionné l'honneur de remonter sur un trône qui se trouve placé tout juste en face de l'échafaud de Louis XVI ? Sans doute la duchesse ne peut oublier que le peuple a fait tomber la tête de son père, de sa mère, de sa tante ! Nous devons lui être odieux ; mais nous ne sommes étonnés que d'une chose ; c'est qu'elle soit revenue au milieu de ce peuple couvert du sang de ses aïeux... Mieux n'eût-il pas valu rester toujours loin de cette nation que l'on a le droit de maudire, mais du moins à la condition de ne rien exiger d'elle ?

N'y a-t-il pas dans ces paroles comme le pronostic d'une ruine ou d'un exil ?

C'est qu'en effet l'école révolutionnaire ne croyait pas possible l'accomplissement de la charte par ceux-là mêmes qui l'avaient octroyée. Il lui semblait que les Bourbons de la branche aînée étaient une famille essentiellement opposée aux principes de ce pacte fondamental qu'ils avaient eu soin d'accorder, mais dont ils se réservaient de prendre une à une les concessions.

Il y avait donc entre la presse dont le *Constitutionnel* et le *Courrier Français* étaient les organes, et la famille royale, un éloignement qui pour les uns était de l'antipathie, pour d'autres de la haine. M. Thiers, qui ne haïssait pas, souhaitait, en travaillant à ce résultat, l'expulsion de cette famille ; pour lui, la charte suffisait pour vaincre, à la condition de combattre avec les armes qu'elle réservait : lutte de principes, mais dont la logique

seule pouvait contraindre les Bourbons, soit à se soumettre, soit à se succomber. “ Renfermons-les, disait M. Thiers, renfermons-les dans la charte, comme dans la tour d'Ugolin ! ” et c'est ce qu'il dut poursuivre, ainsi que nous allons le voir.

Deux autres écoles de la jeune presse militaient en faveur des principes de la liberté ; et toutes deux se tenaient liées l'une à l'autre par la toute-puissance d'un chef commun, M. Royer-Collard, qui les dirigeait ou plutôt qui, sans le savoir, leur imprimait une marche dont sa pensée souveraine était, à son insu, le guide, ainsi que le soleil éclaire de ses rayons des mondes dont il ne connaît pas les détails.

De ces deux écoles qui formaient collectivement ce qu'on nommait l'École doctrinaire, l'une tirait son origine, ses principes, ses desseins, son personnel, de l'université. Les hommes qui se groupaient autour de M. Royer-Collard, et qui étaient aussi des chefs après lui, étaient MM. Guizot, Cousin et Villemain. Les jeunes écrivains qui servaient sous ce drapeau étaient MM. Jouffroy, Dubois, Trognon, Farcy, Patin, et plus tard, Ampère, Lherminier, Magnin, Sainte-Beuve, etc. ; cette école, c'était l'École normale.

La seconde branche de l'arbre doctrinaire pouvait prendre le nom d'École administrative. Son origine était différente de celle de l'école normale. Elle tenait à l'administration par ses liens de familles, et par ses hautes relations avec la société d'élite à laquelle les jeunes écrivains de cette école appartenaient.

Les chefs de cette fraction de l'école doctrinaire étaient M. le duc de Broglie et M. baron de Barante, les deux gentilhommes de France les plus dignes de leur haute position et de leur haute influence.

Il est facile de comprendre la différence des moyens, en examinant la différence d'origine. Mais si les chefs éprouvaient pour agir un sentiment de réserve et de patience que l'on comprend aisément, les jeunes hommes des deux écoles étaient plus disposés à s'entendre, à se rapprocher, à s'unir.

Aussi serait-il difficile de constater la différence des goûts, des désirs, des allures, entre l'école normale et l'école administrative. Cette dernière d'ailleurs, généreuse et noble, apportait dans sa façon d'être, dans son courage, une sorte d'entrain chevaleresque dont elle empruntait le charme à son jeune chef, M. le comte de Rémusat.

Ecrivain élégant et pur, philosophe élevé, plein de séduction et de loyauté, esprit aimable et profond tout à la fois, doué d'une grande énergie tempérée par beaucoup de grâce, M. de Rémusat était un lien, non seulement entre les deux branches de l'école doctrinaire, mais encore entre celle-ci et l'école révolutionnaire. Auprès de cet homme éminent, tout cœur droit, toute âme généreuse se sont toujours trouvés à l'aise : M. de Rémusat, à cette époque comme de nos jours, dévoué aux affaires, dont il se plaisait surtout à chercher le sens philosophique, apportait aux écrivains de l'école normale une certaine activité qu'il puisait dans l'intelligence des événements, et pour les écrivains de l'école révolutionnaire, son amitié était comme l'asile de la pensée, un abri généreusement offert à ceux que fatiguait la pratique des faits. C'est ce qui lui créa deux amis dévoués : M. Cousin et M. Thiers. Il était aidé dans cette tâche par MM. Duvergier de Hauranne et Vitet, écrivains éminents, parce qu'ils sont hommes purs.

Une autre circonstance servit à réunir les écrivains des écoles doctrinaire et révolutionnaire.

Il était, à Paris, un homme intelligent et habile, qui croyait

sincèrement au triomphe de la liberté, et qui, s'il n'eût pas cherché plus le succès spéculatif de la presse que son succès moral, eût joué personnellement un rôle important dans les mouvements de la révolution de 1830. C'était M. Jacques Coste, qui devint le fondateur du journal *le Temps*.

Vers l'année 1823, une pensée ingénieuse avait frappé l'esprit de M. Coste. Il avait observé fort attentivement la marche et le progrès de la polémique. Les jeunes écrivains très nombreux de cette époque étaient répartis dans plusieurs journaux : il parut fâcheux à M. Coste de voir que ces forces vives de la presse étaient séparées ; il lui parut important de chercher à les réunir, et, prenant dans son expérience, dans sa foi vive et ardente, dans ses instincts de spéculateur habile et puissant, le droit de se placer comme le centre des forces éparses qu'il cherchait à rassembler, M. Coste s'adressa directement à plusieurs jeunes écrivains dont l'influence lui paraissait la plus légitime, et, dans le but d'une alliance entre les deux écoles, il voulut, avec eux, tenter de donner un caractère de polémique quotidienne et active à un recueil scientifique que l'on appelait les *Tablettes universelles*.

L'école doctrinaire n'apportait pas, comme l'école révolutionnaire, un sentiment de haine dans son opposition. A ses yeux, la Restauration suivait une mauvaise route, mais on ne croyait pas qu'au bout de cette voie était sa ruine. Son opinion était que la Restauration ne connut jamais ni sa force ni sa faiblesse. Sa force aurait été de s'en fier au présent ; sa faiblesse était de s'en tenir au passé. Ce que la Restauration trouvait de moins offensant à signifier à son temps, c'est qu'elle le guérirait de ses illusions et le rendrait sage en lui contestant toutes ses découvertes, en lui supprimant toutes ses créations. Des esprits *censurés* lui semblaient des esprits *convertis*. La Restauration gâta la paix en froissant le patriotisme et la liberté. Elle pouvait gagner ses ennemis en ne les outrageant pas. Si elle ne les eût pas gagnés, le temps, en éclaircissant leur rang, eût suffi pour rendre leur hostilité moins redoutable ; mais elle a préféré laisser ses ennemis de fondation grossir ou être remplacés par une génération élevée à leur école.

Il n'y eut donc pas dans l'école doctrinaire cette ardeur, cette arreté, cet instinct de renversement que ne dissimulait pas l'école révolutionnaire, son alliée ; mais il y eut, de la part des jeunes hommes, une tendance très prononcée à laisser faire et à prêter la main, si besoin était ; et, de la part des chefs de l'école, une indifférence extrême, souvent même un profond dédain.

M. Royer-Collard disait un jour à M. Thiers : “ Vous les attaquez bien vivement... vous jouez bien la partie... Cela me fait peine... mais que puis-je ? la raison est de votre côté.”

Telle était la situation des partis, tel était l'état de la presse, lorsque, le 8 août 1829, le cabinet de M. Martignac fut renversé, et la formation du ministère Polignac ne laissa plus aucun doute sur l'intention très formelle et très expressive du gouvernement de suivre les voies de la répression.

Il fallait donc se préparer à soutenir une véritable guerre.

Il fallait défendre pied à pied les droits inscrits dans la Charte, en réclamer impérieusement l'exécution, au risque de sa fortune et peut-être de sa vie.

Telles étaient du moins les préoccupations qui s'emparèrent de l'esprit de M. Thiers.

Un jour donc, prenant cette détermination, M. Thiers se rendit à la réunion des propriétaires du *Constitutionnel*. Il leur exposa les causes décisives de la nouvelle tactique que le parti libéral devait suivre. La nécessité de risquer sa fortune et sa vie, mise

en balance avec l'habitude de faire au gouvernement une opposition bénigne et sans péril, n'était pas douteuse pour le plus grand nombre des propriétaires de cet établissement si productif : l'enthousiasme du jeune écrivain se heurta vainement contre des têtes de marbre : un très petit nombre, M. Etienne et M. Evariste Dumoulin, entre autres, se joignirent à M. Thiers : mais ce fut en vain.

Cependant, une cause aussi belle, aussi grande, exaltait l'âme ardente du publiciste. Il fallait se dévouer ; il fallait, à tout prix, livrer cette bataille : M. Thiers ne dut pas hésiter un instant.

Armand Carrel lui avait proposé de s'associer à lui pour fonder un journal qui prit courageusement la défense de la nation contre

le pouvoir. Ce journal devait prendre le nom de *National*. M. Thiers consentit.

Il dut néanmoins, avant de fonder une feuille qui allait peut-être causer quelque préjudice au *Constitutionnel*, employer tous les moyens de rallier à cette cause tous ses amis. Leur résistance le rendit libre.

A partir de ce jour, M. Thiers quitte sa retraite, ses travaux historiques, ses études calmes et chéries : il sait que le moment est venu de mettre en jeu sa personne, sa modique aisance, noblement acquise par un travail persévérant, infatigable. Il voue à son pays, avec une intelligence profonde de l'avenir, ses méditations sur le passé qui doit lui servir de base.

ALEXANDRE LAYA.

LITTÉRATURE CANADIENNE.

VOEUX ACCOMPLIS.

I.



HARDI ! hardi ! nage ! — Quatre hommes alertes et vigoureux s'efforçaient, depuis plusieurs heures, de frayer pour leur canot, un passage à travers les glaces flottantes qui étaient charriées avec rapidité par les eaux du fleuve, et barraient depuis plusieurs jours, le chemin à tous ceux qui auraient voulu traverser de Montréal à Laprairie. L'hiver avait débuté plutôt qu'à l'ordinaire, et le 1er décembre 1765, il fallait des raisons graves et un grand courage, pour entreprendre de traverser le fleuve.

Malgré les épais tourbillons de neige qui obscurcissaient l'air, chassés par un furieux vent de nord-est, et les périls de la traverse au milieu des courants qui gênent la navigation du fleuve en cet endroit, un jeune officier du Royal Canadien avait voulu se rendre à Laprairie en toute hâte. Après bien des recherches il avait trouvé quatre hommes de bonne volonté, qui au risque de se noyer avec lui, avaient consenti, pour un grand prix, à mettre leur meilleur canot à flot. L'officier avait délié sa bourse, et les traversiers s'étaient élancés hardiment sur le fleuve, au refrain d'une chanson de voyageur. Leurs voix s'éteignirent bientôt ; car, à mesure qu'ils avançaient, de gros

glaçons, entraînés par un courant rapide, venaient frapper le canot, et menaçaient à chaque instant de le renverser. La vague était lourde et l'eau épaissie par la neige ralentissait la marche. C'est à peine si le guide pouvait apercevoir la pince du canot. Les canotiers faisaient des efforts inouis pour avancer, l'eau se congelait sur les bords du canot qui devenait de plus en plus lourd, et l'aviron, revêtu d'une croûte de glace, échappait des mains des traversiers, engourdis par le froid. Le canot avait reculé souvent et déjà le guide avait parlé de revenir à Montréal, désespérant de pouvoir surmonter les obstacles qui entravaient la marche du canot ; mais Victor, le passager qu'il avait entrepris de conduire à Laprairie, insistait pour s'y rendre, et ne cessait d'encourager les hommes de sa voix et de son exemple, car il maniait vigoureusement l'aviron, et dans son impatience, s'efforçait de couper la glace qui s'attachait aux bords du canot. Il était soucieux et préoccupé. Chaque fois qu'un glaçon venait heurter le canot, chaque fois qu'une vague plus lourde menaçait de le faire chavirer, sa physionomie se couvrait comme d'un voile ; elle ne trahissait aucune crainte, seulement le guide, près duquel il était agenouillé dans le canot, n'osait alors le regarder, de peur de partager une sorte de désespoir que son passager dissimulait à peine, malgré son air impassible et insouciant. Le guide l'aurait bien interrogé sur les motifs de son voyage à Laprairie, mais il n'en avait pas le temps, toute son attention suffisait à peine pour éviter les glaces et conduire le canot ; il savait seulement qu'il devait le ramener en ville le soir même quelque temps qu'il fût, fût-il même nécessaire de prendre un renfort d'hommes si la tempête continuait pendant la nuit.

Les canotiers étaient épuisés de fatigue ; il fallait cependant

arriver avant la nuit, car l'obscurité était à craindre dans une position aussi périlleuse. Cependant, encouragés par le jeune officier qui leur faisait de temps à autre boire du rum pour les réchauffer et ranimer leur courage, ils avaient fait des efforts incroyables, et arrivaient au terme de leur voyage ; et cette chanson du voyageur fatigué qui aperçoit de loin le poste ou il doit arriver :

Où irons-nous ce soir coucher
Ma dondaine,
Où irons-nous ce soir coucher
Ma dondé.

entonnée par le guide, trouva un écho retentissant sur les lèvres des canotiers ; en effet le canot était sorti des glaces et voguait en eau libre. La côte de Laprairie apparaissait à quelques brasses— Victor aperçut des lumières aux fenêtres de l'auberge de la traverse. Sa physionomie s'anima soudain, son œil brilla d'espérance et un sourire de joie effleura ses lèvres, et reprenant la chanson qui venait de finir, il chanta d'une voix claire et vibrante le couplet qui dit :

Où irons-nous ce soir coucher
Ma dondaine ;
A la maison accoutumée,
Ma dondé.

Son cœur battait fortement ; il s'élança d'un bond hors du canot, en faisant un cri de joie comme à la guerre, après la bataille gagnée ; mais il n'était pas délivré de toute inquiétude.

II.

Pendant que Victor luttait avec les glaces et le gros temps, madame Mainfroy, sa mère assise dans un immense fauteuil, en face d'une cheminée où pétillait la flamme d'énormes morceaux de bois résineux, brassait un jeu de cartes, et consultait cet oracle des diseuses de bonne aventure, avec une inquiétude et une curiosité qui l'absorbaient complètement. Les cartes passaient et repassaient rapidement entre ses doigts et tour à tour, suivant la signification qu'elle attachait à leurs associations bizarres, excitaient dans sa physionomie de légers mouvements qui témoignaient ses craintes ou ses espérances. Monsieur Mainfroy, vieillard à la figure gaie et hardie, entra sur ces entrefaites et prenant place dans un autre fauteuil au coin du feu :

— Eh bien, que rapporte le valet de cœur, dit-il à sa femme en riant.

Madame Mainfroy laissa tomber les cartes sur ses genoux.

— Si mes enfans allaient se noyer, répondit-elle tristement.

— Se noyer, mon amie, y pensez vous, se noyer ! il n'y a pas le moindre danger, vous les verrez arriver bientôt, le temps n'est pas si mauvais, je suis sûr qu'à l'heure qu'il est Victor est déjà rendu à Laprairie.

— Je voudrais être aussi confiante que vous l'êtes ; mais voyez donc le vent affreux qu'il fait ; la neige entre jusque dans cette chambre malgré les doubles châssis, oh ! je suis bien inquiète.

— Allons ! allons ! je viens du bord de l'eau, la glace charrie à peine, et le vent commence à tomber. Du reste, il n'y a rien de bien effrayant dans la traverse de Laprairie ; si les glaçons sont trop gros, ils halèrent le canot par dessus, et puis les traversiers connaissent leur métier, ils font le même voyage tous les jours.

— Vous en parlez bien à votre aise, mon ami ; n'avez vous

pas chaviré vous même hier en allant à l'île Ste. Hélène, qui est tout près pourtant.

— Eh bien, me suis-je noyé pour cela ! ne suis-je pas ici à vos côtés ; quand ces deux jeunes gens se mouilleraient un peu les pieds, cela ne les empêchera pas de danser ce soir, avec leurs futures ; comme nous, madame Mainfroy, ne me suis-je pas rendu à l'Église trempé comme un canard, quand je venais de Michilimakinac tout exprès pour vous épouser ; nos enfans sont, je l'espère, bien capables de faire comme leur père.

— Vous êtes téméraire pour eux, comme vous l'étiez pour vous même, dit madame Mainfroy, en poussant un long soupir ;— tout ce que vous me direz n'ôte pas l'inquiétude qui me dévore ; mes chers enfans, et Léon, mon Léon, qui revient de si loin, qui va être si heureux ; s'il allait périr en arrivant chez lui ; cette idée m'accable.

Et madame Mainfroy se couvrit le visage de ses deux mains.

— Tenez, dit le gai vieillard, ce sont les cartes qui vous disent tout cela ; pleurer au moment où votre fils va arriver, tandis qu'il faudrait être gaie comme le jour de vos noces.— Je suis bien sûr que les cartes me diront, à moi, tout le contraire, voyez, voyez.

Monsieur Mainfroy étala le jeu avec vivacité—le valet de cœur et le roi de trèfle, Victor et Léon—deux dames et le neuf de carreau.—Vous le disais-je bien—qu'en dites vous à votre tour.

— Je ne pleure plus, dit madame Mainfroy, vous êtes toujours jeune et toujours heureux.

Le vieillard sourit affectueusement à sa femme :

— Au moins vous vous êtes faite belle aujourd'hui, reprit-il.

— Oui ! j'ai mis mon mantelet de satin et ma coiffe à point d'argent ; quand ils arriveront, il faudra bien danser puisque vous le voulez ainsi, dit madame Mainfroy, en relevant sa jupe écarlate, pour regarder ses souliers à boucles d'acier.

— Et nos deux filles, nos futures brus, les avez vous vues aujourd'hui ?

— Je viens de chez cette bonne madame Blondeau, répondit monsieur Mainfroy ; je les ai un peu fait enrager, ces petites ; elles sont joyeuses comme des pinsons.

— Au moins sont-elles impatientes de voir arriver Léon ?

— Si elles sont impatientes ! Louise voulait bien déjà aller attendre Léon sur la côte, elle m'a tourmenté pour l'y conduire, au point que pour lui faire plaisir, à cette beauté, j'allais m'en aller avec elle, me planter sur le quai, au risque de la faire mourir de froid ; figurez-vous le beau coup que j'allais faire ; sa mère est arrivée à propos. Louise est d'un romanesque inquiétant, Virginie n'est pas si ardente, elle voit son Victor tous les jours.

— Je comprends bien que Louise ait voulu aller au devant de Léon, j'en ferais bien autant ; Léon qu'elle n'a pas vu depuis cinq ans et que nous croyions péri ou loin ? Il est naturel qu'elle coure pour le voir la première, puisqu'ils s'aiment toujours autant qu'autrefois.

— Comme vous avez fait, madame Mainfroy, quand vous vous faisiez conduire en canot jusqu'aux rapides de Ste. Anne pour venir à ma rencontre, hein !.. Et monsieur Mainfroy appliqua un baiser sur le front de sa femme. Vous avez fait votre toilette ; il faut que je me prépare aussi pour le bal ; madame Blondeau a invité toute la ville, pour annoncer le mariage de ses deux filles. Quelle joie ! Léon arrive, Victor et lui se marient avec les deux plus belles filles du Canada ; voilà du bonheur ou il n'y en a point. J'ai soixante-dix ans, mais diable je voudrais être à la place de mes deux fils.

— Vous serez toujours aussi fou qu'à vingt ans, repartit madame

Mainfroy ; puissent vos vœux s'accomplir et je serai aussi heureuse que vous. Monsieur Mainfroy sortit en dansant, et madame Mainfroy détacha son chapelet de sa ceinture et commença à rouler ses grains de pierre bleue entre ses doigts.

III.

D'un autre côté madame Blondeau était grandement occupée des préparatifs de la fête qu'elle donnait le soir ; elle voulait y mettre toute la splendeur que ses moyens lui permettaient. Aussi avait-elle dépêché des gens de tous les côtés, pour se procurer des fleurs et des rameaux verts, afin d'en orner toute sa maison, qui du reste était fort spacieuse et une des plus belles de ce temps-là, à Montréal. Madame Blondeau était veuve depuis plusieurs années ; son mari, qui faisait la traite dans les pays hauts, avait péri d'une manière tragique. Les sauvages l'avaient attaqué un jour, près du grand portage, et malgré la vigoureuse défense du parti de coureurs de bois qui l'accompagnait, il avait été pris et brûlé par les Chipaouais. Cette mort affreuse avait plongé madame Blondeau dans une douleur, que des torrents de larmes purent à peine assoupir, après de longues années de deuil ; et il lui en était toujours resté depuis, une mélancolie triste mais douce, qui n'était distraite que par l'amour de ses deux filles, à qui chaque instant de sa vie était consacré. Mais le jour dont il s'agit elle était d'une gaîté et d'une confiance qui compensaient bien des années de douleur et de regret. Elle voyait en effet s'ouvrir devant elle une ère de bonheur et de gloire, si l'on peut appeler de ce nom cet orgueil qui ravit le cœur d'une mère, à l'idée que les vœux de ses enfants et les siens s'accomplissent, et que la famille va s'accroître de deux gendres qu'elle se plaît à reconnaître comme les hommes les plus honorables et les plus accomplis que ses filles pussent désirer avoir pour époux. Aussi quand le matin même monsieur Mainfroy était venu lui annoncer que Léon venait d'arriver à St. Jean et que le soir même il serait de retour à Montréal, madame Blondeau s'était presque pâmée de joie. La nouvelle que le gai vicillard lui apportait n'était pas positive ; il avait seulement appris d'un sauvage qu'il avait rencontré sur le marché qu'un jeune homme de grande taille, aux cheveux noirs et aux yeux gris était arrivé à St. Jean, et avait dit qu'il arriverait le soir chez lui, monsieur Mainfroy, quelque mauvaise que fut la traverse. Madame Blondeau s'était de suite douté que ce pouvait être Léon, d'après la description que le sauvage lui en avait faite. Dans son empressement d'annoncer à madame Blondeau une nouvelle aussi importante pour son bonheur et celui de ses filles, il avait été presque la prendre au lit pour la lui dire, sans songer qu'il ne savait rien de certain et que ce que le sauvage lui avait conté pouvait aussi bien se rapporter à cent autres voyageurs qu'à son fils. Mais telle était la légèreté de monsieur Mainfroy et sa confiance dans sa bonne fortune qui, disait-il, ne l'avait jamais trahi, qu'il ne serait convenu pour tout au monde qu'il pouvait se tromper. La même confiance, s'était emparé de madame Blondeau, et de ses deux filles, surtout de Louise, qui vivait dans l'attente depuis bien longtemps, et qu'un seul jour de retard de Léon devait séparer du monde pour la vie, s'était livrée aux plus vives espérances, et avait donné à ses ardents désirs la forme de la plus séduisante réalité. Virginie que Victor devait épouser bientôt, était presque aussi soucieuse que sa sœur de l'arrivée de Léon ; rien à la vérité ne s'opposait à son mariage. Le terme

fixé pour cet événement était arrivé, et une semaine ne devait pas s'écouler avant qu'il s'accomplît ; elle se reposait dans son bonheur, et Victor qu'elle voyait tous les jours, et qui, à la lettre, languissait d'amour s'était décidé depuis longtemps à se marier avec elle malgré les circonstances regrettables qui devaient accompagner ses noces. Virginie pleurait souvent à la pensée de se séparer de sa sœur pour la vie, de sa sœur qu'elle chérissait à l'égal d'elle-même, dont l'espérance et le bonheur auraient complété tous ses rêves de femme, comme ils avaient contribué à embellir ses rêves de jeune fille. Les deux sœurs aimaient les deux frères ; depuis quand, ni l'une ni l'autre ne le savait ; tous quatre avaient été élevés ensemble, pour ainsi dire, car madame Blondeau et madame Mainfroy, étaient intimes amies, et leurs maris faisaient en société la traite dans les pays hauts. Leurs enfants s'appelaient frère et sœur dans les premières années, et aux jeux de l'enfance, à la camaraderie des premières années de la jeunesse, avaient succédé une liaison que Victor et Léon d'une part et Virginie et Louise de l'autre avaient considérée comme devant être éternelle. L'attachement, puis l'amour étaient venus se mettre de la partie, et par un hasard heureux, qui ne se rencontre pas toujours, l'inclination de chacun des deux frères l'avaient porté à s'attribuer celle des deux sœurs dont l'âge lui convenait le mieux. Du reste il eût été difficile de donner la préférence à l'une sur l'autre ; elles étaient toutes deux d'une beauté presque parfaite, blondes et fraîches comme des roses, avec de grands yeux bruns et une chevelure magnifique. Leur éducation était aussi complète qu'on pouvait le désirer à cette époque en Canada, et leurs grâces naturelles s'embellissaient de tous les charmes qu'y ajoutent le talent de la musique et de la danse. Aussi étaient-elles recherchées de toutes parts, et les plus beaux cavaliers et les meilleurs partis du pays ne cessaient de courtiser leur beauté et leurs aimables dispositions. Cependant les deux sœurs avaient dans leur caractère des différences remarquables, qui pourtant n'étaient pas assez tranchées pour être aperçues par ceux qui ne les connaissaient pas aussi bien que par les deux frères qui les aimaient depuis l'enfance. Et en effet l'amour que l'on représente avec un bandeau sur les yeux est plus clairvoyant que les folies qu'il inspire souvent, ne le laissent supposer. Les passions subites et véhémentes rendent leurs victimes aveugles, et l'amour, à première vue, qui n'est que l'éblouissement de l'instinct et du sentiment, par le reflet trop séduisant de l'objet admiré, empêche de voir souvent les grands traits du caractère et plus souvent encore ces nuances délicates que l'étude du cœur peut seule faire reconnaître. Un attachement de longues années comme celui de Victor pour Virginie et de Léon pour Louise ne les avait jamais éblouis, et quoique vif et toujours constant, il n'avait jamais atteint les proportions d'une passion violente ; et le léger contraste qu'offraient les caractères des deux sœurs avait été d'autant mieux connu et apprécié par leurs amans, qu'eux-mêmes avaient des dispositions diverses qui s'harmoniaient parfaitement avec la tournure d'esprit de celle que chacun d'eux préférerait. Victor et Virginie avaient plus de douceur, un tempérament plus calme et des goûts plus simples. Une existence sédentaire, les charmes du foyer domestique, et une ambition renfermée dans les limites de la vie commune des citoyens aisés et tranquilles de Montréal, était l'objet des plus brillants rêves de Victor ; et Virginie ne s'était jamais trouvée en contradiction avec lui ni dans ses goûts actuels, ni dans ses projets d'avenir, ils étaient bien faits l'un pour l'autre. Mais Louise qui paraissait à tous ressembler à sa sœur comme les feuilles d'ébène se ressemblent entr'elles, avait laissé deviner à Léon des

pensées romanesque, une imagination qui aimait à se bercer de rêves brillants et audacieux. Léon qui avait un tempéramment de feu et les goûts les plus aventureux, admirait cette tournure d'esprit, et s'autorisait de l'encouragement et de la douce approbation qu'il trouvait auprès de Louise pour se livrer aux projets les plus ambitieux et se lancer dans toutes les entreprises que l'état du pays et les habitudes des Canadiens à cette époque justifiaient. Du reste Louise avait acquis sur sa sœur aînée un ascendant que devait naturellement lui donner une plus grande force de caractère et un esprit plus vif et plus entreprenant ; si bien qu'elle la dominait complètement et lui imposait ses volontés, non pas malgré elle, mais comme à son insu et sans qu'elle s'en doutât, tant était grande leur amitié réciproque. Victor était également sous l'influence de Léon qui dominait son aîné avec d'autant plus de puissance que monsieur Mainfroy approuvait le goût de son cadet pour les aventures et aurait voulu voir ses deux fils se lancer dans les armées ou dans la traite des pelleteries qui lui paraissaient les deux seules carrières où l'on pût acquérir la fortune et la gloire, et vivre avec cette gaieté de cœur qui est le partage des caractères audacieux et insoucians comme le sien.

IV.

Les deux fils de M. Mainfroy étaient parvenus à l'âge d'homme, et comme leur père jouissait d'une assez belle fortune, madame Blondeau se trouvait flattée et honorée de les voir porter leurs attentions uniquement à Virginie et Louise ; de telle sorte que jamais elle n'avait même pensé qu'elle devait chercher pour elles d'autres alliances. Les deux jeunes filles, confiantes et tendres jouissaient de leurs amours, avec ce bonheur tranquille et cette candeur qui sont le partage des cœurs qui aiment pour la première fois et sont surs d'être aimés. Déjà le jour de leur mariage était fixé. Tous les apprêts des noces étaient faits, et Victor et Virginie, Léon et Louise, devaient paraître ensemble à l'Église pour y voir bénir leur union.

Mais tout à coup des événements survinrent qui firent suspendre le mariage. Le pays fut envahi par les Américains qui après avoir proclamé leur indépendance, avaient lancé des armées pour enlever le Canada à l'Angleterre. M. Mainfroy jugea qu'il était prudent de retarder le mariage de ses fils jusqu'à ce que la guerre fut finie, ou au moins que le danger se fut éloigné de ses foyers, sa fortune pouvant être fort compromise durant ces temps de troubles. Il continuait toujours à faire la traite des pelleteries, et les communications étaient interceptées par les troupes américaines. D'ailleurs, à cette époque, au début des hostilités entre l'Angleterre et ses anciennes colonies, les Canadiens ne savaient au juste quel parti prendre ; et M. Mainfroy qui tenait fort et ferme pour les Anglais pensait bien qu'il était perdu, si malgré sa conviction intime les Canadiens faisaient cause comme avec les *Bostonais*. Il avait aussi une haine invétérée contre les Américains, car dans ses courses parmi les tribus sauvages il les avait toujours trouvés, faisant concurrence à son commerce, et souvent la guerre aux partis qu'il commandait. De sorte qu'il ne s'était pas fait prier pour obliger ses fils à s'engager comme volontaires, et lui même marcha avec eux quand il s'agit d'aller combattre les Américains, qui avaient débarqué au pied du courant et marchaient sur Montréal. Cette ville laissée sans défense fut prise bientôt après, puis abandonnée par l'ennemi. Victor et

Léon qui avaient rejoint le corps de Canadiens, commandé par M. De Beaujeu, sur la Rivière Chambly, avaient été forcés de donner trêve à leurs amours, et d'enrichir leur cœur de deux sentimens, que les femmes aiment toujours à trouver chez leurs amans, l'amour de la patrie, et l'amour de la gloire, qui naissent sous les armes et en face de l'ennemi, comme l'amour de la femme n'aît à la vue de celle qui l'inspire.

Les demoiselles Blondeau s'étaient émues à l'idée de se séparer de leurs fiancés ; les dangers qu'ils allaient affronter froissaient leur tendresse ; mais elles étaient bien élevées et avaient le cœur grand. Chaque succès des milices canadiennes, chaque pas que l'ennemi faisait en déroute les récompensaient de l'absence de leurs fiancés, parce que toujours ils étaient les premiers à l'action, et que leurs noms étaient cités parmi ceux des plus braves. Virginie eût peut-être préféré que les combats fussent moins nombreux, que Victor s'exposât un peu moins, mais Louise ne cessait de stimuler la vaillance de Léon. Son imagination s'exaltait à l'idée des combats et de la gloire, des dangers et des hauts faits auxquels son fiancé prenait part, et elle en était venue à dire qu'un mari sans quelque réputation militaire ne lui convenait pas, et qu'au milieu de tant de braves, il fallait que Léon fut le plus brave pour mériter de conserver son amour. Et Léon autant par bravoure naturelle et par point d'honneur que pour plaire à sa maîtresse s'exposait à tous les dangers, se jetait au plus fort de la mêlée, et lorsque quelques jours après une simple fleur lui arrivait envoyée par Louise, il trouvait dans ce témoignage d'amour et d'approbation, la récompense la plus précieuse et la plus fière dont il pût s'honorer ; Victor partageait jusqu'à un certain point les sentimens de son frère, et comme il était l'aîné il tenait à donner à Léon l'exemple du courage et de l'honneur militaires.

Mais que d'ardentes prières, que de vœux pour leurs fiancés, les deux jeunes filles élevaient au ciel pendant qu'ils étaient en guerre. C'est dans cette petite Église de Bonsecours qu'elles allaient assister à chaque office, et que le matin, et le soir, à toute heure, lorsqu'on annonçait un combat prochain, lorsque le canon de la vieille citadelle (1) faisait gronder un chant de victoire, elles demandaient instamment et versant des larmes d'amour et d'inquiétude, ou d'amour et de joie, d'épargner, de sauver Victor et Léon du danger, ou remercier la Vierge de Bonsecours du gain d'une bataille, et de la vie conservée à leurs amans. Madame Blondeau et madame Mainfroy se joignaient à elles pour prier ; et lorsque le soir cette gaieté toute canadienne qui accompagnait nos soldats à la guerre et dans les courses lointaines, venait s'asseoir au foyer et consoler de l'absence les mères et les amantes des guerriers, c'est alors que les jeunes filles chantaient avec ardeur ces refrains de nos vieilles chansons, où des mots naïfs servent de voile à des sentimens tout militaires et pleins d'honneur, où la jeune fille se distrait des peines de l'absence à la pensée de la gloire de celui qu'elle adore, et répète avec ses compagnes d'amour :

Nos amans sont en guerre,
Vole, mon cœur, vole,
Nos amans sont en guerre,
Et combattent pour nous ;
Et combattent pour nous
Tous doux,
Et combattent pour nous.

(1) Démolie depuis longtemps, elle occupait l'extrémité Nord-Est de la ville, aujourd'hui le carré Dalhousie.

S'il gagnent bataille,
Vole, mon cœur, vole,
S'il gagnent bataille,
Ils auront nos amours ;
Ils auront nos amours
Tous doux,
Ils auront nos amours.

Qu'ils gagnent ou qu'ils perdent
Vole, mon cœur, vole,
Qu'ils gagnent ou qu'ils perdent,
Ils les auront toujours ;
Ils les auront toujours
Tous doux,
Ils les auront toujours.

Ces derniers vers exprimaient bien les sentiments de Louise que Léon fut heureux ou malheureux à la guerre, pourvu qu'il acquit de la gloire, elle l'eût aimé toujours ; et Virginie qui s'inspirait de sa cadette, commençait aussi à croire que quelque réputation militaire ne nuirait pas à Victor, ni à la considération de sa maison, lorsque après avoir déposé ses armes, il prendrait rang parmi les citoyens bien établis et tranquilles de la ville de Montréal.

V.

Cependant l'ennemi avait été chassé du sol Canadien, et il se retirait au fond du Lac Champlain. Les deux jeunes gens devenus capitaines, revinrent à Montréal déposer leurs lauriers aux pieds de leurs maîtresses, et jouir du repos du soldat après une Campagne victorieuse ; tout n'était que plaisirs et fêtes autour d'eux. Monsieur Mainfroy se voyait revivre doublement dans ses enfans ; il ne cessait de leur faire raconter tous les incidents de la guerre, et invoquait à son tour tous ses souvenirs de jeunesse et d'aventures, à la grande satisfaction de madame Mainfroy. Cette brave dame était en effet aussi fière que son mari, et comme elle avait toujours tiré vanité d'être la fille, et l'épouse de deux vaillants voyageurs, elle ne manquait pas de s'enorgueillir outre mesure et de faire parade du courage de ses fils, et de ce que si jeunes ils étaient déjà capitaines des troupes, grade que bien peu de Canadiens obtinrent sous le gouvernement français, et dont le gouvernement anglais avait été peu prodigue depuis qu'il était maître du pays. Aussi Victor et Léon, dont le plus vieux n'avait que vingt-et-un ans, étaient fort glorieux de leurs épaulettes, et quand le dimanche ils donnaient le bras aux demoiselles Blondeau pour les reconduire chez elles après la messe, ils laissaient trainer leurs sabres sur les marches de l'Église de la paroisse et relevaient hardiment la tête, en ayant l'air de dire à tous les habitans de Montréal groupés à la porte de l'Église *nous sommes les plus vaillants et nous aimons les plus belles*. Et avec quel orgueil, les deux jeunes filles sentaient battre leurs cœurs, en leur prenant le bras. Les femmes ont toujours un penchant pour les militaires ; le courage et les autres qualités brillantes qu'elles leur supposent les séduisent, et il y a plus d'un cœur rebelle et dédaigneux qui s'est laissé surprendre par la belle apparence que donne un habit d'officier bien porté, et l'air de force et de protection qui s'attache au port d'une épée. Mais combien une jeune fille s'attache-t-elle d'avantage lorsque celui qu'elle aimait se pare tout à coup d'un habit militaire, gagne des épaulettes par son courage et devient officier sur le champ de bataille.

Madame Blondeau attendait avec impatience l'heure où ses filles allaient se marier : il était bien temps, suivant elle d'en finir, à quoi bon attendre la fin d'une guerre qui pourrait durer bien des années encore, et monsieur Mainfroy devait être satisfait, ses fils avaient servi une campagne, ils étaient officiers. Elle disait aussi à Louise que c'était assez de gloire pour Léon, qu'elle devait se marier d'abord, et que son mari pourrait ensuite retourner à la guerre s'il le voulait, qu'en attendant Virginie et elles seraient heureuses. Madame Mainfroy de son côté pressaient ses fils de conclure et de s'établir afin de rester toujours près d'elles : et ces deux dames travaillant chacune de leur côté avaient réussi à calmer un peu l'ardeur martiale de Victor et de Léon. Ces jeunes gens qui ne désiraient rien plus vivement que de se mettre en possession d'un bien qu'ils savaient leur appartenir depuis si longtemps, se disposaient pour la seconde fois à leurs noces. Assez d'amour, assez de gloire d'une part ; assez d'orgueil assez d'attente de l'autre, tout allait bien, il n'y avait plus d'obstacles à leur bonheur ; monsieur Mainfroy lui-même avait donné son consentement, persuadé que quelque fut l'issue de la guerre d'indépendance, le Canada resterait à l'Angleterre et qu'il n'avait rien à craindre pour sa fortune et celle de ses enfans. Ils allaient donc se marier le mardi ; et le lundi dans l'après midi monsieur et madame Mainfroy s'étaient rendus avec leurs fils chez Madame Blondeau qui les attendaient avec Virginie et Louise et quelques amis pour signer les contrats. Tous les articles avaient été rédigés d'avance ; madame Blondeau faisait une belle dot à chacune de ses filles, et monsieur Mainfroy, se réservant pour lui et sa femme une pension viagère, transportait tous ses biens à Victor et Léon. Les parents et amis présents s'extasiaient en voyant tant de générosité des deux côtés, et au milieu des félicitations adressées de toutes parts aux futurs époux, le notaire commença la lecture d'un des contrats, car ils étaient identiques, avec la seule différence des prénoms des époux. Victor saisissait la plume pour signer le premier, quand un cavalier arrivant au galop appela, *le capitaine Mainfroy*.

Par un mouvement involontaire, Victor laissant tomber la plume, s'élança à la fenêtre et pouvrit précipitamment. Le cavalier lui remit une lettre du gouverneur. Il la lut d'un coup d'œil et la passa à Léon ; un soupir comprimé s'échappa de ses lèvres, et sa main saisit machinalement le pommeau de son épée. L'assemblée gardait un profond silence, et Léon jeta avec impatience la lettre sur la table, en disant au notaire : c'est une nouvelle clause à ajouter au contrat. Faites en la lecture avant que nous signions. Sa voix était un peu émue. Louise se rapprocha de lui, et Virginie saisit le bras de Victor en tremblant.—Qu'est-ce tout cela, dit monsieur Mainfroy.

—Vous allez le savoir dit le notaire. Et il lut la lettre que Victor venait de recevoir.

“ Au capitaine Victor Mainfroy.

Le gouvernement de Sa Majesté requiert vos services ; en conséquence vous vous tiendrez prêt à partir demain à midi, pour vous rendre à Saint Jean et recevoir les instructions de monsieur de St. Luc, commandant des Sauvages. Vous voudrez bien communiquer le même ordre au capitaine Léon Mainfroy. Sa Majesté se plaît à reconnaître votre mérite, et vous a choisi ainsi que le capitaine Léon Mainfroy pour commander chacun un détachement de Sauvages, et vous ne manquerez pas de justifier le choix de Sa Majesté par votre dévouement et votre activité.

GUY CARLTON.”

Madame Blondeau resta stupéfaite ; c'est bien, dit monsieur Mainfroy au notaire, nous signerons le contrat une autre fois.— Nous ne nous marierons pas demain, dit Virginie.— Pourquoi non, dit Louise, rien n'empêche, puisque Léon ne part qu'à midi. C'est vrai, dit Léon nous nous marierons de bonne heure, et puis nous partirons après déjeuner, et la cérémonie sera faite pour quand nous reviendrons.— Je le veux bien, dit Victor, à la condition que Virginie ne portera pas mon deuil, si je suis tué.— En attendant ce dernier mot, Virginie et Louise fondirent en larmes, et tout ce qu'il y avait de fatalité dans le retard apporté une seconde fois à leur mariage, au moment où il allait être conclu se présenta à leur imagination. Une tristesse sombre s'empara de toute l'assemblée, les deux militaires eux-mêmes furent effrayés de leur destinés, et ils cherchaient en vain des paroles consolantes pour calmer les angoisses de leurs fiancées. Monsieur Mainfroy se remit bientôt.— Allons, allons, mes petites, dit-il, vos capitaines reviendront colonels, c'est assez pleurer ; tout le monde n'est pas tué à la guerre, je l'ai faite pendant vingt ans, sans jamais attraper une égratignure. La campagne ne sera pas longue ; ah ! si vous voulez être les épouses de deux militaires, il ne faut pas pleurer quand ils partent pour la guerre. C'est leur métier ; vous étiez plus sage madame Mainfroy, vous ne pleuriez pas quand je partais, aussi est-ce que je ne suis pas toujours revenu sain et sauf des pays hauts ; que diable, capitaine !... c'est un capitaine, il faut qu'il parte quand l'ordre arrive, et il faut que sa femme lui passe elle-même son épée, sans cela il ne doit pas l'aimer.— Louise essuya ses larmes, et embrassa monsieur Mainfroy. Mais je ne pleurerai pas ! Léon tu m'aimeras toujours, n'est-ce pas Léon ? et j'attendrai que tu sois de retour pour nous marier. Léon se releva fièrement en lançant un regard indescriptible à Louise, et lui serra la main. Il ne dit pas un mot, mais il frappa de son épée contre le bras de Victor, et les deux capitaines se préparèrent à sortir afin de dissiper leur émotion au grand air. Virginie et Louise se dirent quelques mots à l'oreille ; et comme leurs fiancés sortaient, Virginie leur dit vous viendrez nous dire adieu demain, avant de partir. Nous irons ensemble à l'église de Bonsecours, pour nous marier ? demanda Victor. Non non, dit Louise c'est pour autre chose, à revoir, à demain à six heures.

Le lendemain, dès dix heures un bateau chargé des bagages de l'armée était amarré à la côte derrière l'église Bonsecours et attendait des passagers qui ne devaient s'y embarquer qu'à midi. Un soldat faisait sentinelle auprès ; et là une foule de curieux passaient et repassaient afin de voir le départ et reconnaître les officiers qui se rendaient à l'armée. La cloche de Bonsecours tintait l'appel de la messe, et bien des personnes y entraient, attirées par la dévotion et pour assister à une cérémonie religieuse inusitée dans cette église à pareille heure. Au milieu du recueillement les deux capitaines Mainfroy, en grande tenue, et donnant le bras chacun à leurs fiancées, s'avancèrent jusques aux balustrades. Madame Blondeau seule les accompagnait. Ils s'agenouillèrent tous sur les marches du chœur, et se mirent à prier. Les assistants s'attendaient à voir célébrer un double mariage. Cependant tous avaient pu remarquer que les deux jeunes filles ne portaient pas cette figure gaie et cet air de contentement qu'on attribue volontiers à celles qui se rendent à l'autel nuptial. Quelques larmes dérobées avaient paru dans leurs yeux et des soupirs éteints leur échappaient par intervalles. Leur costume n'était pas non plus celui des mariées ; point de voile blanc, point de couronne de fleur d'oranger sur la tête ; toute leur toilette était sévère, presque sombre, et elles n'avaient pour toute parure

qu'un bouquet de pensées attachées à leurs ceintures. Ni Victor, ni Léon n'avaient rien rabattu de leur fierté ordinaire, ou de leur air martial, en même tems que tendre lorsqu'ils tournaient les yeux vers leurs amantes. Mais une pensée grave semblait les dominer, et Léon surtout presque à chaque instant lançait sur sa Louise des regards inspirés comme par l'enthousiasme et l'admiration ; tous quatre interrompaient quelquefois leur prière pour se dire quelques mots à l'oreille, échanger un coup d'œil d'amour ou de regret, et tous rentraient dans le recueillement. Enfin le prêtre parut, escorté de deux servants, et commença une messe basse, et la continua sans interruption jusqu'à la fin. Les assistants qui croyaient assister à un mariage, ne savaient que penser ; cependant chacun se dit bientôt que les capitaines Mainfroy ne se marieraient pas ce jour là, en ne voyant pas paraître leur père ni aucun membre de la famille ; et quelques vieilles filles, répandues dans l'église et allant d'un banc à l'autre, chuchotaient entr'elles d'un air moqueur que les demoiselles Blondeau feraient mieux de chercher d'autres maris, au lieu d'attendre les deux militaires, qui les mèneraient jusqu'à la fin du monde sans les épouser jamais. Il faut convenir que le mariage deux fois interrompu des deux jeunes filles prêtait assez à ces propos jaloux, et justifiaient presque l'opinion qu'on allait se former sur le compte des deux jeunes capitaines, qu'on appelait pour la première fois des *infidèles*. Pour eux et leurs fiancées, ils attendaient dévotement la fin de la messe, et malgré qu'il y eût dans toute l'église un mouvement inusité à leur occasion, ils ne s'en occupaient où ne fesaient pas semblant de s'en apercevoir.

La messe dite, le prêtre s'avança vers les balustrades, et lut quelques prières. Pour lors, Victor et Virginie, Léon et Louise montèrent les marches du chœur, et s'agenouillant auprès des balustrades, ils répondirent aux prières que récitait le prêtre. Louise ouvrit son livre de messe et en tira une feuille de papier qu'elle lut à basse voix, mais assez fort pour être entendue de Léon et du prêtre ; elle passa ensuite la même feuille à Virginie qui la lut également à voix basse. Le prêtre, donna aux deux jeunes filles le crucifix à baiser, et se retira lentement vers le fond du chœur, en récitant des psaumes auxquels répondaient les servants.

Grand nombre d'assistants, mus par la curiosité s'étaient avancés vers les balustrades et s'étaient placés tout auprès des quatre personnes qui prenaient part à la cérémonie. Leur curiosité était excitée au dernier point, ils auraient voulu entendre ce que disaient les D^lles Blondeau et le prêtre, et se demandaient les uns aux autres ce que signifiait cette cérémonie nouvelle pour eux tous. Ils n'avaient pu rien entendre, et les chuchotements cessèrent bientôt. La dernière cérémonie avait acquis une solennité extrême, l'air d'inspiration et d'enthousiasme avec lequel Louise avait lu les lignes écrites sur la feuille de papier qu'elle tenait à la main, avait frappé tous les spectateurs et lorsque sa sœur et elle répondaient à chaque question du prêtre, le son de leur voix entrecoupée, les pleurs qui s'échappaient presque de leurs yeux, le recueillement des deux militaires, et l'air d'abnégation et de soumission de M^{me} Blondeau, avaient fait passer dans l'âme de tous les assistants un sentiment de mélancolie religieuse, et un élan de dévotion qui les absorbèrent complètement et firent disparaître tout sentiment mondain.

Après que le prêtre se fut retiré, ils prièrent encore quelques instants, agenouillés sur les marches du chœur ; puis M^{me} Blondeau se releva la première, et ses filles donnant le bras aux deux militaires sortirent avec elle de l'église, au milieu de la foule qui se pressait plus encore que de coutume pour les voir passer. Ils

rentrent chez madame Blondeau presque sans mot dire, tant leur cœur était ému. Mais Virginie et Louise marchaient plus légères ; elles venaient d'être déchargées d'un poids immense, et s'abandonnaient à cette espèce de gaité qui n'indique que la satisfaction d'avoir fait un grand effort, et d'avoir accompli une résolution de dévouement. En entrant à la maison, madame Blondeau avait pressé ses filles sur son cœur, avec admiration. Victor et Léon éprouvaient un sentiment indéfinissable de reconnaissance et peut-être d'orgueil ; et ils avaient bien sujets d'être fiers du témoignage d'amour que venaient de leur donner leurs fiancées, et du sacrifice qu'elles s'imposaient pour eux. Ils ne s'y attendaient pas, et leur étonnement avait été extrême lorsque chacun à son tour ils entendirent leurs amantes lire cette feuille ou étaient écrits des vœux qui ne s'adressaient qu'à Dieu, et au prêtre, son ministre, et à eux, qui certes, pour savoir qu'ils étaient aimés et le seraient toujours n'avaient pas besoin d'assurances aussi solennelles et de la sanction d'un vœu extraordinaire. La veille, dès qu'il fut décidé que le mariage n'aurait pas lieu le lendemain, Louise s'était abandonnée à tous les élans de son imagination romanesque. Elle avait vu la main de Dieu qui s'opposait une seconde fois à son union avec Léon, et cette idée avait en un instant acquis chez elle une telle intensité, qu'elle livra un combat terrible à son amour ; et elle l'aurait sacrifié à ce qu'elle croyait être un ordre de la Providence. Mais cesser d'aimer son Léon ; renoncer à lui pour toujours, elle ne pouvait s'y résoudre, et l'amour l'emporta ; mais il lui fallait faire une part à Dieu, et si le ciel ne voulait pas qu'elle revît son Léon, qu'elle vécût pour lui, alors elle vivrait pour Dieu, pour Dieu seul ; car quel homme en ce monde eût pu remplacer son fiancé, quel autre était digne d'elle, digne de son amour. Comme toujours elle inspira les mêmes idées à sa sœur à l'égard de Victor ; leur projet fut formé en un instant, et c'était pour l'accomplir, qu'elles avaient annoncé à leurs fiancés qu'elles iraient avec eux à l'église de Bonsecours. Louise avait fait vœu de ne jamais en épouser un autre que Léon, et de se faire religieuse à l'Hôtel-Dieu, si Léon était tué à la guerre ou s'il n'était pas revenu pour l'épouser, le premier décembre de la quatrième année. Virginie avait fait le même vœu qui comportait encore qu'elles se marieraient le même jour, et que si l'une des deux sœurs perdait son fiancé elle prendrait le voile au même moment où l'autre célébrerait son mariage. Quelques extraordinaires que fussent ces engagements et ces promesses Victor et Léon avaient été obligés de les accueillir parce qu'ils n'avaient pas été prévenus ; et bien que leur amour fut flatté d'un si grand dévouement, leur cœur était trop généreux pour leur faire désirer de la part de leurs amantes un sacrifice aussi grand que celui qu'elles venaient de promettre ; mais il était trop tard pour en parler après la chose faite, et la surprise les avait empêchés même d'y penser à l'église. C'était à eux pensaient-ils, à compter sur leur étoile et à revenir avant le tems fixé, afin de se marier et de conserver à la société, des femmes dignes de l'embellir, mais qui ne voulaient point y vivre sans ceux qu'elles aimaient.

Le bateau qui attendait derrière Bonsecours emporta bientôt les deux militaires, dont la vue s'attachait à la maison de leurs amantes, qu'ils ne devaient revoir de longtemps. Partis avec monsieur de St. Luc qui commandait les Sauvages, alliés des Anglais, à la suite du général Bourgoyne, les capitaines Mainfroy se signalèrent dans plusieurs rencontres avec les troupes américaines. Mais leur sort fut bien différent. Victor revint à Montréal peu de temps après la bataille de Saratoga, où les Anglais et les Sauvages

avaient été battus complètement. Léon fût moins heureux que son frère ; fait prisonnier, il fût envoyé avec d'autres militaires de l'armée Anglaise, dans l'intérieur des Etats-Unis ; et depuis ce moment personne en Canada n'avait plus entendu parler de lui. Quatre longues années s'étaient écoulées ; quatre années d'inquiétude et de regrets pour monsieur et madame Mainfroy qui gémissaient de la perte de leur fils, et pour Victor, qui outre la douleur que lui causait l'absence de son frère, voyait toujours fuir devant lui le jour où il épouserait Virginie.

Toutes les communications entre le Canada et les colonies Américaines étaient interrompues ; et bien que le théâtre de la guerre eût été transporté plus au sud, cependant il était à peu près impossible que des lettres pussent être adressées au Canada par des officiers de ce pays que le sort des armes avait livrés aux Américains. Louise ne fut donc pas trop inquiète ni trop impatiente d'entendre parler de Léon pendant les premiers mois. Elle avait une confiance tellement illimitée dans son amour qu'il ne lui était jamais venu à la pensée qu'il pouvait l'oublier ; et monsieur Mainfroy qui prenait fort gaiment l'absence de son second fils, et la regardait comme la suite d'un accident prévu de la carrière des armes, l'avait si bien pénétrée de l'idée que la fiancée ou la femme d'un militaire devait s'attendre à voir souvent son mari fait prisonnier de guerre et retenu longtemps en pays étranger, qu'elle ne pensait pas même à se plaindre de l'éloignement de Léon. Du reste la guerre entre l'Angleterre et les colonies révoltées se faisait régulièrement, suivant le droit des gens, et ces échanges de prisonniers étaient assez fréquents. L'on devait s'attendre à ce que Léon reviendrait d'un jour à l'autre. Mais les mois s'écoulaient les uns après les autres, et Louise ne recevait aucune nouvelle du jeune capitaine. L'inquiétude et l'ennui s'emparèrent peu à peu de son cœur. Sa gaité naturelle disparut au bout de quelque tems et la mélancolie qui accompagnait toutes ses pensées s'établit comme compagne de ses regrets et de son amour qui ne trouvait plus d'écho. Les plus sombres pensées se présentèrent à son esprit. Léon avait peut-être cessé de vivre ; il avait peut-être succombé à des misères ou à quelque maladie, loin de tout, sans secours, en pays ennemi ; il ne reviendrait jamais ; et Louise sa fiancée s'abandonnait à un désespoir infini. Le contraste de sa position avec celle de Virginie, quoiqu'elle ne fut point jalouse du bonheur de sa sœur, la frappait à chaque heure, et venait encore augmenter sa tristesse. Involontairement, et en silence elle comparait son sort avec celui de Virginie, et lorsqu'elle la voyait avec Victor parlant d'amour et goûtant tous les charmes d'une perspective de bonheur assurée, son âme fléchissait sous un redoublement d'affection. Enfin quatre longues années avaient vu s'augmenter toujours la désolation de cette malheureuse amante sans qu'une lettre, un oui-dire fut venu apporter la moindre consolation, le moindre soulagement à son cœur souffrant, et le jour fixé comme terme fatal de son attente approchait. Elle était liée par le vœu solennel qu'elle avait fait dans l'église de Bonsecours, au moment du départ de Léon pour l'armée, et rien ne pouvait l'en absoudre. La vie lui était à charge puisqu'elle n'avait plus d'espoir, et son amour qui semblait n'avoir plus d'objet et en même tems ne pouvait s'éteindre, pesait de toute sa force sur son âme accablée de tristesse et de désespoir. Il lui fallut se résoudre à entrer au couvent, comme elle l'avait promis. Elle s'était préparée à ce sacrifice, qu'elle s'était imposée volontairement ; et lorsqu'après sa première entrevue avec la supérieure de l'Hôtel-Dieu, elle vint annoncer à sa sœur que le deux de décembre suivant elle prendrait le voile, elle semblait tellement dégagée de toute idée ter-

reste et si satisfaite de sa démarche que Virginie elle-même, qui avait partagé vivement toutes les peines de sa sœur, et n'entrevoit pas de plus grand malheur que d'être séparée de sa sœur, ne pût s'empêcher d'y applaudir quoiqu'elle en fut profondément affligée. Le grand pas était fait, et comme la religion offre les plus puissants moyens de consolation et presque les seuls remèdes efficaces dans les afflictions de l'âme, Louise fut moins triste au milieu des pratiques de dévotion auxquelles elle se livrait tous les jours ; elle reprit cette gaieté douce et calme qui est le partage des esprits vraiment religieux, et si l'image de Léon venait encore se présenter à son imagination c'était comme un doux souvenir d'un être aimé auquel on ne tient plus sur la terre, mais qu'on reverra au ciel. Ses habits de religieuse étaient déjà faits. Virginie de son côté devait aussi accomplir son vœu, et elle devait se marier le jour où sa sœur se séparerait du monde à jamais. Elle aussi avait attendu jusque-là, et en ce moment son bonheur ne se trouvait point complet : si elle prenait un mari adoré, elle perdait une sœur qu'elle chérissait comme elle-même, une amie, une confidente, une compagne de toute sa vie ; cette pensée venait l'attrister au milieu de ses plus belles joies. Mais Louise la consolait et témoignait à mesure que le jour de leur séparation approchait une gaieté et un contentement qui ranimaient Virginie et chassaient les tristes pensées qui l'assiégeaient.

VI.

Les deux sœurs étaient revenues de l'église, où elles avaient assisté, suivant leur habitude, à la basse messe. Louise, s'abandonnant à sa nature romanesque, plaçait en regard ses vêtements de religieuse et la robe de mariage de sa sœur, son voile de recluse et le voile de noce de Virginie qui ne pouvait retenir ses larmes, et le voile de noce de Virginie qui ne pouvait retenir ses larmes, lui rappelait la suite des événemens qui les avaient conduites toutes deux au point où elles en étaient venues, l'une de se marier suivant ses désirs, et l'autre d'entrer dans un couvent. Elle conservait avec sa sœur cet épanchement qui précède toujours les séparations douloureuses, lorsque madame Blondeau les fit appeler pour leur communiquer la nouvelle de l'arrivée de Léon, que M. Mainfroy venait de lui annoncer. Dire ce qui se passa dans l'âme de Louise en ce moment serait impossible. Virginie la reçut dans ses bras, et dans l'exaltation de sa joie la couvrit de baisers ; mais elle se remit bientôt de ce choc terrible, et un torrent de larmes inonda sa figure passionnée. Tout son amour, qu'elle s'était efforcée d'éteindre, se réveilla dans son cœur et sa parole si calme, si résignée depuis longtemps reprit ses accents d'autrefois en prononçant le nom de Léon. Il allait arriver au dernier jour ; il ne l'avait pas oubliée ; elle allait être heureuse enfin de la manière qu'elle l'avait toujours instamment demandé à Dieu ; ses vœux allaient s'accomplir par le retour de celui pour l'amour duquel elle s'était liée devant Dieu, et le pénible sacrifice auquel elle s'était résignée était inutile ; elle retrouvait l'époux qu'elle avait attendu, elle restait près de sa mère, près de sa sœur, elle était rendue dans l'église de Bonsecours où elle remerciait Dieu du retour de son fiancé. La plus vive gaieté régnait dans le cœur des deux jeunes filles, et leur joie fut au comble quand madame Blondeau leur dit qu'elle donnerait un grand bal, le soir, où viendrait toute la ville, afin que tout le monde put prendre part à leur bonheur, et lorsqu'elles virent partir Victor pour aller à la rencontre de son frère, à Laprairie.

F

Victor n'avait que le rapport du sauvage et la confiance de M. Mainfroy dans sa bonne étoile, pour lui faire croire qu'il allait rencontrer son frère à Laprairie. Et tout en gravissant la côte, son inquiétude sur la vérité de cette nouvelle et l'inutilité de son voyage dans le cas où Léon ne serait pas arrivé, devint encore plus vive que pendant la traversée. Il réfléchissait aussi qu'il était tenu fatalement de se marier le lendemain avec Virginie, s'il ne voulait pas que, pour obéir à son vœu, elle entrât au couvent ; que pour cela il lui fallait revenir à Montréal ce soir-là même au milieu des mêmes glaces et obstacles de toutes sortes qu'il avait justement surmontés en plein jour avec tant de peines et d'efforts. Le danger était grand, et certes il ne se fut pas exposé de la sorte, si le désir de revoir Léon, et l'ordre de M. Mainfroy ne lui eussent fait un devoir de venir à sa rencontre à Laprairie, car lui aussi s'était souvent laissé effrayer par la pensée de la fatalité qui l'avait toujours arrêté au moment même où il se croyait sûr d'accomplir son mariage ; c'est sous l'influence de cette idée qu'il frappa à la porte de l'auberge. Il entra dans la salle où plusieurs habitans étaient assis autour du poêle et causaient en fumant. Victor promena ses regards autour de la chambre, qu'une seule chandelle laissait dans une demi-obscurité. Il n'aperçut point Léon, qui ne le reconnut pas non plus. Sa physionomie s'assombrit d'avantage, et d'une voix déconcertée, il s'écria involontairement : mon Dieu ! Léon n'est pas arrivé !

Un jeune homme, vêtu d'un capot de couverte et coiffé d'une tuque bleue, se sépara du groupe des habitans et s'élança dans ses bras : Victor, mon frère ! Victor, c'est moi, Léon ; et les deux frères s'embrassèrent. Dieu soit loué, dit Victor.—Oui je suis arrivé, dit Léon, et assez à tems, j'espère.—Oui à tems, dit Victor, en serrant de nouveau Léon entre ses bras d'un air rayonnant de joie et de bonheur, nous serons tous heureux.— Louise, mon père, ma mère, je les retrouve tous, s'écria Léon.—Oui, tous qui t'attendent, et une larme de joie brilla dans son œil. Partons, partons vite. Je serais déjà rendu si j'avais pu trouver un canot plus tôt, mais il y en a un qui s'appête. Nous partirons ensemble, dès que mes hommes se seront un peu reposés ; j'ai les meilleurs traversiers de la ville.—Faut-il encore attendre, reprit Léon, j'ai tant hâte de revoir ma Louise.—Les deux frères entrèrent dans une chambre voisine, et pendant que Victor faisait sécher ses vêtements, après s'être informé de tout ce qui s'était passé dans sa famille, de tout ce qui se rapportait à Louise, à Virginie, à son frère, à l'inquiétude et à la détermination forcée de sa fiancée ; de tout ce qui s'était passé d'intéressant pour lui durant sa longue absence, Léon raconta à Victor les incidents de sa captivité. Du moment où il avait été fait prisonnier, il avait eu à souffrir les plus grandes misères. Les sauvages qu'il commandait s'étaient portés au début de la campagne à de grandes cruautés envers les prisonniers américains, malgré tout ce qu'il avait pu faire pour protéger ceux-ci contre leur barbarie ; et lorsqu'à son tour il avait été pris par l'ennemi celui-ci avait déversé sur lui une partie de la haine que lui inspirait les sauvages. Traîné à la suite de l'armée, et souvent mourant de faim, transféré de village en village, malade et maltraité, ce n'était qu'après deux années de misère qu'il avait rencontré des officiers français, qui l'avaient tiré de l'affreuse position où il se trouvait entre les mains d'un capitaine américain qui se vengeait sur lui journellement de la mort de son fils, égorgé par les sauvages. Enfin il avait été conduit à Philadelphie, où il attendait qu'un échange de prisonniers lui permit de revenir en Canada. Cependant il ne perdait pas de vue qu'il devait être rendu à Montréal le premier

décembre, et à mesure que le jour approchait il devenait de plus en plus impatient de l'exil où il était retenu. Un officier américain avec lequel il s'était lié intimement, lui inspira assez de confiance pour qu'il lui fit part de ses aventures et de la dure nécessité où il se trouvait, ou de perdre l'espoir d'un mariage qui devait faire son bonheur, ou de revenir à Montréal à l'époque fixée. C'était un parent du général Washington, et il obtint la liberté de Léon sur sa parole. Le prisonnier de guerre une fois libre était parti presque sans argent pour revenir auprès de sa famille et de sa fiancée, et après mille obstacles et des traverses sans nombre sur la route, il arrivait à tems suivant ses souhaits.

Les traversiers s'étaient suffisamment reposés. Léon avait endossé un habit d'uniforme que son frère avait eu la précaution d'apporter ; et ils s'embarquèrent gaiement dans le canot.

Le vent était tombé ; la lune se levait brillante pour éclairer une belle nuit d'hiver, et les canoteurs *nageant* avec vigueur, aux sons cadencés de leurs plus vives chansons, faisaient bondir la légère embarcation sous les coups précipités de leurs avirons.

Depuis plusieurs heures Virginie et Louise ne faisaient qu'un tour de chez madame Blondeau à la côte derrière Bonsecours. A chaque instant elles entraient dans l'église faire une courte prière pour leurs fiancés, et elles en sortaient de suite pour aller encore regarder dans la direction de Laprairie. La neige tombait moins épaisse, et elles forçaient leurs yeux afin de distinguer le canot qui ne pouvait tarder à revenir. Une impatience fébrile agitait Louise ; à chaque instant elle croyait voir le canot et Léon ; une exclamation de joie s'échappait de sa bouche. Un rayon de la lune intercepté par un nuage, et qui traçait une ligne noire sur le fleuve, un glaçon plus foncé que les autres, une vague plus large, frappaient-ils ses yeux, son cœur bondissait dans sa poitrine ; mais quand elle reconnaissait son erreur, une larme sillonnait sa joue pâle, et elle repartait pour aller de nouveau prier dans l'église. M. Mainfroy était aussi sur la rive attendant son fils. En vain il joignait ses instances à celles de madame Blondeau pour faire rentrer les deux jeunes filles à la maison, rien ne pouvait les persuader de s'éloigner du bord du fleuve ; Louise ne sentait ni le froid, ni la neige ; elle voulait voir son Léon et le voir la première, et Virginie, intéressée au bonheur de sa sœur, et inquiète aussi de Victor, ne la quittait pas. Cependant le canot n'était pas encore en vue ; il était presque sept heures et l'angelus allait sonner. Les deux sœurs entrèrent dans l'église pour prier encore une fois avant que les portes fussent fermées ; et jamais soupirs d'une âme plus tendre ne montèrent au ciel. La cloche sonna l'angelus et les D^{les} Blondeau sortirent de l'église pour aller jeter un dernier regard sur le fleuve. Il est parti au son de l'angelus, dit Louise, il va arriver de même, dit-elle. Oh ! mon Dieu, que mon espoir ne soit pas déçu ! Au même instant le son lointain d'un refrain de voyageur vint frapper son oreille : entendstu Virginie ?... Virginie prêta l'oreille : oui, le son se rapproche, c'est la voix de Victor, Louise pâlit et serra le bras de sa sœur : la chanson avait cessé ; elles n'entendirent plus que le frois des glaces qui se heurtaient, puis le bruit cadencé des avirons qui frappaient l'eau. Le cœur de Louise se glaça, et le désespoir allait s'imposer à son âme. Tout-à-coup une voix plus rapprochée, plus forte, domina le bruit des avirons, et vint frapper l'oreille de Louise ; elle distingua la voix de Léon ! c'est lui ! c'est sa chanson, s'écria-t-elle, je l'entends, je ne puis me tromper, et elle s'élança pour se rapprocher du bord de l'eau. Je reconnais aussi sa voix, dit Virginie ; et elle suivit sa sœur avec un tressaillement indéfinissable. Deux torches allumées dans le canot jetaient des reflets

vacillants sur les eaux blanches du fleuve, et fesaient scintiller les glaçons. Le canot était encore éloigné, mais il avançait rapidement et les deux capitaines debout, afin d'imprimer au canot ce balancement qui lui aide à traverser les glaces et les empêche de s'accumuler à la *pince*, chantaient alternativement de toute leur force. Louise ne pouvait plus contenir sa joie ; à chaque couplet que chantait Léon, son cœur battait convulsivement, et son émotion était si grande qu'elle se serait trouvée mal. Virginie l'entraîna pour annoncer à leur mère et à madame Mainfroy, qui était entrée chez madame Blondeau, que le canot approchait et que Victor revenait avec Léon. Elles partirent à la course. La maison de madame Blondeau était située à côté de Bonsecours, En y entrant Louise ne put dire qu'un mot : voilà ! Sa joie était trop vive ; elle s'évanouit entre les bras de sa mère et de Virginie. Monsieur Mainfroy s'élança vers la rive où ses fils devaient aborder.

Une nombreuse société était réunie dans le salon de madame Blondeau. Elle accueillit la nouvelle avec acclamation, et pendant que les dames s'empressaient autour de Louise, les hommes s'étaient portés aux croisées qui donnaient sur le fleuve pour voir arriver le canot, qui touchait aux bordages de glace. Plusieurs sortirent à la suite de monsieur Mainfroy, et attendaient sur la côte. Le canot approchait de plus en plus à travers la glace qui se brisait sous les avirons, et les mariners redoublaient d'efforts et de précautions pour arriver à bon port. Louise était revenue de son évanouissement. Dans l'excès de sa joie, elle l'exprimait en embrassant, les unes après les autres, toutes les dames qui, la pressant dans leurs bras, la félicitaient de son bonheur et du retour de Léon, Virginie respirait à peine et madame Blondeau leur mère, enfin heureuse, exprimait son allégresse de la manière la plus attendrissante. Louise reprit un peu de calme, et au milieu de la gaieté la plus bruyante, madame Blondeau fit signe aux musiciens de commencer. Les premiers sons de l'archet se faisaient à peine entendre, que des cris douloureux s'élevèrent de la côte. La musique cessa ; une stupeur glacée saisit toute la réunion. Les deux jeunes filles épouvantées s'élançèrent à la fenêtre, à moitié mortes. Il était impossible de rien distinguer ; seulement on entendit la voix de monsieur Mainfroy qui s'écriait : Mon Dieu ! aidez-moi ! Les deux jeunes filles firent un cri de désespoir, et simultanément se jetèrent à genoux avec leur mère et madame Mainfroy. Elles seraient mortes d'effroi et de douleur si toutes les émotions qu'elles venaient d'éprouver ne les avaient empêchées d'éprouver ce dernier choc trop fortement : car la sensibilité a ses limites, et il arrive un moment où elle est émoussée au point de pouvoir résister au choc le plus violent. La consternation était répandue sur tous les visages : l'épouvante et le désespoir succédaient à l'allégresse la plus vive.

On n'entendait plus sur la côte que des voix confuses. La foule courait vivement sur le bord de l'eau, et tout indiquait qu'un accident était arrivé aux capitaines Mainfroy.

En effet, au moment d'aborder, et comme Léon s'élançait déjà à terre, un glaçon avait frappé le canot et l'avait fait chavirer. Les hommes et les passagers avaient été précipités dans l'eau au milieu des glaces. Monsieur Mainfroy avec la rapidité de l'éclair, s'était jeté à la nage pour sauver ses enfants, en appelant à son aide ceux qui l'entouraient. C'était un spectacle effrayant : les malheureux luttaient en vain contre le courant si rapide autrefois en cet endroit. Ils étaient entraînés par les glaces qui roulaient sur leurs têtes, et échappaient à leurs mains glacées chaque fois qu'ils voulaient s'en faire un appui. La lune s'était effacée der-

rière d'épais nuages, et on avait peine à les distinguer lorsqu'ils revenaient sur l'eau ; des cris plaintifs : au secours ! je me noie ! indiquaient seuls qu'ils vivaient encore. Monsieur Mainfroy faisait des efforts inouis pour arriver jusqu'à ses enfants resserrés, étouffés entre deux énormes glaçons. Enfin tous désespéraient de les sauver, et de longs cris d'alarme retentissaient le long de la côte.

Les quatre traversiers qui avaient retenu leurs avirons, et qui étaient habitués à ces sortes d'accidents, purent seuls gagner le rivage. Restaient les deux capitaines Mainfroy et leur père qui, tout en nageant, ne cessait de crier, de les appeler par leurs noms, de demander du secours d'une voix déchirante. Cependant un canot s'était détaché de la rive. Des miliciens, en apprenant le péril des deux capitaines s'étaient élancés au péril de leur vie pour voler à leur secours. Il était tems : leurs forces étaient épuisées ; leurs mains gelées ne pouvaient plus les soutenir sur les glaçons auxquels ils s'étaient cramponnés. Ils avaient dérivés jusque vis-à-vis la citadelle, et s'en allaient au large. M. Mainfroy lui-même était à bout de ses forces ; il allait suivre ses fils dans leur tombe glacée. Avec des efforts inouis, les miliciens parvinrent jusqu'à eux et les recueillirent au moment où ils allaient se noyer et les ramenèrent tous trois à terre. Ils étaient presque sans connaissance. Les soins pressés des miliciens qui les avaient portés au corps de garde près du fleuve, les ranimèrent bientôt et Léon put embrasser son père qui ravi de revoir son fils, ne pensait déjà plus au danger auquel ils venaient d'échapper tous trois. Après quelques minutes, ils partirent en toute hâte pour se rendre chez madame Blondeau. La maison avait retenti de cris de désespoir ; on les avait dit noyés. Mais un milicien les avait précédés pour annoncer qu'ils étaient sauvés, et la réunion toute entière séchait ses pleurs quand ils arrivèrent. Chemin faisant, M. Mainfroy avait repris toute sa bonne humeur : il était doublement heureux.

Suivant son habitude, le joyeux vicillard sautillait en marchant entre ses deux fils qu'il tenait par le bras ; et malgré le froid glacial qu'ils ressentaient sous leurs habits mouillés, il avait ranimé leur gaieté au point de les faire rire avec lui à gorge déployée de ce qu'il appelait leur *mouillade*.

A mesure qu'ils approchaient de la maison, leurs pas étaient plus pressés. Une foule d'amis les suivaient. La porte s'ouvrit ; et M. Mainfroy s'élança le premier dans la maison en criant à tue tête : nous voici ! nous voici ! trempés comme des canards ! Une belle plonge, madame Mainfroy, dit-il en embrassant sa femme ; quand je vous le disais, que pour chavirer on ne se noyait pas !

Madame Mainfroy pleurait de joie. — Mais laissez-moi donc embrasser Léon, dit-elle.

— Ah ! il est tout trempé votre Léon, allez ; c'est comme moi, madame Mainfroy, quand je revenais de Michilimakinac, c'est comme moi ! — Léon s'avança vers sa mère qu'il revoyait après si longtems.

— Il est bien juste qu'il m'embrasse la première, dit-elle à Louise, qui toute confuse de revoir Léon, et rendue timide par l'excès de sa joie, se tenait presque derrière la mère de son fiancé.

— A votre tour, ma fille, — et Léon pressa la main tremblante de Louise en la portant à ses lèvres — ils ne pouvaient dire un mot, leur cœur seul parlait ; c'était une ivresse muette, un bonheur inexprimable de se revoir, de s'être toujours aimé, de s'aimer encore, et ils ne se séparaient point. Madame Blondeau attendait le bonjour de Léon qui aurait dû penser à elle ; mais comment se détacher de Louise ?... elle vint à son secours, et le prenant par le bras, elle lui dit : M. le capitaine, si vous ne me dites pas bonjour ainsi qu'à Virginie, je vais vous mettre aux arrêts, et vous ne verrez pas Louise pendant trois jours.

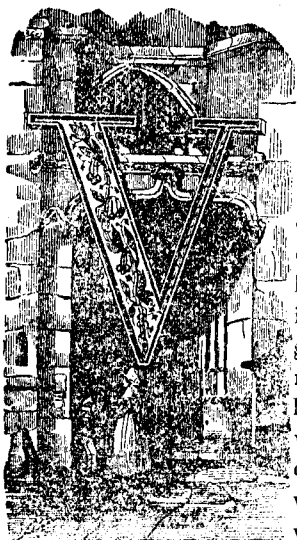
Léon sauta au cou de sa future belle-mère ; ces reconnaissances, ces épanchemens duraient trop long tems au goût de M. Mainfroy, qui exprimait toujours sa joie, quelqu'en fut le sujet, par des sauts et des gambades ; mais c'est assez ! c'est assez ! s'écriait-il ; ah ! quand je revenais de Michilimakinac, nous ne mîmes pas tant de tems à nous reconnaître, hein ! M^{me} Mainfroy ; mes fils sont des gaillards comme nous. — Un menuet, madame Blondeau, un léger menuet, si vous voulez me faire cet honneur ajouta-t-il d'un ton d'exquise politesse ; et puis reprenant sa pétulance : dansons, dansons, pour nous réchauffer. J'ai froid, et les capitaines, mes fils, vont prendre le rhume. Léon, Léon, Victor, hardi ! mes jeunes gens. Tout le tems il avait madame Blondeau à son bras, et l'entraînait. Les violons vibrèrent et la danse commença. La plus grande gaieté animait tous les couples répandus dans l'immense salle, et s'avançant en mesure, guidés par monsieur Mainfroy qui, tout mouillé qu'il était, chantait des couplets tout en dansant. La nouvelle de la venue de Léon s'était répandue dans la ville ; et bien que madame Blondeau eut invité presque toute la société qu'elle connaissait, à chaque instant arrivaient des *survenans* autorisés à venir au bal par nos anciennes mœurs et toute cette foule comblant madame Blondeau et ses filles de félicitations, applaudissait au retour de Léon. Les deux capitaines qui n'aimaient pas autant la danse que leur père, s'étaient retirés aussitôt la danse commencée, pour changer leurs vêtements mouillés. Ils revinrent bientôt après, et reparurent triomphants et fiers des témoignages de sympathie et d'amitié que leur prodiguait la réunion. La soirée fut enivrante, et chacun se retira, se promettant bien de venir à la messe à Bonsecours le lendemain matin. Monsieur et madame Mainfroy et leurs deux fils restèrent plus tard avec madame Blondeau et les deux jeunes filles ; Léon et Louise en avaient bien long à se dire, ils ne pouvaient se quitter sitôt. Tout fut disposé pour le lendemain, et avant que les deux familles se séparassent, Louise dit adieu à ses vêtements de religieuse et elle pleura sur les tourmens passés de son âme et son bonheur du moment.

Le lendemain à dix heures, la foule se pressait aux portes de Bonsecours après la messe. Un cortège nuptial revenait de l'autel et se dirigeait vers la maison de madame Blondeau. Victor avait épousé Virginie et Léon avait épousé Louise. Les jeunes mariées, belles comme des anges et ravies de joie jusqu'au ciel, avaient accompli leurs vœux

GUILLAUME LEVESQUE.

(L'Echo des Campagnes.)

LE FILS DU FISCAL.



ous me demandez, madame, non pas un conte, non pas une chronique, mais une simple anecdote qui vous peigne d'après nature et en peu de mots le caractère espagnol. Vous lasse de l'Espagne d'opéra-comique, vous exigez que j'élague de mon récit les guitares, les basquines et les balcons moresques; vous refusez d'entrevoir le moindre menton barbu de duègne; vous renvoyez les Abencerrages à M. de Florian, et vous me défendez de vous parler même du Saint-Office. Je vais donc vous dire simplement une histoire vraie, sans accompagnement de guitares, et dont le dénouement s'est passé sous mes yeux.

Il y a une vingtaine d'années,—qu'un dimanche matin,—une jeune femme, enveloppée dans sa mantille, entre dans l'église de Notre-Dame d'Atocha ou du Buisson, à Madrid, tenant par la main un petit enfant d'une rare beauté. A la vue de cet ange, un doux sourire illumine le visage de toutes les dévotes espagnoles agenouillées sur les fines nattes de jonc. Les vieilles sourient de souvenir, les jeunes señoritas par pressentiment. Impossible en effet de voir un plus joli enfant: cheveux blonds dorés, franges de longs cils, touffus, s'entrecroisant et faisant ombre sur sa peau rose;—sous sa paupière baissée on devinait son regard;—relevée on voyait la cornée limpide de ses grands yeux noirs s'iriser de reflet et se moirer de couleur chatoyante;—ses joues rosées étaient faites de cette chair laiteuse, pleine de fossettes qui appellent le baiser. Il était à cet âge où, avec son regard vague et naïvement hardi, l'enfant tient encore de l'ange, si bien qu'on se prend involontairement à lui chercher des ailes, comme celles des cupidons joufflus ou des chérubins qui jouent de la trompette dans le ciel bleu des vieux tableaux. La mère, dona Rosario de Solis, venait remercier la Vierge d'avoir sauvé cette chère petite âme.

Le visage de cette pauvre femme était pâle; elle avait veillé tant de nuits près du berceau de l'enfant malade.

Dois-je vous dire quelle noble créature était cette dona Rosario?—Vous allez la juger. Pour sauver son père mourant des poursuites d'un créancier féroce, elle avait épousé le créancier lui-même, don Andrés de Solis, le fiscal.—Rosario était belle d'une de ces beautés que la sculpture serait impuissante à rendre, que le pinceau du plus tendre des peintres, de Raphaël d'Urbain, eût seul pu tracer. Sa beauté, c'était le sourire de ses yeux, la sérénité de son front, la souplesse de son cou de cygne. Son âme

rayonnait sur ses traits et leur prêtait, par une sorte de transfiguration, son angélique beauté.

Cependant Dona Rosario, à peine entrée, s'agenouille devant la Vierge miraculeuse, étincelante de pierreries, qui berce dans ses bras un petit Jésus. L'enfant regarde de tous ses yeux un soleil qui faisait auréole sur la tête de la madone, et dont les rayons jetaient un éclat admirable. La Vierge laissait pendre à sa ceinture un grand chapelet de diamans; plus de cent cierges éclairaient l'autel.

Le curieux petit Cristoval va ensuite examiner les parterres remplis de gazon émaillé de fleurs, avec leurs fontaines dont l'eau retombe à grand bruit, là dans des bassins d'argent, ici dans des bassins de marbre et de porphyre.

Autour de ces fontaines, il voit une ceinture de gros orangers à hauteur d'homme, et sur lesquels voltigent et gazouillent des oiseaux.

Le parfum des jasmins efface l'odeur de l'encens.

L'enfant croit voir le paradis en contemplant ces merveilles, ainsi que l'autel, le balustre et les lampes en argent massif.

Tout à coup son regard tombe sur les marches de la grille de la chapelle, et il aperçoit une horrible pauvre accroupie dans ses haillons sur ces marches,—et tendant vers lui, de sa main noire, ridée, décharnée, une sébile. D'abord il a peur et recule, comme fasciné par cette hideuse apparition.

Mais, derrière la pauvre, il voit sourire d'un air suppliant une petite tête brune et mutine: yeux noirs pleins de feu, dents blanches, cheveux ardents et presque crépus, le tout encadré dans les linceux usés d'une toile grossière. Il croit voir remuer les lèvres de ce visage. Il s'approche involontairement, rassuré, curieux, et il entend ces mots dit par la vieille et plaintivement répétés par la petite aux cheveux crépus:

—J'ai faim!

Il court alors vers dona Rosario,—et, à son tour, tendant la main, il s'écrie:

—Une pauvre, mère!

La pieuse femme le regarde en souriant et lui met une piastre dans sa petite main.

—Va, mon enfant, dit-elle, cette aumône sera douce à Dieu.

Le petit Cristoval saute de joie et s'élançe vers la mandiante.

Le doux hymne des orgues s'élève dans le silence, et peu à peu remplit les arceaux de ses vibrations de plus en plus puissantes et bientôt formidables. Le chant des prêtres éclate à son tour, et toutes les âmes s'élèvent vers Dieu avec cette harmonie sacrée et se détachent de la terre.

Cependant, tout à coup, au milieu de sa ferveur, il semble à Dona Rosario que la Vierge vient de serrer contre son cœur le niño divin, avec le geste frémissant de la peur. Eblouie, émue, éfarée d'un sinistre pressentiment, elle sent comme un vide autour

d'elle : à ses yeux fascinés il semble que l'église devient déserte, que cette foule agenouillée n'est qu'une foule illusoire, que ces voix qui prient se sont éteintes, que le silence se fait autour d'elle; d'où vient cette étrange hallucination ?—son enfant n'est plus là.

N'y a-t-il pas chez tous ceux qui aiment, et surtout chez les femmes, pour qui l'action extérieure est si nulle, une force de concentration rêveuse qui leur permet d'envelopper les êtres aimés d'une sorte d'aimant moral, propre à les avertir des dangers inconnus et des pièges invisibles ?—C'est comme une sorte de seconde vue, qu'on est convenu d'appeler vulgairement pressentiment.

Dona Rosario se retourne vivement. D'un coup d'œil elle a sondé tous les recoins de la chapelle. Rien. D'un bond elle est au seuil de la chapelle et regarde. Son enfant n'est plus dans l'église. Elle s'appuie à la grille, car son cœur défaille, et elle sent ses genoux plier. Mais elle sourit et se rassure. Cristoval perdu ! c'est impossible. Folie de mère ! L'enfant est espiègle ; il se joue de la terreur maternelle, comme lorsqu'il se cache au logis dans les plis de ses mantilles. Elle va bien le gronder tout à l'heure ! Cependant sa voie est étranglée en demandant à une femme agenouillée devant elle :

— Avez-vous vu mon enfant ?

— Le petit aux boutons d'argent, Senora, répond la dame. Oh ! le joli enfant, et que vous êtes heureuse d'être sa mère.

— Bien heureuse, dit Rosario les yeux égarés, et elle reprend avec impatience :—L'avez-vous vu ? où est-il ? est-il sorti de la chapelle ? dites, dites donc !

— Je ne sais, chère dame : mais ne parlez pas si haut.

— La messe n'est pas finie, dit aigrement une autre.

— On nous regarde, ajoute la première.

Mais dona Rosario ne les écoute pas. Elle court à une manola qui la regarde avec émotion, et, la secouant par le bras, d'un ton bref, elle lui dit :

— Et vous ?

— Celle-ci va lui répondre. Mais la clochette de l'enfant de chœur résonne : tous les visages se baissent vers la terre. En vain, la pauvre Rosario reste debout, frémissante, pleine d'angoisse, nul ne lui répond. Enfin les gens prosternés se relèvent et la manola compatissante dit à Rosario :

— Je l'ai vu rôder autour de la chaire de Saint-Sébastien avec de grands yeux étonnés.

— Eh bien ! dit la mère, la fièvre dans le regard.

— Je crois qu'il se sera caché dans la chaire, pour vous effrayer.

Rosario s'élançait vers la chaire.

Cette chaire de Saint-Sébastien est de velours cramoisi en broderie d'or, couverte de chagrin et garnie de clous d'or ; le tour est orné de grandes glaces, et du milieu de son impériale s'élève un petit clocher rempli de clochettes d'or.

Mais là non plus, la mère ne voit pas son enfant ; alors elle frissonne sous sa mantille que froissent ses doigts crispés ; elle croit sentir sa raison vaciller dans son cerveau ; mais elle se roidit contre son désespoir, elle comprend qu'il lui faut du calme, de la présence d'esprit. Elle redevient calme. Quel calme !

— Folle ! misérable ! murmure-t-elle. J'ai oublié mon enfant. Je n'ai pas veillé sur lui. Je suis une mauvaise mère. Mais on me le rendra.

On s'agite, on fait tumulte dans la chapelle ; des regards irrités se tournent vers elle : elle sort de l'église.

Sur la place, elle voit danser, tournoyer, tourbillonner dans des

cercles de carton doré une petite gitana aux cheveux crépus, dans lesquels brillent quelques jetons de cuivre moins ardents que ses grands yeux sauvages, à moitié couverte de loques aux couleurs criardes, rouge et bleu, cognant de ses doigts maigres un tambour de basque, chantant, d'une voix enrouée et essouffée, une chanson bizarre lorsqu'elle cesse de tourner, pour tendre sa sèbile aux groupes qui s'arrondissent en cercle de spectateurs autour d'elle.

Un souvenir jaillit à la pensée de dona Rosario.

C'est bien là cette petite mendiante qui se cachait derrière la vieille. La mère ne les avait pas regardées, mais elle les avait vues lorsque le petit Cristoval était venu chercher la piastre.

Rosario fend le cercle de soldats, d'oisifs, d'aguadores, elle se jette comme une lionne sur la petite gitana, et lui crie au visage :

— Est-ce toi qui a volé mon enfant ?

La gitana reste interdite, pâle, tremblante.

— Voleuse d'enfant ! répète la mère. Où est mon petit Cristoval ? Répondras-tu ? Voyons donc ! Et elle la secoue brusquement, violemment ; mais la petite reste muette. On s'écrie, on se presse autour de l'enfant ; le peuple s'émeut et menace de la lapider ou de la jeter à l'eau ; on crie : A la sorcière ! les alguazils arrivent, la gitana tombe à genoux et demande grâce. La mère implacable répète toujours :

— Rends-moi mon enfant ! qu'as-tu fait de mon enfant ? aie pitié de moi, ou je n'aurai pas pitié de toi !

Mais la gitana ne pouvait rien dire, sinon qu'elle a obéi à la vieille mendiante qui l'a renvoyée de l'église au moment où le petit Cristoval s'approchait, en lui ordonnant d'aller l'attendre sur la place.—On l'emmène en prison, pour lui en rouvrir le lendemain la porte et la rejeter sur le pavé. Le pavé est son gagne pain.

Cependant Rosario reste consternée comme une statue de la douleur, sans voir cette foule qui l'entourne, qui la plaint et la regarde. Alors quelqu'un de la foule s'approche :

— Senora, je vous plains ; mais rassurez-vous !

— Me rassurer !

— L'enfant se sera égaré.

— Perdu ! perdu !

— Quelque âme charitable l'aura ramené au logis.

— Quelle idée ! et moi qui reste là. Folle !

— Êtes-vous retournée chez vous, Senora ?

— Non ; j'y cours !

Quoiqu'elle tremble à la pensée de perdre son dernier espoir, — de trouver son logis vide et muet, — elle part résolument. Mais au même instant, quand elle se souhaite des ailes pour aller plus vite, une main de fer la retient.

— Prenez garde ! lui dit-on.

Et aussitôt une foule de voix s'écrient :

— A genoux ! à genoux !

Une procession sort de l'église.

Dona Rosario essaie en vain de faire quelques pas ; les voix tonnantes de tous ceux qui la plaignaient tout à l'heure redisent menaçantes :

— A genoux ! à genoux !

La procession défile ; on porte le saint sacrement à un grand d'Espagne qui se meurt.

Et pour des Espagnols, en pareil cas, tout doit s'arrêter, vengeances, justice, colère et pitié.

Rosario reste immobile.

— A genoux donc devant Dieu, si vous voulez que Dieu vous rende votre enfant, lui dit une femme du peuple, et la pauvre

mère tombe agenouillée sur la terre ; le cœur mordu par l'angoisse, palpitante, comptant les minutes et les secondes, elle regarde défiler lentement la procession silencieuse.

Et dans ce silence elle écoute, comme si la voix du petit Cristoval allait résonner joyeusement à ses oreilles. Ceci, Madame, est un trait caractéristique des mœurs espagnoles. Souvenez-vous que c'est en Espagne que l'étiquette défendait de toucher à la reine, même pour la sauver lorsque son cheval emporté allait la broyer sous ses sabots ferrés d'argent ; que l'étiquette défendait à tout autre qu'à tel noble camérier d'éteindre le brasero dont la vapeur asphyxiait son roi esclave ; qu'un courtisan brûlait son palais où il avait dû donner l'hospitalité à un traître par ordre de l'empereur Charles-Quint,—et qu'un jeune seigneur incendiait sa maison, afin de sauver sa dame dans ses bras.

Cependant le temps passe, terrible dans sa rapidité comme l'éclair et la foudre ; dona Rosario se relève et va droit devant elle comme une idiote.

Tantôt elle regarde le ciel, comme si elle cherchait une trace dans l'air ; tantôt ses yeux sont fixés à terre, comme si elle cherchait l'empreinte de deux petits pieds sur le sol.

Enfin elle arrive à son logis et le trouve vide. Là où cette douce voix retentissait, bruyante, joyeuse, étourdie, le silence est morne. Au haut de l'escalier, elle rencontre son mari, don Andrés. Deux interrogations se croisent :

—Où est Cristoval ?

A cette double question, pas de réponse. Le mari reste stupéfait de douleur. Ce fiscal était père ; il tenait à l'humanité par ce côté sacré. Les tigres aiment bien leurs petits.

La mère veut descendre l'escalier et courir, Dieu sait où, dans la rue, dans les champs, dans la montagne. Mais elle tombe sur les marches, épuisée, et sa tête se meurtrit aux ciselures de fer de la rampe. Elle se soulève un peu la figure sanglante, et pousse don Andrés :

—Mais allez donc ! mais courez donc ! mais cherchez le donc !

Le mari hébété descend l'escalier, et la mère reste évanouie sur les marches.

L'enfant ne se retrouve pas.

A partir de ce jour, dona Rosario prit le deuil et ne sortit plus de chez elle que pour aller à Notre-Dame d'Atocha, dans la chapelle où elle croyait toujours voir son enfant, où elle l'avait vu pour la dernière fois, où elle l'avait perdu, où elle espérait le retrouver un jour.

Chez elle, quelle nuit sombre ! Plus d'enfant derrière les buissons du jardin. On donne la volée aux oiseaux de la volière. On brise la barrière toute chargée de plantes grimpanes qui entoure la pièce d'eau ; nul enfant, bruit et joie de la maison, ne peut y tomber désormais ! O cheveux blonds lissés avec amour, petites mains jointes pour la prière, qu'êtes-vous devenus ?—A cette heure, Cristoval tremble peut-être en haillons dans la poussière du chemin, sous le bâton d'un mandiant ; sans pain dans son écuelle ; la joue maigre et pâle, ses doux yeux ternis par les larmes. A cette pensée, le cœur de dona Rosario se brisait.

Les semaines, les mois, les années se passèrent.

Le père s'était consolé ! Don Andrés était un véritable homme de justice, sec, pédant, cruel et cupide ; l'habitude de voir le crime de près lui avait fait un cœur de bronze. Il était le digne représentant de cette morale facile qui consiste à jeter l'anathème sur le pauvre diable qui vole un pain pour nourrir ses enfants criant la faim, et à donner une poignée de main au riche banque-

rotier qui va reprendre les affaires. Pour lui, le succès justifiait toujours les moyens. Dans son métier de fiscal, il eut beau jeu pour mettre ses principes en pratique. Il fit marché du sang, de la vie et de l'honneur de malheureux qui valaient souvent mieux que lui. Sangsue avide, il se servit de son pouvoir pour pressurer comme une éponge toutes ces misères qui relevaient de lui. Les voleurs éhontés, qui pouvaient gonfler de piastres les poches de sa robe de fiscal, trouvèrent en lui un avocat. Les prévenus politiques seuls ne purent jamais le corrompre, ni par les prières de leurs femmes, ni par les pleurs de leur mères, ni par les sanglots de leurs filles ; les piles de quadruples même virent échouer leur éloquence en pareil cas. Citons un trait sur cent.

Un soir, il était depuis deux mois fiscal à X..., en Biscaye, un homme embossé dans son manteau, comme disent les Espagnols, entre dans sa chambre à l'improviste. Le fiscal surpris, peut-être un peu effrayé, se lève :

—Qui êtes-vous ? Qui vous a ouvert la porte de la maison ?

—Ton vieux Perez qui m'a reconnu, répond l'inconnu. Auras-tu moins de mémoire que lui.

Il ouvre son manteau, se jette dans les bras du fiscal, le serre sur sa poitrine.

Don Andrés se dégage, le regarde fixement, et recule blême comme un mort.

—Diégo Figueroa !

—Eh bien ? oui, Diégo, le frère de la Rosario. Mais ne perdons pas de temps en surprise et en exclamations. Tu dois avoir une cachette ici ?

Troublé, ému, bouleversé, dont Andrés fait cependant un signe de dénégation.

—Je suis poursuivi continue Diégo. Il faut que tu me caches ; je suis de ceux qui ont crié vive la constitution, et les partisans del Rey Netto ne plaisantent pas, tu sais. Il s'agit de me fusiller si l'on me trouve ; ce n'est pas que je craigne la mort, mais je suis jeune, j'ai encore ma mère, et si je puis gagner les Pyrénées..

—Je n'ai pas de cachette, murmure d'une voix étranglée don Andrés.

—Et cela t'effraie déjà pour moi, bon frère ! Mais sommes-nous fous de trembler, qui diable s'avisera de chercher un ami de la constitution chez le fiscal de la province ?

Et Diégo se met à rire avec cette bonne humeur et cette charmante insouciance qui n'appartient qu'à la jeunesse.

Jugez, Madame, des transes de don Andrés. Il donne son beau-frère à tous les diables. Il craint qu'on ne l'ait reconnu ou vu entrer ; qu'on n'entende sa voix. La sueur perle à ses cheveux hérissés.

Cependant, que faire ! Don Andrés balbutie et se trouble, si bien que Diégo s'aperçoit de son embarras, rougit et dit sèchement :

—Ne croyez pas, Andrés, que je veuille compromettre le mari de ma sœur. Si vous ne pouvez me recevoir, je pars !

Et le généreux jeune homme, quoique sachant bien que la mort l'attend au seuil de la maison du fiscal, reprend son manteau qu'il avait jeté sur une chaise, et se dirige vers la porte sans que don Andrés l'arrête par un seul mot.

En ce moment, dona Rosario, avertie par Perez, se précipite dans la chambre, prend Diégo par le bras et le conduit dans une de ces caches pratiquées dans l'épaisseur des murs, et qui datent, en Espagne, de la domination des Maures. Tout cela est fait avec la promptitude de l'éclair, et sans qu'une seule parole soit prononcée de part et d'autre.

Presque aussitôt des coups de crosse de fusil font gémir la porte de la maison.

— Ouvrez, crie à Pérez le digne fiscal qui a retrouvé sa voix et son énergie, quoique son visage portât encore l’empreinte d’une effrayante pâleur. Lui-même descend au devant des nouveaux venus. C’est un officier du régiment de Zamora, suivi de quelques soldats. L’officier salue don Andrés, et lui dit d’une voix brève :

— Señor fiscal, on a vu entrer ici un homme enveloppé d’un manteau, il y a quelques minutes.

— C’est vrai, répond Andrés.

— Et cet homme a été reconnu pour don Diego Figueroa, votre beau frère.

— C’est parfaitement juste.

— Vous avouez, c’est bien. Ainsi, vous l’avez accueilli, vous lui avez donné l’hospitalité ?

— Je l’avoue.

— Vous l’avez caché ou vous lui avez donné les moyens de fuir ?

— N’allons pas si vite, Señor, répond don Andrés en relevant fièrement la tête. Auriez-vous par hasard quelque cousin en-vieux de ma place ?

— Que voulez-vous dire ? demanda l’officier surpris.

— Je veux dire que je connais mon devoir, Señor, et que je n’y failirai pas. Oui, le coupable Diego est venu chercher asile dans ma maison, mais il n’y a trouvé qu’un cachot. Oui, don Diego est, non pas caché, mais emprisonné ici : loin de l’aider à fuir, je ne l’ai accueilli chez moi que pour le livrer à la justice.

L’officier recule épouvanté : il n’ose en croire ses oreilles ; il ne peut penser que cette infâme trahison soit une vérité ; sans doute don Andrés se joue de lui et se calomnie.

Mais don Andrés le conduit lui-même à la cache où Rosario avait entraîné son frère. On l’y trouve sous un amoncellement de robes et de mantilles de la pauvre femme, derrière la ruelle de son lit, tandis qu’elle feignait de dormir, la malheureuse. Je ne vous décrirai pas cette scène : il est des choses que le cœur comprend et que le récit glace. Diego ne regarda pas don Andrés. Il releva et embrassa Rosario, qui se traînait à ses pieds et embrassait ses genoux avec des larmes et des cris convulsifs en lui demandant pardon, et il lui dit seulement ces mots :

— Pauvre sœur !

Don Diego fut fusillé le lendemain. Il fixa hardiment ses yeux sur les canons de fusils braqués devant lui et commanda le feu. Il ne fut que blessé à la première décharge, blessé aux deux bras et au cou. Il se releva, mit la main sur son cœur et commanda la seconde décharge, en disant avec une sorte de joie naïve :

— Il ne bat pas plus vite.

Cette fois, il ne se releva pas.

Plusieurs de ses compagnons, amis de la constitution, traqués, désespérés, sans ressources, se réfugièrent dans les montagnes de Sant-Adrian, qui sont entre Saint-Sébastien et Gabreta, bourg de la province d’Alava, en Biscaye. Là, il menèrent bientôt la vie de guerilleros et de bandits.

On les poursuivit avec beaucoup de rigueur. Mais les paysans, qui avaient pitié de leur détresse, les protégeaient, et ils ne tardèrent pas à se rendre redoutables sous le nom de *Trabucaires*. On leur donnait ce nom parce qu’ils n’avaient pour armes que de vieux mousquets appelés en espagnol *trabucos*. Avec ces trabucos ils mettaient à contribution les riches voyageurs, et, grâce à ces aumônes forcées, ils parvenaient à vivre et à renouveler leurs haillons. Mais quand l’hiver eut rendu les communications plus

rare, leur situation devint très précaire. Sur ces entrefaites, don Andrés de Solis fut mandé en Castille par un vieil oncle avaré dont il devait hériter, et qui était atteint d’une maladie mortelle. Malgré le fâcheux état des routes, que les glaces et les neiges rendaient presque impraticables, il n’hésita pas à partir.

Lorsque la voiture de don Andrés se fut engagé dans les défilés de la sierra de Sant-Adrian, le fiscal se sentit involontairement envahi par un pressentiment mélancolique.

Ces montagnes, couronnées de pins d’une hauteur extraordinaire, sont si escarpées que le chemin semble grimper comme un chamois pour en atteindre le sommet. Tant que la vue peut s’étendre, on ne voit que des déserts coupés de ruisseaux clairs comme du cristal.

Vers le haut de la sierra, un énorme rocher s’élève au beau milieu de la route, comme pour fermer le passage et séparer ainsi la Biscaye de la Vieille-Castille.

Sous cette masse de pierre, je ne sais quel roi d’Espagne a fait percer une route par où passent les voyageurs, et qui ne reçoit de jour qu’à la faveur des ouvertures que ferment de grandes portes. Sous cette voûte, on trouve une hôtellerie abandonnée l’hiver à cause des neiges.

Au sortir de la route souterraine, la voiture de don Andrés passa devant une petite chapelle de Sant-Adrian, et il se rappela avec une secrète terreur que les *Trabucaires* avaient dit-on arrêté plusieurs voyageurs aux environs de cette chapelle, voisine de la plupart des cavernes qui leur servaient de refuge, et qui de tout temps avaient été les repaires des voleurs de la contrée.

A partir de la chapelle, la route commençait à descendre.

La voiture n’avait pas dépassé de cinquante pas la chapelle, que dix hommes cachés au coude du chemin, dans les anfractuosités des rochers, se levèrent, le trabuco au poing, et se jetèrent au devant des chevaux. La voiture s’arrêta, les portières sont ouvertes.

— Descendez ! et visage contre terre ! crie le chef de la bande, hardi jeune homme qui a un regard d’aigle.

Don Andrés montre son visage blême, et dit d’une voix qu’il essaie de rendre menaçante :

— Arrière, ladrones ! je suis le fiscal don Andrés de Solis.

A ce nom, dix cris sauvages retentissent, dix trabucos se tournent vers la poitrine du misérable.

— Don Andrés le demandeur de têtes ! don Andrés l’avare ! don Andrés l’usurier ! hurlent tous les trabucaires, dont les regards le foudroient.

— Mieux que cela, dont Andrés le traître ! dit d’un ton calme, mais écrasant de mépris, le jeune chef, qui détourne doucement de la main les mousquets et s’avance pour regarder curieusement la tête du fiscal.

Mais, aussitôt, ils reculent tous deux épouvantés. Chacun d’eux retrouve les traits de son visage sur le visage de l’autre. C’est une incroyable ressemblance. Don Andrés seulement semble porter le masque ridé et décoloré de la physionomie audacieuse et fière du jeune homme. Du reste, même sourcils épais, même front large et bombé, mêmes lèvres saillantes, même nez aquilin.

— Ton nom ? demande don Andrés d’un son de voix guttural.

— Cristoval le trabucaire ! Je n’en ai pas d’autre, répond le hardi compagnon.

— Mon fils ! dit Andrés en lui tendant les bras, des larmes dans les yeux, oubliant sa peur, ne voyant plus autour de lui ni les

trabucos braqués, ni les abîmes béans, ne voyant que son image vivante, jeune, fière, vaillante.

Cristoval sourit, regarde ses compagnons, prend le bras de don Andrés, le pousse sur le sol, et lui crie :

— Face contre terre, vieux traître.

Mais le fiscal ne bouge pas ; deux larmes tombent de ses yeux sur ses joues jaunâtres, et il lui répète :

— Tu es mon fils, mon fils perdu, mon fils volé tout enfant.

Le sauvage Cristoval le regarde fixement dans les deux yeux, puis il semble réfléchir un instant en tordant gravement sa longue moustache dans ses doigts. Enfin, il fait signe aux autres trabucaires de s'éloigner un peu, et il dit au fiscal :

— Prenez garde, don Andrés, ne croyez pas nous échapper par quelque ruse infâme. Peut-être dites-vous la vérité, car je suis en effet un enfant ramassé sur le pavé. J'ai le malheur de vous ressembler étrangement ; mais du moins je vaud mieux que vous, et ma mort ne déshonorerait pas ma famille, si j'en ai une, tandis que votre vie a déshonoré la votre. Vous regrettez sans doute de retrouver un fils dans les rangs de ces misérables trabucaires que vous traquez comme des bêtes féroces. Moi je méprise et je hais le fiscal don Andrés, comme le Judas qui a vendu son Dieu. Votre robe de fiscal et votre or sont tachés du sang des vôtres : rappelez-vous Diego Figueroa. Si j'étais sûr d'être votre fils, je me briserais le front contre un de ces rochers pour expier ce malheur et ne pas supporter cette honte. Mon vrai père, c'est le contrebandier Xicarragua, qui m'a appris à me servir du trabuco et à jouer de la navaja (1). Cependant je veux me conduire envers vous comme si j'étais véritablement votre fils.

Don Andrés laisse échapper un mouvement de joie et presse la main du trabucaire. Cristoval le repousse avec calme.

— Mon père, continue-t-il, une mort honorable et volontaire a suffi quelquefois pour effacer tout un passé criminel et vil. Voici un pistolet. Tuez-vous. Si nous sommes du même sang, vous comprendrez que ma proposition vous honore, et vous n'hésitez pas. Acceptez, et je vous avoue pour mon père à la face de tous mes compagnons.

Les genoux de don Andrés plient sous lui ; son front devient crayeux, et ses lèvres tremblent.

Le farouche trabucaire hausse les épaules :

— Ame de fiscal, âme de lâche, dit-il. Je ne suis pas de votre indigne race. C'est bien. Vivez, vivez dans le mépris de tous ! Mais silence sur tout ce qui vient de se passer ; ne m'outragez plus en m'appelant votre fils, ou je me venge aussitôt de cette insulte.

— Oh ! pourquoi Rosario n'est-elle pas ici, s'écrie le fiscal. Vous n'oseriez pas la renier, elle.

— Rosario, la sainte femme, la sœur de Diego, dit le trabucaire, l'ange lié à ce démon serait ma mère. Dites-lui, don Andrés qu'elle me reverra.

— Malheureux ! vous oseriez reparaitre dans une ville sans avoir obtenu votre grâce ; mais ce serait la faire mourir mille fois, votre mère. Quittez plutôt ces fugitifs désespérés, et venez avec moi.

— Pour qu'on dise : Tel père, tel fils ! n'est-ce pas, interrompt Cristoval avec dédain. Les traîtres, don Andrés, ne chassent pas toujours de race. Dites à dona Rosario qu'elle me reverra bientôt. Voilà tout.

(1) Couteau-poignard.

Puis il commande d'un geste aux trabucaires qui ont dévalisé la voiture d'y jeter le fiscal et de le laisser continuer sa route. Pour eux, ils disparaissent comme des ombres, et ce qu'il faut admirer, Madame, en voyant cette obéissance dévouée au chef, c'est que ces malheureux ne parlaient au premier moment, les uns que de suspendre le fiscal la tête au dessus d'un abîme qui s'ouvrait à deux pas, noir et profond comme la gueule de l'enfer ; les autres, de lui clouer les pieds dans un brasero enflammé, et que le contrebandier Xicarragua proposait de lui couler de l'or dans les oreilles, puisqu'il aimait tant l'or. Dans ce péril extrême, Rosario sauva don Andrés par la seule magie de son nom.

Mais vous avez sans doute hâte, madame, de connaître le dénouement de cette terrible historiette. Moi-même je suis pressé d'en finir avec un souvenir douloureux. L'été qui suivit la scène de la sierra Sant-Adrian, de grandes courses de taureaux furent annoncées à Valladolid. Vous savez la passion féroce des Espagnols pour ce genre de divertissement ; on accourt de vingt lieues à la ronde. Dois-je avouer ma faiblesse ? Je voulais voir si je serais ému ou révolté. Chose étrange que l'horrible attrait offert par toutes ces luttes où la vie est réellement en danger, où l'adresse et la force de l'homme sont aux prises avec les instincts violens ou perfides des bêtes redoutables !

Quand j'entrai dans le cirque, j'eus comme un éblouissement. Le double amphithéâtre et les loges de la place de taureaux semblaient crouler sous l'innombrable foule entassée. L'air brûlait ; on respirait du feu. Je ne m'étais décidé qu'un peu tard, de sorte que je n'avais pu trouver place que sur *las gradas del sol*, bancs exposés à l'ardeur du soleil dans le *tendido*, amphithéâtre découvert où le peuple s'amoncele.

Je n'abuserai pas, madame, de ma bonne fortune de voyageur pour allonger mon récit par des descriptions pittoresques qui ont été faites mille fois. Le signal venait d'être donné par l'alcade ou le corrégidor, je ne sais trop au juste. Les toreros s'étaient éparpillés dans l'arène comme une nuée d'oiseaux brillans.

Un voisin complaisant m'apprit que ceux qui étaient armés d'une épée portaient le nom de *matadores* ou *espadas* ; ceux qui faisaient voltiger leur manteau dans leurs mains et n'avaient pas d'autre arme à opposer à la furie des taureaux, c'étaient les *capeadores*. Les *banderilleros* devaient piquer dans le cou de la bête des flèches que les Espagnols nomment *banderillas*. Quant aux *picadores* c'étaient les combattans à cheval et armés de la lance.

Tous les braves à pied portaient la *montera*, sorte de bonnet noir orné de rubans noirs ; mais leurs manteaux de soie étalaient au soleil des couleurs écarlates ; leurs costumes de *majos* étincelaient de pierreries, de paillettes d'or et d'argent, au soleil ardent.

Les *picadores* se rangèrent le long de la barrière, non loin de la porte du *toril* (écurie où mugissent les taureaux affamés). Deux alguazils allèrent ouvrir en tremblant cette porte fatale.

Un magnifique taureau de Ciudad-Real, à robe fauve, se précipita dans l'arène aux applaudissemens du peuple. Les alguazils s'enfuirent. Un homme caché derrière la porte, la referma avec une promptitude merveilleuse et grimpa comme un chat sur le toit de l'écurie, grâce à une échelle qu'il retira aussitôt derrière lui.

Les dards aigus et garnis de papier découpé auquel on mettait le feu commencèrent à pleuvoir sur le taureau à son premier bond. La morsure de ces javelots de flamme l'étourdit. Il resta un moment immobile, le regard vague, la tête basse, battant ses larges flancs de sa queue. De tous les balcons et de tous les échafauds, une grêle insolente de huées et de sarcasmes tomba sur sa

lâcheté. Il n'y avait pas un enfant qui ne le menaçât du poing. Soudain un frémissement horrible secoua tous ses membres. Cette fois les jeunes manolas elles-mêmes levèrent sur lui leurs doigts roses en signe de mépris et crièrent :

— Toro malo ! (mauvais taureau !)

Les *picadores* s'avancèrent vers lui, il recula. Il recula devant l'épée des matadores, devant la *muleta*, petit drapeau rouge attaché à une baguette qu'agitaient les chulos, devant les manteaux écarlates des *capeadores*, comme devant les lances et les banderilles.

Alors ce fut une explosion de fureur parmi les spectateurs, qui se levèrent tous, aux *gradas cubiertas* comme au *tendido*, et crièrent d'une voix unanime :

— Les chiens ! les chiens !

Les toreros se retirèrent à une autre extrémité de l'arène.

Tous les yeux se tournèrent vers la loge du corregidor, qui seul pouvait accorder cette faveur au public exaspéré. Ce magistrat sourit avec bienveillance, et accorda les chiens d'un signe de tête. Je remarquai dans sa loge une femme vêtue de deuil, pâle et triste, mais dont le visage conservait encore les traces d'une grande beauté. Elle semblait assister à la *corrida* comme une morte ou une statue. Son regard n'était pas vague mais fixe ; il contemplait quelque chose d'invisible pour tout autre qu'elle.

— Connaissez-vous le nom de cette dame ? demandai-je à mon obligéant voisin.

— C'est dona Rosario de Solis, me répondit-il, la femme du fiscal don Andrés, une sainte qui fait son purgatoire sur terre, car Dieu lui a laissé son mari et a permis qu'on lui volât son fils tout enfant. Depuis ce temps, elle ne voit que lui dans sa pensée, et elle attend. Elle serait aussi bien dans son oratoire que dans la loge du corregidor. C'est une bonne place perdue, ajouta-t-il avec un soupir de regret et d'envie.

Un chulo entra dans l'arène, menant en laisse deux énormes dogues. C'était un beau garçon, bien découplé, aux sourcils épais, au front large, aux lèvres souriantes au nez aquilin. Seul, peut-être, je fis attention à lui. La foule regardait les dogues, les vrais adversaires du taureau.

Dès qu'ils furent à vingt pas de l'ennemi, la main du chulo lâcha les mouchoirs passés autour de leurs cous, et ils se précipitèrent avec furie sur la bête poltrone, cherchant à lui mordre les oreilles et à s'y attacher.

Mais le taureau avait redressé sa tête morne, et le rayonnement de ses prunelles glissait patiemment vers le chulo, qui ne portait à sa ceinture que la *cachete*, sorte de poignard qui sert à frapper le terrible animal au front.

Les chiens se suspendirent à ses oreilles. Il les secoua par des coups de tête terribles, les fit tourner comme une fronde, se fouetta furieusement les flancs de leurs corps allongés. Ils ne lâchèrent pas prise ; mais lui, insensible à la douleur, frappa la terre d'un pied robuste, et s'éleva en l'air par un effort si épouvantable, qu'il alla retomber lourdement à deux pas du chulo. Il attacha ses yeux livides sur la veste incarnat du malheureux, et puis pencha sa tête en avant pour l'enlever sur ses cornes. Un cri s'éleva alors et s'éteignit dans le silence effrayant de la foule. Mais ce n'était pas le chulo qui l'avait jeté, car au même instant il s'élançait par un bond hardi et impétueux sur le dos de son ennemi, et le saisissait témérairement par les cornes.

Alors j'entendis crier avec fureur : *Viva el chulo !*

Les femmes secouèrent sur l'arène les parfums de leurs mouchoirs et de leurs écharpes. Je regardai la loge du corregidor. Je

vis dona Rosario cramponnée au rebord de la loge, à demi penchée en dehors comme folle d'enthousiasme, et je la montrai à mon voisin en lui disant :

— Voyez si la femme du fiscal ne prend pas intérêt à la course.

Il jeta aussitôt un coup d'œil curieux de ce côté ; mais déjà dona Rosario s'était rejetée au fond de la loge, sur un signe de son mari qui lui avait sans doute fait observer qu'elle allait attirer sur eux l'attention du public.

Le chulo, lui aussi, malgré sa terrible position, tournait avidement les yeux vers la loge du corregidor, et son regard avait dû se croiser avec celui de dona Rosario.

En ce moment, la lutte du brave et du taureau devenait affreuse. Ce dernier labourait la terre du pied en mugissant, et faisait tourbillonner autour de lui la poussière ; ses yeux s'ensanglantaient, et, quand il bondissait frénétiquement avec son étrange fardeau, on eût dit d'un monstrueux centaure. Deux fois les dogues lâchèrent prise, et se mirent à aboyer faiblement, ce qui est chez eux un signe de détresse.

Mais, sur un cri du chulo, ils s'attachèrent de nouveau à ses oreilles, quoiqu'ils fussent sanglants, meurtris, à demi morts.

Enfin, au moment où l'on croyait que le chulo allait se laisser tomber d'épuisement sur le sable, il s'éleva sur le dos du taureau comme un danseur sur une corde tendue, et glissa à terre avec la rapidité d'un éclair.

Le taureau se jeta de tout son élan sur la trace du chulo, traînant les dogues après lui. Ils firent une fois le tour de la lice, puis le chulo s'arrêta résolument sous la loge du corregidor, et faisant volte-face, il tira son poignard de la ceinture et attendit, le front pâle, mais le regard fier, l'attaque du taureau.

La foule applaudit. Décidément, la péripétie approche.

Les deux dogues viennent rouler, éventrés, aux pieds du jeune homme, et lui jettent en gémissant comme un dernier regard de reproche : sans doute le chulo était leur maître. Il frissonne en les voyant mourir, disloqués et rompus.

— Il a peur, s'écrient déjà quelques voix.

Mais le chulo sourit et fait un pas vers le taureau, qui arrive sur lui plus lentement et avec une hésitation visible. Nul doute que son court poignard ne se plante dans un instant entre les deux cornes, à la suture des os, endroit très délicat, mais large tout au plus comme un réal. Le taureau est condamné d'avance.

En ce moment, une certaine agitation se manifeste aux portes des barrières parmi les volontaires royaux qui les gardent ; deux hommes noirs entrent dans la loge du corregidor, qui s'émeut, se lève et parle vivement au fiscal. Don Andrés se trouble. Déjà quelques mots courent dans la foule comme l'étincelle qui va faire jaillir une incendie. J'entendis résonner les mots de proscription, de trabucaire, de chulo. Au même instant, une femme se dresse debout dans la loge, se penche, l'œil ardent et fixe sur l'arène, et, tendant sa main avec un geste impérieux vers l'arène, crie au jeune torero d'une voix qui n'avait plus rien d'humain :

— Muere, chulo ! meurs, chulo.

Le jeune homme lève les yeux vers la loge, s'incline comme s'inclinerait un fils sous la bénédiction d'une mère, il jette dédaigneusement la *cachete* sa seule arme, au front du taureau, et, désarmé, les bras croisés sur sa poitrine, le regard toujours fixé avec une douceur et une effusion sereine sur dona Rosario (car c'était elle), attend le coup de grâce, quoique l'haleine enflammée du taureau baignât déjà son visage.

Le formidable animal secoua la crinière de banderilles dont son cou était hérissé, et, enlevant le pauvre diable, le fit sauter à

vingt pieds en l'air trois ou quatre fois de suite. Il prenait plaisir à sa vengeance.

Pendant l'entr'acte, j'appris que le chulo n'était autre que le trabucaire Cristoval, le fils de don Andrés. Il avait été trahi par un banderillero qui lui avait facilité l'honneur de paraître à la Corrida ; la justice, avertie, devait le faire saisir à la sortie de l'arène. Dona Rosario n'avait pas voulu que son enfant fût déshonoré, et elle lui avait ordonné de mourir au milieu de son triomphe. Cristoval, digne de ce grand cœur, avait obéi.

Cet incident me laissa une impression pénible, et je ne me sentis pas la force d'assister à la Corrida qui débutait si singulièrement. Je me retirai et cédai ma place à un pauvre aguador, amateur passionné, qui, n'ayant pu payer pour entrer, restait aux

portes du cirque afin de voir passer le corps des chevaux et des taureaux tués, à mesure que les mules les enlevaient et les traînaient sur le sable au matadero ou charnier.

Dona Rosario de Solis et son mari ne quittèrent la loge du corregidor qu'à la fin de la course. La pauvre femme s'enferma dans son oratoire et y mourut deux mois après, victime des macérations et des jeûnes excessifs qu'elle s'imposa pour expier ce qu'elle appelait le crime de son orgueil.

Don Andrés a conservé sa place.—Il laissera à ses neveux, les fils de Diégo Figueroa, une immense fortune, car il ne s'est pas remarié.

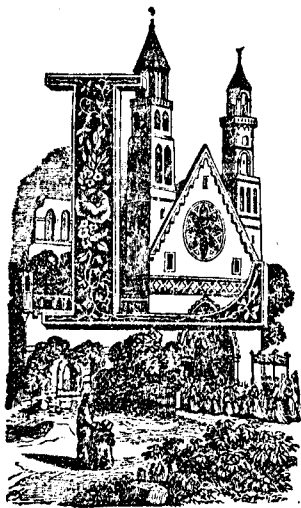
EMMANUEL GONZALEZ.

LITTÉRATURE CANADIENNE.

CHARLES GUÉRIN.

SECONDE PARTIE.

III. — UN PREMIER AMOUR. (Suite). *



Le traineau dans sa chute frappa avec force contre les débris d'un vieux tronc d'arbre, et la violence de la secousse lança le jeune homme d'un côté et la jeune fille de l'autre, mais de manière que l'un fut sauvé et l'autre dans le plus grand danger. Charles en se relevant put voir Marichette qui serrait de toutes ses forces la tige dure et flexible d'un arbuste précisément au-dessus de l'endroit le plus perpendiculaire de la coulée. Il n'hésita point un instant, sauta par dessus le cheval et la voiture enfoncés dans la neige amoncelée autour du tronc d'arbre, et s'élança au secours de la malheureuse enfant. Mais il mit trop d'ardeur dans son dévouement, le pied lui glissa, et à son tour il se vit suspendu entre la vie et la mort. Tombé de manière à ce que sa tête dépassait l'angle d'un rocher, recouvert de glace, il se sentait glisser lentement, dans l'abîme..... Toute la puissance de sa volonté concentré par l'instinct de sa conservation, toute la force de ses muscles contractés, tous les efforts qu'il pouvait faire

avec ses mains et ses genoux qu'il raidissait en vain sous lui, ne servaient qu'à lui faire regagner péniblement un demi pouce de chaque pouce de terrain qu'il perdait. Au dessous de lui il voyait bien distinctement la frêle couche de glace qui emprisonnait la petite rivière au fond de la coulée, et que le poids de son corps devait, pensait-il, bientôt briser. Il voyait aussi de chaque côté la neige à travers laquelle perçaient quelques arbrisseaux ; et la large bande noire que formait la rivière entre deux bandes blanches, figurant avec raison à son imagination un vaste drap mortuaire. Un vent froid qui semblait caresser les bords du précipice, glaçait son front tandis qu'une sueur abondante ruisselait de tous ses membres. La jeune fille n'était séparée de l'abîme que par la longueur du corps du jeune homme : s'il tombait elle allait être attirée dans sa chute ; si elle lâchait la tige de l'arbuste, elle poussait Charles devant elle et tombait après lui. Se touchant presque, ils ne pouvaient se secourir : pas un mot ne sortait de ces poitrines oppressées par la terreur... il ne leur était pas même possible d'échanger un regard... déjà la seule puissance de l'équilibre retenait Charles, et cette dernière ressource allait être détruite, lorsqu'il éprouva une douleur aiguë à l'une de ses jambes et se sentit remonter de quelques pouces, sur la glace... à l'aide du secours inespéré qui lui venait sous cette forme un peu brutale, il put enfin après beaucoup d'efforts décrire une demi courbe sur lui-même et en se relevant reconnaître pour son sauveur..... Castor, le gros chien de ferme de Jacques Lebrun. Tandis que le vigoureux animal arrachait notre héros à la mort, son maître avait enlevé dans ses bras

* Voir le premier vol. de l'Album.

comme une plume légère, la jeune fille évanouie : et tout cela avait pris moins de temps que nous n'en avons mis à le décrire. Prévenu par la vieille voisine, du complot qui avait été formé contre son hôte et sa fille, le cultivateur s'était mis de suite en route, sur ses raquettes, et il était arrivé comme on voit, au moment où l'on avait le plus grand besoin de lui.

Marichette ne tarda pas à revenir à elle ; son père aidé de l'étudiant parvint après bien des efforts à débourber (s'il nous est permis d'associer ensemble deux expressions qui se répugnent) de la neige où ils étaient enfoncés, le cheval et la voiture et aussi à défaire l'épouvantail dressé à l'autre bout du pont. Quoiqu'il n'eût tenu qu'à un cheveu que cet obstacle sur la voie publique, ne causât la mort de deux personnes, il était bien probable cependant que ceux qui avaient imaginé et exécuté cette mauvaise plaisanterie, avaient voulu seulement faire une bonne peur à nos jeunes amis, et qu'au fonds, rien de sinistre n'était entré dans leurs calculs. On sait qu'autrefois surtout, la moitié d'une paroisse était toujours occupée à jouer de semblables tours à l'autre moitié, qui les lui rendait ; plusieurs évènements tragiques sans compter une foule de procès ont été la conséquence de ces bizarres amusements. Le père de Marichette paraissait assez familier avec les affaires de cette espèce, car tandis que Charles appelait avec toute l'indignation dont il était capable, la vindicte des lois et les foudres du ciel, sur les scélérats qui lui avaient tendu un si infâme guet-à-pens ; M. Lebrun, lui répondit sans s'émouvoir. « Ça n'est rien c'est un tour des jeunesses, qui vous auront trouvé trop fier... on tâchera de savoir qui c'est, et on leur-z-en rendra un pareil. »

Cette aventure, que le brave homme réduisait ainsi à sa plus simple expression, n'en prit pas moins dans le cerveau exalté de notre étudiant les proportions les plus gigantesques. Les remerciemens, nous pouvons dire, les actions de grâces que lui rendait la jeune fille, l'éloge exagéré mais sincère qu'elle faisait du courage avec lequel il avait volé à son secours, lui persuadèrent qu'il était son sauveur, et comme tous les sauveurs et tous les protecteurs il s'attacha tendrement à sa protégée. Dans ses idées, c'était une actions chevaleresque qu'il avait faite, et pour compléter son rôle il fallait nécessairement y ajouter un peu de galanterie. C'eût été par trop étrange de s'être jeté dans un précipice pour sauver une jolie fille et puis ne plus faire d'elle le moindre cas....

Les jours qui suivirent, de longues et intimes conversations toujours prétextées par la reconnaissance d'une part, et par le souvenir du danger passé de l'autre, amenèrent enfin le moment où Charles après bien des soupirs étouffés, bien des regards supplians, bien des phrases inachevées, et mille autres réticences, dont nous faisons grâce à nos lecteurs, ôsa dire à voix basse, lentement et mystérieusement comme cela se dit toujours : Marie, je vous aime !....

— C'est à dire, que vous croyez m'aimer, reprit la jeune fille sans trop d'étonnement.... Combien cela durera-t-il ? Dans cinq ou six jours au plus, vous partirez pour Québec et la pauvre petite paysanne sera bien loin de vous et de votre pensée.

— Marie !.... qui voulez-vous que je vous préfère.... vous êtes la première femme à qui je parle d'amour, et je ne vous ai dit ces mots qu'après y avoir bien pensé.

— Certes, il faut y penser aussi !... Savez-vous le tort que vous me feriez si vous me trompiez.... combien je resterais triste, délaissée, malheureuse en moi-même, et ridicule pour tous ceux qui devineraient la cause de mon chagrin ?.... Je suppose, bien

entendu, que je vous aime de mon côté.... et que je sois assez folle pour vous le dire....

— Et cette supposition, mademoiselle, n'a rien d'impossible, j'espère ?

Marichette devint rouge comme une cerise. La supposition qu'elle avait faite équivalait malgré toutes ses réserves à un aveu naïf et bien explicite ; et le ton satisfait avec lequel Charles lui faisait cette question, lui prouvait qu'elle n'avait été que trop bien comprise.

— Je vois bien dit-elle après un assez long silence qu'une petite fille de la campagne aurait bien de la peine à jouer un rôle de coquette ; et il vaut autant que je vous parle franchement que de chercher à vous cacher.... ce que vous devinez si vite. Vous devez bien croire qu'après avoir reçu un peu d'éducation j'ai du vous apprécier... surtout en vous comparant à tous les garçons qui m'ont fait la *grand'demande*.... comme on dit tout bonnement... et fussiez vous moins aimable que vous n'êtes (ici ce fut Charles qui rougit à son tour) vos attentions m'auraient toujours paru bien flatteuses..... Si vous m'eussiez parlé d'amour à votre arrivée j'aurais cru que vous vouliez vous moquer de moi ; mais comme vous n'avez pas été trop poli, si je m'en souviens bien, dans les premiers jours, il faut qu'il y ait quelque sincérité dans ce que vous me dites..... Seulement si vous alliez vous tromper, ce serait bien peu de chose pour vous, n'est-ce pas... vous en seriez quitte pour avoir un peu honte, en vous même (vos amis et le grand monde que vous voyez à la ville ne le sauront seulement pas) d'avoir été le *cavalier* d'une petite *habitante*, pendant une quinzaine de jours et tout serait dit... Tenez, avouez que votre air inquiet et votre peu de gracieuseté chez le père Morelle venait justement de cela !.. Vous avez changé tout à coup, je le sais bien ; j'ai eu le tort de me faire un peu demoiselle pour vous plaire... je vous ai même réitéré mon grand rôle d'Athalie à force d'être tourmentée par mon père et par vous ; tout cela a changé vos premières impressions ; mais si j'allais redevenir Marichette ?....

— Mais mon Dieu cela n'est pas possible, dit naïvement le jeune homme d'un air assez alarmé pour faire sourire son interlocutrice.... d'abord vous allez laisser ce vilain nom.

— Cela n'est pas certain, monsieur, et puis on ne se débarrasse pas d'un nom d'amitié que son père vous a donné le croyant bien beau, comme on veut bien. A part de cela, comme il y a beaucoup de poésie et de roman dans votre amour, d'après ce que vous me dites, et que ces choses là s'en retournent comme elles viennent, je cours grand risque de redevenir Marichette, dans votre imagination du moins, au premier moment. Et puis à vous dire le vrai j'aurai peut-être bien de la peine à me soutenir ainsi longtemps au-dessus de mes habitudes, pour vous plaire.

— Après tout qu'est-ce que tout cela doit vous faire ? Si je veux vous aimer : Marie ou Marichette ; si je vous jure que je vous trouve encore plus aimable avec votre petit mantelet, votre grande câline et votre jupe de *droguet*, qu'avec votre belle robe à la mode....

— Oui, à la mode il y a deux ans, à la mode du couvent encore, s'il vous plaît !..... Quand j'y pense, je dois être un peu moins bien comme cela qu'autrement.

— Laissez-moi donc dire.... si je vous jure que sous quelque nom que je me rappelle votre souvenir, quelque chose que je puisse refaire de vous dans ma pensée, j'adorerai toujours ce nom, je chérirai toujours ce souvenir....

— Eh bien, quand vous aurez juré tout cela ?

— Oui, quand j'aurai juré cela... . . .

— Il ne vous restera plus qu'à le tenir. On m'a toujours dit que c'était le plus difficile.

— Vous avez bien mauvaise opinion de moi ?

— Non, c'est vous qui avez aujourd'hui une trop haute idée de moi : cela s'évanouira à votre retour à Québec.

— Mais vous me faites fâcher. Ne dirait-on pas qu'il y a dans ce pays-ci une si grande différence entre les gens de la ville et ceux de la campagne ? Y a-t-il beaucoup d'élégantes à Québec qui s'expriment aussi bien que vous ? Et puis encore, ne dirait-on pas que je me crois un prince ?

— Tant qu'à cela, on a vu des rois épouser des bergères n'est-ce pas ? C'est qu'il faut être roi pour cela... . . . Et puis vous vous croyez du pays ? Vous vous trompez !

— Allons ! de quel endroit, suis-je à présent ?

— Mon Dieu ! vous ! vous êtes de Paris plus qu'aucun Parisien ; vous ne faites que parler des duchesses et des marquises, et des élégantes dont vous lisez les portraits dans les romans et les nouvelles ; votre cœur et votre imagination ne sont pas avec nous, ils sont là-bas avec vos rêves... . . . dans des salons, qui ne ressemblent guère à cette chambre ; à l'opéra, au bal masqué, enfin je ne sais où.

— Comme vous êtes injuste... . . . je ne rêve qu'à vous ; et sans flatterie, quand même votre langage élégant me rappellerait les héroïnes des romans que j'ai lu, où serait le mal ?

— Le mal serait qu'il n'y aurait pas de bon sens dans un pareil rapprochement.

— Vraiment, à mon tour, je commence à croire que vous vous moquez de moi... . . . tout hors de moi je vous dis que je vous aime, que je vous adore, et vous entreprenez une thèse de philosophie pour me prouver que je me trompe... . . . Si vous m'aimiez vous n'en parleriez pas si à votre aise.

— C'est que j'y ai pensé avant vous, mon beau monsieur ; d'abord j'ai été piquée (et c'était bien naturel) de votre peu de galanterie ; et ensuite à mesure que je m'élevais jusqu'à vous, pour ne pas être méprisée de vous, je me suis aperçu que je réussissais... . . . comment dirai-je bien ?... . . . au delà de mes désirs ; et j'ai eu peur de ce que je faisais. J'ai eu peur pour vous et pour moi. Mon bonheur ne m'appartient point. Sans cela je le risquerais peut-être pour vous. Mon bonheur c'est le bonheur de mon père, de mon père qui n'a que moi dans le monde. Vous m'avez souvent parlé de votre mère, du chagrin mortel que lui a causé le départ de votre frère... . . . cependant si votre frère ne revient pas, votre mère vous aura toujours, vous et votre sœur. Pensez-vous que mon père serait moins à plaindre de n'avoir qu'une fille dans le monde et de la voir malheureuse et triste auprès de lui. Cela serait encore pire que de la savoir morte ? Il ne faut donc pas que j'écoute comme cela bien tranquillement, ce qu'il vous plait de me dire de votre passion. J'ai assez pleuré depuis une couple de jours pour être calme à présent. Mon père a déjà remarqué que je n'étais pas la même, et il voit un peu tard l'imprudence qu'il a faite de vous amener ici, et il a déjà dit hier qu'il avait un autre voyage à faire prochainement à Québec... . . . Que dites vous de cette idée là ?

— Une infamie ! Me chasser à présent parce que j'ai le malheur de vous aimer ! Vous tenez beaucoup, mademoiselle, à votre bonheur et au bonheur de votre père... . . . mon bonheur à moi compte pour peu de chose... . . .

— Non, certes, votre bonheur y est aussi pour quelque chose. Si j'acceptais l'offre que vous semblez disposé à me faire... . . . et

qu'il vous fallût plus tard manquer à votre parole : je ne crois pas après tout que vous seriez heureux au dedans de vous-même. Mais si c'est moi qui vous refuse... . . . Ah, j'oubliais !... . . . Vous comprenez bien qu'après ce que vous venez de me dire, je ne dois pas rester si longtemps seule avec vous. Tant que vous avez gardé un certain petit air dédaigneux, il n'y avait pas grand mal à causer ensemble. A présent, je crois qu'il vaudra mieux que je ne vous parle plus, d'ici à ce que je me sois décidée à conter tout cela à mon père... . . . et alors si ce bon papa n'a pas toujours le voyage de Québec en tête... . . .

— Encore ! Et vous avez voulu presque me faire croire que vous m'aimiez ? Il y a beaucoup trop de philosophie à mon goût dans cet amour là... . . .

— Ah !... . . . eh bien, oui... . . . je suis un peu philosophe.

— Et où avez-vous pris cela à votre âge ?

— Dans quelques livres que je lis quand je n'ai rien à faire. Ils sont là sur cette petite armoire. Il y en a quel'on m'a donnés, il y en a d'autres que j'ai achetés avec mon pauvre argent, et il y en a que l'on m'a prêtés. Il arrive aussi que tout en travaillant, je pense... . . . et en pensant ainsi, et en lisant, je trouve tous les jours quelque chose de nouveau. Je suis bien obligée de réfléchir un peu, voyez-vous, je n'ai pas de mère qui pense pour moi. Et tenez, à présent par exemple, je vais me retirer dans ma petite chambre : il sera peut-être bien tard quand je dormirai... . . . Bonsoir, monsieur Guérin !

Ce bonsoir fut dit d'un ton inimitable ; Charles en resta tout stupéfait, il manqua d'expression pour retenir auprès de lui la jeune fille. Quand elle fut sortie, il se dirigea vers la petite bibliothèque, et d'un air boudeur et distrait, il culbuta du revers de la main tous les volumes qui la composaient ; puis se mit à les feuilleter l'un après l'autre.

Voici quels étaient les titres de ces ouvrages :—

L'Imitation de Jésus-Christ,

L'Education des filles par Fénelon,

Les Aventures de Télémaque,

Le Théâtre de Racine,

L'Introduction à la vie dévote par Saint François de Sales,

Les Fables de La Fontaine,

Les Caractères de La Bruyère,

L'Histoire de la Nouvelle-France, par Charlevoix,

Les Lettres de Madame de Sévigné,

Adèle et Théodore par Madame de Genlis,

Paul et Virginie.

Charles ne put s'empêcher de sourire, en trouvant dans celui de ces livres qu'il ouvrit le dernier, le passage suivant :

“ L'amour est actif, sincère, pieux, gai et agréable : il est fort, il est patient, il est fidèle, il est prudent, il est persévérant, il est courageux, et ne se cherche jamais lui-même ; car dès qu'on se cherche soi-même, on cesse d'aimer.

L'amour est circonspect, humble et équitable, il n'est ni lâche, ni léger, il ne s'arrête point à des choses vaines, il est tempérant il est chaste, il est ferme, il est tranquille, et il fait bonne garde à tous ses sens (1).”

Cette incomparable définition lui parut une de ces fines leçons, que la providence nous envoie au moment, où l'on s'y attend le moins ; et à dire le vrai, il y trouva d'autant plus d'à propos qu'il se sentait le désir et le besoin d'aimer Marie, d'une manière digne d'elle. La jeune fille après avoir captivé son cœur, venait de subjugué son esprit.

Imitation ligne 3, chap. 5.

Mais loin d'en être rendu à cet amour héroïque et sage qu'on venait de lui décrire sous le nom d'amour divin, il était au contraire en proie à cette vague souffrance de l'âme, à ce tumultueux réveil des sens, à ce délirant cortège de pensées et d'images séduisantes, si dangereux dans le moment, mais si doux au souvenir, lorsqu'à travers les glaçons à peine transparents de la vieillesse, on entrevoit encore, dans un passé lointain, la flamme vive et légère d'un premier amour.

IV. — NE M'OUBLIEZ PAS.

Deux jours s'étaient passés et fidèle à sa résolution, Marie avait évité toute conversation particulière avec Charles, hors de la présence de son père. Le matin du troisième jour plus pâle que d'ordinaire toute tremblante, et comme honteuse d'elle-même, elle s'approcha du jeune homme qui de son côté n'était pas moins ému. Il tenait à la main une longue lettre qu'il venait de lire, et qui, tachée de graisse, usée à tous ses plis, sentant le tabac d'une lieue, n'en était pas moins de la jolie petite écriture de Louise. La pauvre missive n'était arrivée à sa destination qu'après huit jours, bien que la poste n'en eut mis que trois à la transporter de chez Madame Guérin à la paroisse voisine de celle où se trouvait notre héros. Alors avant de l'envoyer à M. Lebrun, aux soins de qui elle était adressée, ceux chez qui on l'avait remise, avaient jugé convenable de lui faire passer une couple de jours derrière un miroir; après quoi, ils avaient songé à la remettre à un habitant qui l'avait passé à un autre, qui après l'avoir fait séjourner dans sa poche en compagnie de sa blague, toute une journée, ne s'était décidé que le lendemain à la rendre à son adresse. Cette lettre, après tant d'aventures, a bien quelques droits à l'attention de nos lecteurs: aussi allons-nous lui laisser la parole.

« Mon cher frère,

« Nous n'avons reçu qu'hier ta lettre, que tu nous a écrite sur ton départ. Je te disais bien qu'en voyant en haut de la page ces deux petits mots: *je pars*, maman a tremblé de toutes ses forces. C'était bien naturel. Et même quoiqu'il ne s'agisse que d'une promenade, cette pauvre mère n'aime pas cela. Elle dit que ça lui déplaît et que ça l'inquiète de te savoir plus éloigné de nous. Du matin au soir elle ne parle que de toi et de Pierre. On ne peut rien trouver que ça ne lui fasse dire: Pierre aimait cela, ou bien: Pierre faisait comme cela. Pierre disait cela: Pierre s'y prenait de même, ou bien encore: si Charles était ici, il dirait cela. Je voudrais bien pourtant, qu'elle put se faire une raison, et ne plus penser à notre frère, puisque nous ne sommes plus pour le revoir. Je le lui dis souvent; mais je me surprends à en parler la première.

Quelques minutes après avoir reçu ta lettre, nous avons eu la visite d'un de tes amis, un avocat, qui se nomme M. Voisin. Il me semble que j'ai vu ce nom-là quelque part dans tes autres lettres. Il se dit bien intime avec toi. Il nous a fait une visite qui ne finissait plus, et il nous a remis une lettre de ton patron, M. Dumont. Celui-ci ne se plaint pas de toi, mais on dirait qu'il a quelque chose de mauvais à nous dire sur ton compte et qu'il n'ose pas. Tu peux bien croire que je n'ai pas fait remarquer cela à maman; mais elle a paru plus triste encore après avoir lu cette lettre. Je ne veux pas te faire des sermons, je pense bien que tu te moquerais joliment de moi si je voulais t'en faire. Tu feras bien pourtant de te faire aimer de ton patron, et de le contenter. Je n'aime pas ce qu'il dit à la fin de sa lettre, que c'est lui qui t'a conseillé ce voyage dans les environs de Montréal; que cela te ferait du bien; que la ville n'est pas toujours bien bonne pour les

jeunes gens qui n'ont pas d'expérience. Franchement y a-t-il quelque chose là-dessous?

Quant à ton ami, M. Voisin, il ne tarit pas en éloges sur ton compte. Il te met au-dessus de tout. Maman, qui ne demande pas mieux que de parler de toi, en a dit bien long sur ses espérances; et ils ont parlé bien longtemps ensemble de choses que je n'ai pas toujours comprises. Il paraît d'après ce qu'il dit, que Pierre n'a pas eu tort de partir: il court une grande chance de faire fortune en pays étranger; M. Voisin prétend comme Pierre le disait dans sa lettre, qu'il n'y a plus d'avenir du tout dans les professions. Là-dessus, maman a dit qu'elle n'avait pas envie de te faire perdre ton temps ni de te forcer à faire un avocat malgré toi; si ça ne te plaisait pas. Elle a parlé de te mettre à la tête de grandes entreprises, et pour cela de te faire... comment donc disent-ils cela?... de te faire émanciper. M. Voisin a beaucoup approuvé cette idée-là.

Je l'ai encore rencontré le soir chez M. Wagnaër; Clorinde m'avait fait demander pour passer la soirée avec elle. Je ne sais pas si ton ami s'est fait présenter dans cette maison avec quelque intention; mais il a été bien peu galant pour cette pauvre Clorinde; il n'a fait que parler avec M. Wagnaër. Il a encore fait mille éloges de toi. Il dit que tu feras un grand littérateur, et que tu ferais fureur dans les salons. Il trouve qu'avec tes talents tu as bien raison de ne pas aimer les professions. Il a conté plusieurs choses de toi qu'étaient bien spirituelles apparemment, car M. Wagnaër et un autre homme qui était là, ont bien ri. M. Wagnaër a dit une chose que je n'ai pas comprise, je ne sais pas si c'est un bon ou un mauvais compliment, il a dit que tu n'étais pas un homme pratique.

Ton M. Voisin peut bien être un bien bon garçon, je suis sûr qu'il t'aime de tout son cœur: mais moi, je ne l'aime pas de même. Il a une figure qui me déplaît. Il ressemble à une belette; il n'y a rien de plus fin qu'une belette, et cependant ça n'empêche pas en même temps qu'il ne ressemble à Guillot, le commis. Toute la différence est dans les yeux. On a bien de la peine à voir ceux de Guillot qu'il tient toujours baissés; et quand on les voit, on ne voit rien de bien beau: deux vilaines prunelles vertes comme celles d'un chat; mais qui ont l'air à dormir. Ton M. Voisin, lui, vous a des petits yeux gris perçans qui cherchent ce que vous pensez. Son nez long et mince et sa bouche pincée qui a toujours l'air de se cacher sous son nez, pour rire sous cape, et son visage de parchemin, me déplaisent aussi beaucoup. Ça n'est pas, au moins, pour te faire de la peine que je te dis cela: je suppose, que vous autres hommes, quand vous avez un ami, vous vous occupez fort peu qu'il soit beau ou laid. Ce sont encore là des idées de petites filles. Encore une de ces idées là; il y a eu un moment, où M. Wagnaër, M. Voisin, et Guillot le commis, se sont parlé à voix basse: je les ai trouvés si laids tous les trois qu'ils m'ont presque fait peur. Ça ressemblait à une consultation de sorciers.

Je vois que je t'ai assez conté de folies comme cela: il est temps que je finisse. Maman me charge d'une commission pour toi. Elle dit que puisque tu as bien trouvé le moyen d'aller sans sa permission passer une quinzaine de jours chez des gens que tu ne connais pas, il est bien juste que tu viennes nous voir aussitôt que la neige sera partie.

A ce compte-là tu peux croire si j'ai hâte que le duvet blanc qui couvre nos prairies disparaisse, et si toute la neige qu'il y a dans la paroisse voulait fondre le même jour, j'y consentirais au risque d'une inondation.

TA PETITE LOUISE."

(La suite incessamment.)

LA REVUE DU MOIS.

JANVIER, 1847.

SOMMAIRE. — *Les misères de la chronique.* — *La revue du mois.* — *Les présages de 1847.* — *Le premier de l'an et les visites— Les amusemens et les fêtes de Janvier.* — *Le gâteau des Rois.* — *Un souvenir de 1843.* — *Une soirée de célibataires.* — *Les filles sans dot.* — *Le mariage et le luxe en présence.* — *L'âme en peine.* — *L'homme propose et Dieu dispose ou un mariage dans le gâteau des Rois.* — *La question vitale.* — *Opinions contradictoires.* — *Les plaisirs de l'hiver à Montréal.* — *Physionomie des bals et des soirées.* — *La société française et les contrastes.* — *La polka et la valse de Cellarius.* — *Faits divers.* — *La température et la glace sur le St. Laurent.* — *L'inauguration du marché Bonsecours.* — *Les chemins de fer et les télégraphes électriques en Canada.* — *L'incertitude et les fluctuations du commerce.* — *Crise financière.* — *La chronique politique.* — *Arrivée du nouveau gouverneur-général le comte d'Elgin.* — *Nouvelles d'Europe. etc.*



Hi ! la belle vie que celle d'un journaliste et chroniqueur, chargé d'amuser à l'année, tout un public, aussi divers dans ses goûts, que changeant dans ses caprices ! Encore s'il était toujours indulgent et bien disposé. On se figure généralement que c'est une petite affaire, que de réunir, de méditer et d'écrire les mille bagatelles, dont on s'amuse, ou plutôt dont on s'occupe en ce pays et surtout dans cette florissante cité, la capitale du Canada-Uni. Rien cependant, n'est moins facile que de découvrir dans les réalités de la vie commune et sans frais d'imagination, une source de plaisir pour tous les goûts, pour tous les caractères, et de concilier les penchans hétérogènes de nos lecteurs, qui de la ville, qui des campagnes, de condition, d'âge, d'humeur et surtout de sexe différents. L'un vous demande des alimens pour sa curiosité, l'autre des faits pour sa mémoire, celui-ci des matériaux pour ses études, celui-là des délassemens pour ses travaux, cet autre des distractions pour son oisiveté. Quelques uns exigeraient même que les nouvelles que l'on rencontre dans un journal, les articles qu'on trouve dans un recueil périodique, la petite série de tableaux dont se compose la chronique, quelques uns disons nous, voudraient que cela fut un répertoire de politique, de philosophie, d'histoire, de médecine, d'astronomie, de physique, de poésie, de littérature et de romans. D'autres enfin, sont assez peu raisonnables que de prétendre qu'un chroniqueur, qui ne connaît pas tout ce qui se passe depuis les mystères du boudoir jusqu'aux secrets du cabinet, n'est pas compétent à écrire la chronique. Suivant ceux-là, le journaliste doit tout savoir ; il doit se montrer également instruit des projets du gouvernement, des délibérations du cabinet, des intrigues de coulisses, des affaires des tribunaux, des révolutions de la science, des progrès de l'agriculture, du commerce et de l'industrie, des travers du bon ton et des ridicules à la mode ; enfin, il doit avoir une opinion en médecine, en peinture, en musique, en beaux-arts, et parler de tout cela en termes techniques, mais à la condition expresse de ne jamais ennuyer ses lecteurs, en sacrifiant la gaieté à la raison, l'agréable à l'utile.

Or, comment s'y prendre dites le moi, je vous en conjure, pour plaire en même tems et dans un seul article au grave avocat qui laisse un instant Pothier et Domat pour la *Revue* ou l'*Album* ; au médecin qui voit l'univers dans ses malades, dont le nombre,

grâce à ses soins, diminue tous les jours ; à l'agriculteur dont les notions agronomiques sont passées à l'état d'idées fixes ; à l'industriel au spéculateur, au négociant dont les préoccupations ne vont pas au delà de leurs industries, de leurs spéculations, de leur commerce ; à l'épicier, qui partage ses sollicitudes entre l'art de faire du vin rouge et blanc avec du whiskey, et de la cassonade avec du sable fin ; au bon bourgeois vivant grassement de ses revenus, qui ne lit qu'en déjeunant, et qui prête plus d'attention à ce qu'il mange qu'à ce qu'il lit ; enfin, à la femme, à la mère, à la jeune fille, qui cherchent à satisfaire leur curiosité toujours insatiable et avide de nouveautés ; la femme, la plus aimable portion de nos lecteurs, mas celle qui fait notre désespoir à nous autres pauvres écrivains, parce qu'elle a tant d'esprit, un esprit si fin, si délicat, si plein de grâces et de fraîcheur, qu'il faut toujours une pensée inspirée, une idée neuve, un talent de maître pour lui plaire.

Jamais toutes ces difficultés de notre position ne se sont présentées à mon esprit avec autant de force, qu'un de ces jours derniers, qu'à dix heures du soir, enveloppé dans ma robe de chambre, enfoncé dans mon fauteuil éditorial, près d'un bon feu, je rêvais à votre bonheur, chers et aimables abonnés.

Il faudrait pourtant, me disais-je, une espèce de *revue mensuelle* à mon *Album*, une chronique de ce qui se dit, de ce qui se passe. Il faudrait tracer une esquisse des mœurs, des faits et gestes, des prétentions, des ridicules, des diverses classes qui composent la ville de Montréal, dire les évènements de la capitale du Canada ; mon recueil gagnerait certainement par ce moyen un attrait et un charme nouveau.

Là dessus, sans plus de réflexions je trempai ma plume dans mon encrier et je me mis à l'œuvre. J'espère que le public me tiendra compte de ma bonne volonté, et de mon ferme désir de lui être agréable et de gagner ses bonnes grâces. Je reclame, au début, toute son indulgence. Dérobant, chaque mois, quelques heures à mes loisirs, je veux jeter dans un petit cadre, sans prétentions et sans beaucoup d'ordre, les évènements et les choses de la ville ; tracer à la hâte quelques tableaux de mœurs embrassant les situations diverses, les opinions, les goûts, les scènes sérieuses et gaies, politiques et domestiques dont se compose notre société et notre existence ; passant brusquement et sans transition du doux au grave, du plaisant au sévère, prenant les choses comme

elles se présenteront à moi et les idées comme elles viendront. Or ; j'entre en matière sans autre préambule.

L'année 1847, que Dieu bénisse, a commencé par le JOUR DE L'AN, comme toutes les années précédentes. Bien lui en a pris, car si elle ne se fut pas étourdie par le bruit des fêtes, les accents de la joie qui accueillent tout nouvel an à son arrivée en ce monde, peut-être eut-elle tremblé à la pensée de tous les mauvais présages, de tous les sinistres pronostics qui l'accompagnent dans la grande route du temps. En effet, pour les gens superstitieux, il y a de quoi effrayer ; une année, qui commence et finit par un Vendredi, ce n'est pas gai, et surtout c'est très maigre, nous disait un de nos amis invité ce jour là à un déjeuner à la fourchette. C'est malheureux qu'il n'y ait pas eu moyen de remettre le jour de l'an au lendemain. Combien de gens voudraient ainsi remettre au lendemain non seulement un jour, mais bien des jours ! Celui qui doit perdre une personne aimée, voudrait bien remettre au lendemain le jour de la séparation et des regrets ; celui qui doit et qui n'a pas le sou, voudrait bien remettre au lendemain le terme des échéances ; l'avocat qui a perdu son procès, voudrait bien renvoyer au lendemain son client qui arrive aujourd'hui pour en savoir des nouvelles ; le médecin qui a conduit un malade à l'agonie, par son traitement infailible, voudrait bien remettre jusqu'au lendemain le pénible devoir de constater le décès de son patient, et le journaliste, le pauvre chroniqueur qui, à bout de nouveautés et de faits, ne trouve rien autour de lui pour alimenter sa feuille et sa chronique, c'est lui qui voudrait bien remettre au lendemain son jour de publication ! Mais il n'y a pas moyen ; pour les uns et pour les autres, le temps passe, les jours s'écoulent sans s'occuper des désirs, des regrets, des joies et des misères de l'humanité.

Pardon, amis lecteurs, si je me suis déjà écarté, perdu dans une digression philosophico-sentimentale. Je reviens à nos pronostics. Savez-vous que la lune joue un nouveau rôle en 1847 ? Ça serait bien dommage, qu'à une époque où il y a tant de nouveautés, de prodiges, de merveilles sous le soleil, il n'y eût rien de neuf dans la lune ; consolons-nous sur ce point ; la Reine des nuits ne veut pas rester en arrière du siècle. Elle nous a ménagé des petites nouveautés ; ce ne sont pas les présages les moins singuliers de l'année 1847. Le mois de Février n'aura pas de pleine lune, et les mois de Janvier et de Mars auront chacun deux pleines lunes. Qu'en dites-vous, ne croyez-vous pas comme moi qu'il y a beaucoup de gens à qui ces frasques de la lune vont causer une vraie révolution ? Pourtant ça ne devrait pas être ; dans le siècle où nous sommes, il ne faut s'étonner de rien, *nil admirari* ; après tout, deux pleines lunes dans un mois, c'est pas plus extraordinaire que le télégraphe électro-magnétique ou le fulmicoton. Mais ce qui me désole c'est que c'est l'année, il n'y aura pas d'éclipse visible. N'est-ce pas que c'est dommage ? C'est si intéressant et curieux une éclipse visible. Vous sortez ce jour là à l'heure indiqué, le temps s'obscurcit plus ou moins, les badauds regardent le ciel... Oh ! tenez, la voilà l'éclipse, voyez-vous ? Vous vous tordez le cou pour regarder en l'air, et que voyez-vous le plus souvent ? rien.

Revenons maintenant au JOUR DE L'AN, que nous avons laissé tantôt déjeunant en maigre comme un bon chrétien. Cette abstinence ne l'a pas empêché d'être, comme toujours, d'une gaieté folle et charmante. Doux baisers, cordiales poignées de main, bon souhaits, visages rians, épanouis de joie, visites sur visites, rien n'y manquait. Les vieux usages ont été respectés, les étrennes abondaient, les dragées roulaient à flots. Notre aimable

JOSEPHTE était ce jour-là, pleine de grâces, comme tous les autres jours. L'eût-elle voulu, elle n'aurait pu remettre ça au lendemain. N'est-ce pas que c'est un bon vieil usage de nos pères que ces visites du jour de l'an ? Il y a quelque chose de bon, de sympathique, de sociable, de cordial, dans ce devoir imposé par nos mœurs, de se voir, de se visiter au commencement de l'année. Ça resserre les liens de la société, ça lui imprime un mouvement de plaisir et de gaieté qui convient à la saison. J'ai remarqué que les familles d'origine étrangères à Montréal, imitent nos usages à cet égard. Il s'en suit que le jour de l'an, toute la partie masculine de la population est dehors et sur pied, et que les dames reçoivent. Vous pouvez vous faire une idée de nos rues. C'est une tohuc-bohuc, un pêle-mêle général toute la journée. Dans un grand nombre de maisons on sert un verre de liqueur aux visiteurs, et dans quelques familles on offre une tasse de café. Cette dernière mode, récemment importée en Canada, est très bien accueillie. Elle réveille votre esprit souvent fatigué par une conversation prolongée sur la température ou autres lieux communs, et n'a pas l'effet dangereux du petit verre redoublé.

Du jour de l'an aux Rois, il n'y a que six jours, six jours bien employés, je vous assure. Bons dîners de famille, petits soupers, soirées joyeuses, je n'ai pas besoin de vous en dire des nouvelles. Le jour des Rois couronne cette belle semaine qui reste avec tous ses bons souvenirs longtemps gravés dans nos cœurs. LE GATEAU DES ROIS est célèbre en Canada. Vous vous rappelez tous, sans doute, d'avoir un jour des Rois au moins dans votre vie, *tiré le gâteau* ? J'en ai, moi, un souvenir que je vais vous conter ; Je dirai en même temps comment on s'amuse.

C'était pendant une soirée d'hiver, il y a quatre ans ; il y avait veillée chez moi, réunion intime de bons vieux amis, mais non pas des amis vieux, car nous étions tous de jeunes et fringans célibataires, dont le plus âgé cheminait vers la trentaine. C'était un soir de janvier. Au dehors le vent glacé criait aux angles de la maison, fouettait la neige dans les croisées, et faisait vibrer nos vitres. Au dedans, un grand feu de grille, pétillant, rayonnant répandait une douce chaleur ; ses lucurs rouges et réjouissantes, quelques cigares et quelques pipes, et surtout la flamme bleue dansant au dessus d'un bol de punch, faisaient oublier le froid, l'hiver et la tempête. Assis au coin de lâtre nous causions. Chacun racontait quelques incidens du jour de l'an.

As-tu vu, Mlle **, dans les visites du jour de l'an ? demandait l'un. N'est-ce pas que c'est une charmante fille ?

Oui... mais c'est dommage qu'elle ait la taille si courte...

Tiens, toi, tu n'est jamais content... Celle-ci est trop petite, celle-là trop grande, l'une a une vilaine bouche, une autre de grands pieds, un autre un nez plat, celle-ci ne marche pas bien, celle-là danse mal, n'a pas assez d'élégance dans ses manières, ou bégaye en parlant. Tu es trop difficile, mon cher.

Certainement, ajouta un des amis, celui d'entre nous qui est le héros de mon histoire.

Qu'es-ce que c'est après tout que cette beauté fragile, dont on est si avide, ça dure-t-il six mois, un an en ménage ? Es-ce qu'on ne s'habitue pas à une femme telle qu'elle est, quand même elle n'aurait pas de jolis yeux, ni un pied petit ?

Si tu parlais de dot, d'argent, à la bonne heure !

Une femme sans dot, ça n'a pas d'bon sens, c'est absurde au superlatif. Quand je songerai au mariage, moi, la dot, c'est l'affaire principale, le reste, est l'incident.

Après avoir prononcé ces paroles, notre ami se plongea dans son fauteuil, prit sa pipe et lança dans l'air une immense bouffée

de fumée, qui monta tourbillonnant en spirale au dessus de sa tête, puis il prit un verre de punch, et après, promena sur ses voisins un air satisfait. La conversation était en assez beau chemin pour ne pas s'arrêter là, car il y avait parmi nous trop de preux chevaliers du beau sexe, trop de vrais troubadours pour laisser passer sans réponse de telles atrocités sur le compte des belles filles sans dot. Mon bon ami, dit un autre interlocuteur, je dois dire que tes principes en fait d'alliance matrimoniale, ne sont pas du tout d'accord avec les miens. L'argent, la fortune, est certainement chose utile et même indispensable dans le ménage; mais prendre une femme seulement pour son argent, épouser une dot, c'est faire du mariage non plus une chose sainte et sacrée, mais une honteuse et méprisable spéculation. Estimer les femmes au poids de l'or qu'elles peuvent avoir, c'est outrager un sexe enchanteur et dévoué, qui ne calcule jamais dans son dévouement et ses tendres soins; qui dans l'enfance, l'âge mûr et la vieillesse, nous prodigue les doux rayons de sa tendresse, et les longues heures de sa sollicitude.

Voyons, Alfred, (c'est le nom que nous donnerons à notre héros) quand tu nous a débité ces égoïstes paroles contre les femmes sans dot, tu n'as pas exprimé une conviction, mais bien un de ces lieux communs, un de ces riens, si souvent répétés dans le grand monde. Je te connais, tu es un garçon, aimable, sensible, une nature généreuse et sympathique; si par un hasard, qui arrive tous les jours, tu te prenais d'amour un bon matin pour une jolie fille qui n'eut pas un sou de dot, que ferais-tu?

Ce que je ferais? D'abord il faut s'entendre; je ne crois pas à l'amour; il y a quelques années, au sortir du séminaire, j'éprouvais bien à la vue d'une belle jeune fille, de singulières émotions. C'était une espèce d'amour, si vous voulez; mais ça n'a pas duré. En allant dans le monde, j'ai rencontré beaucoup de femmes; j'ai remarqué qu'elles sont pleines de vanité, de coquetterie, de frivolité; que pour elles il n'y a de mérite que dans le luxe, la fortune, la parure; les beaux ameublements, les beaux équipages, les beaux habits, voilà ce qui, à leurs yeux, constituent un homme comme il faut.

Le talent humble et modeste, le mérite intelligent et sans ostentation est pauvre paccotille pour ces dames; alors, je me suis dit, sont-ce là les femmes sensibles, aimables et bonnes que je rêvais? oh, non! mille fois non; voyant mes illusions tomber une à une et disparaître comme la neige aux rayons du soleil de mars, je me suis fait une philosophie de circonstance; puisque l'argent fait tout, que le plus grand sot avec des écus est un homme d'esprit à Montréal comme ailleurs, gravons nous bien dans la tête, la sentence parodiée par mon ami Adolphe, *Ergo unum est necessarium, id est argentum*. Vous comprenez que ma philosophie proscrie tout sentiment d'amour. Les sentiments, c'est bon dans les romans, mais ça n'mène à rien. Or, comme je prétends parvenir, ou plutôt arriver à une bonne position dans notre société, et que je n'ai pour la conquérir que mes talents et mon ambition, je ne m'amuserai certainement pas à faire l'amour à une fille pour ses beaux yeux. On m'a dit souvent qu'un garçon de paille, vaut une fille d'or. C'est la fille d'or que j'attends. Belle affaire, ma foi, de prendre une femme sans dot pour vivre à Montréal, où le luxe extravague et prend chaque jour des proportions alarmantes. Trouvez-donc des jeunes filles qui veulent demeurer contentes et satisfaites dans leur condition; qui soient disposées à commencer par le commencement du ménage; à vivre modestement et sans bruit, en partageant leurs jours entre les soins de leur intérieur et la société de quelques amis. Trouvez-donc des femmes, simples dans leurs goûts, leurs toilettes, leurs caprices. Il n'y en a pas.—

Le jour de son mariage, on veut avoir ce que des familles n'ont acquis qu'après un quart de siècle de ménage. Il faut une belle habitation, de beaux meubles, de l'argenterie, enfin toutes les recherches du luxe et de l'opulence. Faites-donc du sentiment pour des femmes avec ces prétentions exagérées. Si vous n'avez pas une fortune ou une dot, vous êtes-donc un niais de vous marier.

Ce discours d'Alfred était certainement éloquent et rempli de vérité. C'était d'un coup de pinceau, faire une esquisse de nos mœurs actuelles; seulement il avait chargé un peu trop ses couleurs. C'est ce qu'on lui remarqua de suite; le luxe est bien extravagant et fou dans notre ville, mais il y a bien de bonnes familles canadiennes ou on le proscrie comme un ennemi dangereux pour la paix et le bonheur intérieur. Il y a des femmes sensibles et simples, modestes fleurs qui ne brillent pas dans les parterres émaillés des salons, mais qui étalent au coin du foyer domestique, leurs fraîches couleurs et leurs grâces naïves, d'aimables jeunes filles qui peuvent faire le bonheur d'un époux et découvrir pour l'homme de leur choix tous les trésors de leur amour et de leur cœur.

La conversation se prolongea bien avant dans la soirée sur le même sujet, mais je ne puis pas tout vous dire; qu'il vous suffise de savoir que le beau sexe trouva parmi nous une majorité de voix, pour le défendre et qu'à la fin la discussion engagée, cessa sur la proposition qui fut faite d'une santé. Les verres furent remplis, et on fit silence. Le plus vieux de la compagnie se leva et dit: Messieurs permettez moi de vous proposer la santé du beau sexe canadien—*Josephite, le modèle des femmes, la perle des épouses*." Puisse notre ami Alfred, mieux apprécier à l'avenir ses qualités et ses vertus, et préférer à la vaine opulence, une chaumière et son cœur!

Ce toast fut accueilli avec acclamation et des applaudissements frénétiques. On but rasade sur rasade, tant et si bien, qu'à la fin, nous chantions à tue-tête:

Grégoire est mort,
Ou bien il dort.

Mais je vous vois sourire; vous allez sans doute me dire: mon cher chroniqueur, vous avez commencé par nous promettre, ce nous semble un souvenir du gâteau des Rois et vous voilà rendu nous ne savons où, avec vos bons amis et vos mirobolantes opinions de célibataire.

Qu'a de commun votre Alfred avec le gâteau des Rois?

Patience, amis lecteurs; j'ai mes coudées franches, c'est entendu; écoutez bien.

Quelques jours après cette soirée fameuse au coin de mon feu, j'étais invité dans une famille à tirer le gâteau des Rois; vous pouvez croire, que moi qui aime tant les bonnes vieilles choses d'autrefois, je n'eus garde de manquer à une semblable invitation. Le jour des Rois 1843, je m'acheminai donc vers sept heures du soir chez madame ***. Il y avait bonne compagnie, de charmantes femmes, des jeunes filles aimables, des brunes et des blondes, des yeux noirs et bleus; enfin il y en avait pour tous les goûts. Je remarquai alors, comme mainte fois depuis, que les plus jolies filles n'avaient pour toute dot que les trésors de leurs grâces et de leur beauté et que les jeunes filles riches étaient richement laides. (Il y a de nobles exceptions à faire à cette règle; je pourrais vous les dire, mais je ne le ferai pas.)

La soirée était délicieuse, chacun faisait de son mieux pour s'amuser et fournissait son contingent de gaieté, de bons mots, de

saillies, d'esprit français. Mon ami Alfred était du nombre des joyeux convives ; comme toujours il était d'une galanterie admirable, auprès des Dames, plein de prévenances et d'attentions. En me rappelant la conversation que nous avions eu quelques jours auparavant chez moi, je crus voir chez lui une certaine affectation déguisée dans ces politesses auprès du beau sexe ; je compris que tout cela entraînait dans son rôle ; il fallait bien se faire une réputation d'homme comme il faut, dans cette société où il voulait spéculer et surtout faire un bon mariage.

A neuf heures on entra dans la salle à manger, pour tirer le gâteau. La table était servie avec profusion et la salle brillamment illuminée ; Dames et Messieurs se rangèrent autour et prirent part de toutes ces bonnes choses. Une demie-heure après on arrivait à la partie importante de la fête. Un énorme GÂTEAU DES ROIS élevait majestueusement ses trois étages au centre de la table. Il était surmonté d'un gros bouquet et d'une couronne de fleurs, et pavoisé de deux petits drapeaux ; sur l'un on lisait : *Honneur à la plus belle*, et sur l'autre : *Gloire au plus vaillant*. Le maître de la maison dit à ses hôtes qu'il allait faire le partage du Gâteau des Rois et qu'il espérait que dans cette foule de charmantes femmes et de jolis garçons, qui l'entouraient, le hasard trouverait un glorieux monarque et une reine accomplie. Bref, le gâteau fut coupé en cent morceaux. Chacun chercha dans le sien, la fève qui fait la reine et le pois qui fait le roi. Un silence de quelques secondes regna tout à coup de bruyantes clameurs partirent d'un coin de la salle. Alfred avait laissé tomber à ses pieds le pois trouvé dans son morceau. Ce mouvement avait été découvert et Alfred était salué Roi de la soirée. C'était des félicitations sans fin, parsemées de quolibets, de jeux de mots, de petites agaceries et de fines méchancetés sur la royauté nouvelle. Mais un roi sans reine c'était triste et peu réjouissant en pareil cas. La reine ne tarda pas à être découverte. La fève fut trouvée dans le morceau de Mlle Amélie D... Alors ce fut un vrai délire de folle gaieté. Les cris de *vive le roi ! vive la jolie reine !* partaient de toutes les bouches. La jeune personne que le hasard venait ainsi d'unir à notre ami Alfred et que j'avais à peine remarqué jusqu'alors, fixa toute mon attention. C'était une gracieuse enfant de seize ans, sinon belle, du moins jolie dans le sens le plus étendu du mot ; elle avait des cheveux blonds dorés, des yeux fendus en amande et d'une douceur angélique, le plus fin sourire, la joue rosée, une taille d'andalouse et un pied mignon. Joignez à cela un certain air méridional, une teinte non pas brune mais rappelant les couleurs de la pêche avec des tons chauds et doux, une voix agréable, une modestie, une pudeur timide, enfin de ces grâces enfantines que certaines femmes conservent longtemps encore après être sorties de l'enfance, et vous n'aurez qu'une faible idée de mademoiselle Amélie.

Le premier enthousiasme passé, Alfred, qui connaissait les usages, dut inaugurer son avènement au trône, par le couronnement de la reine. Il s'exécuta de bonne grâce ; alla prendre sur la table le bouquet et la couronne de fleurs, qu'il plaça, le bouquet dans la main et la couronne sur la tête de sa jolie reine ; puis il lui offrit le bras, la conduisit à un fauteuil placé à un bout de l'appartement pour l'occasion, et s'assit galamment à ses côtés. Alors toute la cour vint présenter ses hommages et féliciter le joli couple sur la perspective qu'ils avaient d'un long règne et d'une nombreuse postérité. Cela fait, la musique fit entendre ses joyeux accords, et la danse recommença. Alfred fit danser Amélie, il fut galant, il fut aimable. C'est bien le moins qu'on puisse faire, quand le hasard vous fait roi et vous donne une jolie reine dans le même quart d'heure. Puis, dans un cas semblable, quand la reine est bien jolie, si jolie que tout le monde autour de vous en jette des exclamations d'admiration, on peut bien encore regretter la fin de son règne éphémère et même faire quelque chose pour le prolonger et le perpétuer.

L'homme propose, mais Dieu dispose ; Alfred sans y penser, à son insçu, et surtout contre tous ses principes, en remplissant, comme un homme bien né, ses devoirs de société, ce soir là, se laissa captiver par la jolie compagne que le hasard lui avait donnée. Amélie avait autant d'esprit que de beauté. Dès les premiers mots qu'elle prononça, avec cette timidité et cette réserve, qui sied si bien aux jeunes filles, Alfred put en apprécier toute la finesse. Il se sentit subitement subjugué par un senti-

ment irrésistible et pour lui inconnu jusqu'à ce jour. Ce n'était plus le hasard qui l'unissait à la jolie Amélie, mais bien un lien providentiel...

Enfin, puisqu'il me faut brusquement finir mon histoire, Alfred s'éprit le jour des Rois, 1843, d'un bel amour pour Mlle. D., et dans la semaine de Pâques de la même année, il devenait son heureux époux. Il faut croire qu'il fit un mariage d'inclination, car sa femme ne lui apporta EN DOT que les trésors de beauté que la nature lui avait prodigués.

Je le vois souvent dans son intérieur. Dieu a béni ses travaux et son union ; il est dans une position honorable, mais non opulente et se trouve heureux et content de son sort, malgré ses beaux rêves de fortune d'autrefois ; il ne manque jamais de réunir chaque année des amis chez lui le jour des Rois et de leur faire tirer le gâteau.

Voilà mon histoire, n'est-ce pas que la morale en est bonne ? Pour moi, je suis toujours indigné quand j'entends parler un jeune homme contre les filles déshéritées par la fortune et contre le mariage. Je pense que Thomas Morus a dit un mensonge, quand il a comparé le téméraire qui se marie à un imbécile, qui met la main dans un sac, pour en tirer une anguille perdue au milieu de cent vipères ; Lamoignon a également tort, quand il dit qu'il faut prendre une femme les yeux fermés ; quant à de Balzac qui dit que le mariage est un *combat à outrance*, c'est un homme dépourvu de toute galanterie. Ces impertinences m'ont toujours révolté, je crois, avec le grand philosophe Bacon, que cette vie à deux, où fortune, peines, plaisirs, tout devient commun, est quelquefois la plus douce des existences et ni Juvénal, ni Boileau, ni le libertin Ovide, ni de Balzac et tous nos modernes ne me feront changer l'opinion. Mais il faut que les gens se conviennent, que les unions soient assorties. Quand je vois un mauvais sujet ruiné, changer son état de célibataire contre une dot ; une jeune fille fraîche et gentille inhumainement sacrifiée à un vieux garçon décrépît, je regrette la folie, l'imprévoyance, la cruauté, qui président à ces mariages, en cherchant en vain chez ceux, qui les contractent, cette harmonie de penchants, d'habitudes et de goûts, si nécessaire au bonheur domestique.

Montréal comme toutes les autres villes du monde à une saison dansante, une saison de plaisirs, de dissipations, de frivolités de toutes espèces ; chez nous, elle commence à Noël et finit au carême ; durant cette époque il ne se passe pas une soirée, sans que l'on danse dans un quartier ou dans un autre, souvent dans tous les quartiers à la fois. Nous avons quelques bals publics ; cet hiver à Montréal et à Québec, des réunions dansantes, batisées du terme vague d'ASSEMBLÉES, font les délices de la société Canadienne. Vous voyez là danser ensemble dans la meilleure harmonie, des gens de toutes les origines ; on s'y amuse plus ou moins bien, selon que la société française prend part aux amusements. Il y a tant de gaieté, de sociabilité, de joyeux laisser-aller dans le caractère français ! c'est surtout ici qu'on peut voir les contrastes. Entrez vous dans un salon composé d'Anglais ou d'Écossais, tout est raide, compassé, froid ; la conversation traîne et languit, les gens ont l'air de s'ennuyer énormément. Au contraire, en mettant le pied dans une maison canadienne, avant d'être entré dans le salon, vous entendez déjà le bruit et les éclats du bal, vous vous sentez emporté, entraîné dans le domaine du plaisir, c'est une atmosphère sympathique et réchauffante, qui vous arrive et vous invite à entrer au salon ; là, d'aimables sourires vous accueillent ; cette prévenance, cette cordiale politesse française vous tend sa main amie, la conversation est animée, les yeux pétillent d'esprit ; bons mots, réparties vives et fines, anecdotes piquantes, sel attique, rien n'y manque. Aussi la société française est-elle recherchée pour cet esprit et cette gaieté même qui la distinguent.

A Montréal les salons où nos Dames Canadiennes ne vont pas, ne font jamais fureur. Vous entendez les gens dire, nous nous amusons passablement chez Madame une telle, mais ce n'est pas comme chez nos Dames Canadiennes. C'est-là seulement qu'on s'amuse parfaitement bien. Durant la saison dansante, nous avons les SOIRÉES CHARITABLES. On danse, on mange et on boit, pour son argent, à la condition que cet argent sera distribué aux pauvres, qui bien souvent, quand on a payé les violons, le boire et le manger, n'ont pour tout secours que l'espérance d'une meilleure recette la prochaine fois, et on appelle cela de la cha-

rite ! Après les bals publics viennent encore les Soirées de Tempérance et les Bazaars, qui offrent aussi leurs agréments.

Depuis le commencement du mois, quelques familles Canadiennes ont converti leurs salons en salles de bal. Nous regrettons que ces familles qui propagent si bien le goût et les idées Françaises, ne soient pas en plus grand nombre. Beaucoup pourraient recevoir, qui ne le font pas, le plus souvent, parce qu'elles ne peuvent pas étaler un luxe égal à leur voisins ; d'autres ne font pas danser cet hiver, on ne sait trop pourquoi ; on ne pardonnera jamais à ceux-là. C'est un devoir qu'il faut remplir comme un autre. Nous prétendons que c'est une obligation pour tous ceux qui peuvent le faire, et qu'on ne peut s'en tirer, comme prétendait le faire, ces jours passés, un de nos plus opulents citoyens, qui sur la même remarque qu'on lui fit, disait : ma femme veut bien donner une soirée, mais nous ne sommes pas préparés. Pour moi, je puis vous en assurer, amis lecteurs, qu'on me donne les cent mille francs de rente de ce monsieur, son joli château, avec tout ce qu'il contient, et je serai bientôt prêt à vous faire tous danser, mais danser assez, que jamais il ne s'éleverait pareille réflexion sur mon compte.

Vous dirais-je maintenant la physionomie de nos salons, de nos bals, des danses, des modes et des toilettes en vogue ? Vous dirais-je les agréments, les travers et les ridicules de nos sociétés ? Pour ce qui est des modes et des toilettes, je dois confesser que je n'y entends rien ; mais comme tout cela est une copie (souvent très mauvaise) des modes de Londres et de Paris, je puis y renvoyer mes lecteurs. La physionomie de nos salons et de nos bals est en général très agréable, infiniment mieux qu'il y a quelques années. La société canadienne de Montréal se fait toute aimable. Quelques familles que la fortune favorise un peu plus que d'autres prennent bien par-ci par-là de petits airs prétentieux et aristocratiques ; mais ces ridicules et ces travers de parvenus n'en imposent à personne et n'ont pas cours. Les bals de Janvier ont été brillants. Il serait désirable que dans une ville comme la notre, les familles ne chercheraient pas à rivaliser entr'elles de luxe et de splendeur. Les gens s'amuseraient aussi bien et seraient également satisfaits. Et quand le bal s'ouvrirait un peu plus à bonne heure, ça ne serait pas un mal, n'est-ce pas ? entrer au bal à dix heures du soir, c'est un peu trop tard. *It is too much of a good thing.*

Ce que j'ai remarqué avec satisfaction au bal, cet hiver, c'est que le militaire ne fait pas autant fureur qu'autrefois parmi nos belles dames. Nos jeunes demoiselles sont plus sages et plus sensées sur ce chapitre. Un habit rouge ne leur fait plus tourner la tête. Il faut dire aussi qu'elles ont eu sous les yeux, depuis dix ans, assez d'exemples de pauvres jeunes filles délaissées et abandonnées par ces oiseaux de passages, amants infidèles, qui après s'être amusé à leurs dépens et leur avoir conté fleurette pendant un an ou deux, plient bagage un bon matin, et prennent la clé des champs. Combien voit-on aujourd'hui de jeunes Canadiennes réduites à faire tapisserie dans les salons, qui si elles ne s'étaient pas jadis si fortement éprises des beaux habits militaires, si elles n'avaient pas dédaigné alors tout ce qui n'était pas militaire ou exotique, auraient formé de bons établissements et de bonnes maisons. Nous ne les plaindrons pas ; elles ont mérité leur sort. Puisse-t-il servir de leçon à celles qui entrent dans le monde ! de phare, pour les guider à travers les écueils de la route, dont les plus dangereux sont quelquefois ces jeunes gens de l'armée, qui n'entrent dans vos maisons que pour s'amuser, tuer le temps et le plus souvent se moquer de vous, de vos usages et de vos mœurs.

Le plus grand progrès à constater aujourd'hui, c'est que dans tous les salons de la ville, on parle français. La société française, on peut dire, s'est constituée la tête de l'ordre social ici ; c'est elle qui donne le ton, la vogue à toute chose. Il est telles de nos dames, qui sont les prêtresses, les oracles, de ce culte qu'on appelle la mode, et je crois que si on comptait les lionnes de Montréal, à l'heure qu'il est, on les trouverait toutes parmi nos aimables compatriotes, et surtout parmi nos gentilles lectrices.

La danse qui fait fureur dans notre capitale, est toujours la *Polka*. Les Quadrilles et la Valse ont vogue, mais la *Polka* c'est le rêve des danseurs. La *Redowa*, dont on a tant parlé, n'a pu mettre pied à terre chez nous, mais comme en ce bas monde les plus belles choses ont le pire destin, l'élégante *Polka* pourrait bien se voir quelque jour détronée par la nouvelle Valse de Cellarius, qui est arrivée en ville seulement d'hier et dont déjà toutes les dames raffolent, les inconstantes !

Sortons maintenant de ce tourbillon de Fêtes et d'amusements.—Laissons là les joyeux propos et les gais loisirs, et revenons aux choses sérieuses et solides. Commençons par la glace, qui après bien des hésitations, des tiédeurs, a enfin pris une résolution énergique. Ce n'est que le 17 Janvier qu'elle a formé le pont vis-à-vis la ville. La température, qui est la cause de ce retard, a commencé l'année 1847 par un temps doux, si doux que l'hiver commence à peine à se faire sentir. Ce temps a permis le complètement d'un édifice, qui vient d'être inauguré et qui certainement fait honneur à Montréal, *Le Marché Bonsecours*. Tous ceux qui parcourent les vastes salles de ce magnifique édifice, ne pourront s'empêcher d'en admirer le plan et la distribution. Pour compléter la belle apparence de cette partie de la ville, il ne nous faut plus que le nivellement de la Place Jacques Cartier et l'érection de la statue du grand navigateur, qu'on peut bien appeler le PREMIER CANADIEN.

On a commencé en 1846 à parler de chemins de fer et de télégraphes électriques ; il faut espérer qu'en 1847, on va se mettre à l'œuvre et les faire. Le chemin de fer du St. Laurent et de l'Atlantique est la grande ligne nationale ; c'est la plus courte, la plus expéditive, la moins coûteuse et celle qui mène droit au cœur du pays. Les contrats sont donnés, les travaux commencés et pour le moment c'est là la seule ligne dont on parle sérieusement. Quant aux télégraphes électriques, ce sont de ces choses urgentes et nécessaires qui ne font pas du tout question ; tout le monde s'attend à les voir en opération d'un bout de l'Amérique à l'autre, avant la fin de l'été prochain.

Depuis longtemps on peut dire que nous avons une crise financière à Montréal. Savez vous ce que c'est qu'une *crise financière*, amis lecteurs ? c'est un état maussade, infiniment désagréable dans lequel vous pouvez d'un jour à l'autre, être précipités contre votre volonté, et sans vous y attendre, enfin c'est quand vous avez besoin de numéraire (pous parler comme MM. les économistes), n'en point avoir. Pour le commerce de notre ville, les fluctuations et l'incertitude des affaires tiennent à un grand nombre de causes, que nous vous expliquerons quelque jour dans la *Revue Canadienne*, que vous lisez toujours, j'ose me flatter, avec intérêt. Pour aujourd'hui contentons nous de dire que les marchands de Montréal sont aux abois et que l'argent est très rare. Point d'argent ! c'est le diable, selon l'épigramme d'un vieux poète français, Saint-Gelais :

Un charlatan disait en plein marché,
Qu'il montrerait le diable à tout le monde ;
S'il n'y eust nul, tant fust-il empesché,
Qui ne courust pour voir l'esprit immonde.
Lors une bourse assez large et profonde,
Il leur déploie et leur dit : Gens de bien,
« Ouvrez vos yeux, voiez, y a-t-il rien ?
— Non, dit quelqu'un des plus près regardans.
Et c'est dit-il, le diable, oyez vous bien,
Ouvrir sa bourse et ne voir rien dedans.

Je voulais avant de terminer, vous faire un petit bout de chronique politique, mais réflexion faite, il faut que j'entre au port ; j'ai assez battu la lame, pour une première sortie. D'ailleurs, lord ELGIN vient d'arriver au milieu de nous. La politique va sans doute changer de couleur et prendre une meilleure tournure suivant le proverbe anglais : *when things grow worse, they must mend*. Comme je n'aime pas les conjectures, j'attendrai les événements pour vous en parler.

LOUIS O. LE TOURNEUX.

Montréal, 30 janvier, 1847.